

5 CTS — 40 PAGES — 5 CTS

Le Samedi

Vol. XII. No 17
Montreal, 22 Septembre 1900

Journal Hebdomadaire Illustré

Prix du numero, 5c



LE RÊVE FLEURI.

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET SOCIALE
ORGANE DU Foyer DOMESTIQUEABONNEMENT: UN AN, \$2.50; SIX MOIS, \$1.25
(Strictement payable d'avance)

Prix du Numéro, 5 Centimes

Tarif d'annonce — 10c la ligne, mesure agate.

POIRIER, BESSETTE & CIE,

No 35 RUE ST-JACQUES, MONTRÉAL.

Propriétaires.

La Circulation du "Samedi"

Nous tenons à porter à la connaissance du public annonceur le fait — important pour lui — que depuis deux ans la circulation du "SAMEDI" dépasse deux fois, et dans certains cas trois fois, celle de toute autre publication illustrée de langue française sur le continent américain, le "Monde Illustré" compris. Que les éditeurs de journaux illustrés qui croient pouvoir nous contredire acceptent la proposition suivante: si nous avons raison, ils verseront CENT DOLLARS à la caisse de l'Hôpital Notre-Dame; dans le cas contraire c'est nous qui ferons ce versement.

LES PROPRIÉTAIRES-ÉDITEURS.

MONTRÉAL, 22 SEPTEMBRE 1900

AINSI DIT, AINSI FAIT...



L'hercule. — Enfin il faudrait s'entendre! . . . M'avez-vous dit, oui ou non, que n'ayant pas d'argent à me donner, je n'avais qu'à prendre la porte?

1900 - Le Samedi-Noël - 1900

Notre grand numéro de Noël est en pleine préparation, et déjà nous pouvons assurer que non seulement il surpassera ceux des années dernières, mais que cette supériorité sera telle, qu'en vendant ce numéro à vingt-cinq ou cinquante cents, ce ne serait pas excessif.

Ce Numéro Comptera 60 Pages.

On y trouvera des illustrations en couleurs et autres nombreuses et d'exécution absolument artistique, des articles écrits spécialement pour cette publication et le commencement d'un GRAND FEUILLETON destiné au plus grand succès et choisi entre cent. Bref, ce numéro qui ne coûtera que cinq cents sera bienvenu partout, nous en sommes convaincus. Aussi conseillons-nous aux agents de ne pas négliger de nous faire parvenir le plus tôt possible leurs ordres pour le SAMEDI-NOËL, afin de ne pas se trouver de court comme l'an dernier.

CAUSERIE

Partant de ce principe que "le besoin crée l'organe", M. Léon Bollack travaille depuis longtemps à perfectionner une langue internationale: la langue bleue. Il vient de nous en adresser la grammaire abrégée. Voici en résumé ce que M. Bollack donne comme les bases fondamentales de sa création:

Un LANGAGE COMMUN entre les nations est une *nécessité absolue*.

LA LANGUE BLEUE est un *système de langage international pratique*.

Ce nouvel idiome est "parlé et écrit"; son audition est équivalente à sa vision. Sa *prononciation* ni son *orthographe* ne présentent aucune difficulté pour aucun des peuples civilisés.

Le progrès apporté par LA LANGUE BLEUE consiste en sa *facilité* d'acquisition grâce à une méthode très simple de *distinction matérielle* des diverses classes de mots du langage.

Cette conception permet d'emprunter aux langues philosophiques leur partie pratique, tout en abandonnant leur système utopique d'évocation des sens par le seul choix des signes constitutifs des mots.

La *distinction matérielle* grammaticale s'opère dans LA LANGUE BLEUE par une combinaison de la *longueur*, de la *sonorité* et des *extrémités* des vocables dont l'ASPECT variera ainsi avec chaque classe de mots.

Pour réaliser d'une manière absolue cette *classification* instantanée, il

a été nécessaire de remanier quelque peu les divisions arbitraires de la grammaire habituelle.

Ces modifications *peu importantes* trouvent leur principe dans une *théorie du langage* aisée à saisir.

Après la division du discours, il a été établi un ALPHABET pratique, plus simple que celui de tous les autres idiomes. Il contient seulement 19 lettres à l'exclusion de tout autre signe orthographique.

Cet alphabet permettra de constituer *a priori* un VOCABULAIRE, dont la *totalité* des FORMES sera théoriquement fixée avant de connaître le SENS d'un seul vocable.

Les significations des mots du DICTIONNAIRE seront ensuite choisies dans les langues vivantes d'après la *sonorité* des vocables ainsi créés préalablement.

Deux règles spéciales à LA LANGUE BLEUE contribueront à la facilité de son acquisition.

1^o La *Règle de l'outil* u. Cette voyelle, prononcée ou, ne sera pas employée à la constitution des mots; elle ne possèdera qu'une fonction purement grammaticale.

La seule présence de la lettre u indiquera donc une modification de sens apportée à l'état naturel d'un mot.

La *place* de cet outil dans le mot précisera ensuite la nature de cette extension de signification.

Exemple: DOU chien, UDUC chienne;
DOGU chiène, UDUGU chiennes.

2^o La *Règle de la Marguerite* consistera en l'emploi d'interjections (voyelles A, E, I, O) préfixées aux notions précises abstraites du langage pour exprimer diverses nuances de gradation de la pensée.

A l'aide de cette règle et avec la seule connaissance d'un vocabulaire élémentaire, il sera donc possible de traduire nombre de mots *inconnus*.

EXEMPLE: avec le mot LOV, amour.

ÉLOV pourra exprimer: *passion*, parce que E signifie "exubérance",
ALOV — — — — — *indifférence*, — A — "manque".

La "margueritation" s'obtient par analogie avec le jeu de l'effeuillement de la marguerite et de ses phases diverses: *pas du tout* (voyelle A), *un peu* (voyelle O), *beaucoup* (voyelle E), *passionnément* (voyelle I).

LA LANGUE BLEUE n'ayant qu'un but *utilitaire*, son vocabulaire assez restreint permet de resserrer la *signification* des mots. Aussi, ne sera-t-il généralement attribué à chaque vocable qu'un *sens*.

L'ordre des mots dans les *phrases* est également fixé à l'avance.

Les principes de LA LANGUE BLEUE sont ainsi formulés:

1 lettre — 1 son ;
1 mot — 1 sens ;
1 classe (de mots) — 1 aspect.
1 phrase — 1 construction.

Ces QUATRE RÈGLES-BASES engendrent la *concision*, la *précision*, la *clarté* et la *rigidité*, qualités indispensables à un idiome *artificiel pratique*.

En résumé, d'après M. Bollack, grâce à quelques prescriptions aisées à apprendre, à l'absence de toute exception, à l'élimination de toute difficulté provenant des idio-synchrasmies de chaque nation, il est permis de dire qu'il n'existe contre le système proposé aucune objection fondamentale pouvant empêcher l'ensemble des peuples civilisés de l'adopter comme *langage neutre*

MISTIGRIS.

PAS L'ŒIL

Le chasseur. — Je vois quelque chose là-bas. C'est le temps de tirer.

Le guide. — N'en faites rien, c'est votre chien.

APRÈS LA CÉRÉMONIE

Le nouvel époux. — Oh! chérie, je ne suis pas digne de ton amour...

Elle. — Je le sais bien, mais rendue à mon âge une fille ne pouvait pas laisser une chance comme celle-ci.

IL Y EN AVAIT UN

Boff. — Quand les voleurs sont entrés chez toi hier, ta femme a-t-elle regardé sous le lit?

Toff. — Oui.

Boff. — Y avait-il quelqu'un?

Toff. — Oui.

Boff. — Un des voleurs?

Toff. — Non, moi.

PLUS VITE FAIT

Le poète. — Vous voyez, monsieur, que j'ai suivi votre avis et que je n'ai écrit que sur un côté du papier.

L'éditeur. — Bien! Serriez-vous disposé à suivre mon avis une fois de plus?

Le poète. — Certainement. Quel est-il?

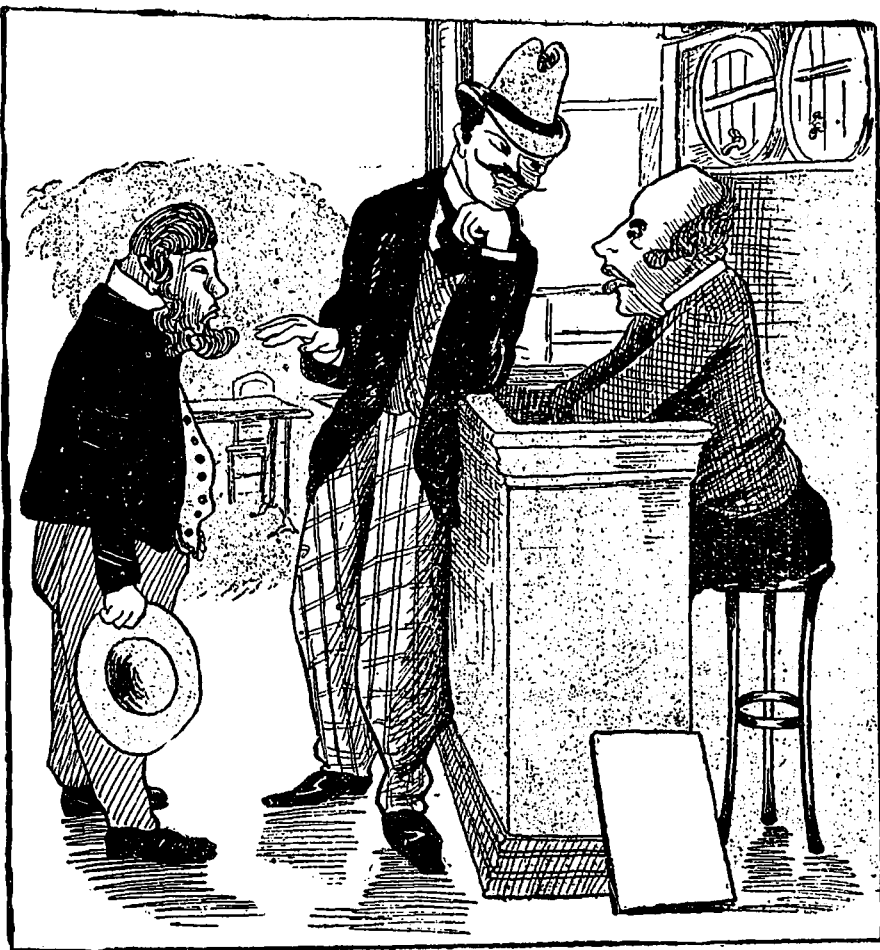
L'éditeur. — N'écrivez sur aucun côté.

DEVINETTE



Mon concierge se moque vraiment de moi! Il me donne une lettre qui est dans sa loge depuis 8 jours. Oh est-il que je l'attrape?

OH ! ALORS...



—Vous m'aviez dit avoir besoin d'un garçon pour laver la vaisselle. Je vous recommande celui-ci : *Il est suisse allemand.*
—Oh ! mais alors, s'il essuie salement, je n'en veux pas.

À UN POÈTE

*La Forme t'a trahi, poète qui l'aimais :
Au tombeau, le pli fier de ta haute ironie.
A décrit ta bouche, où trônait l'Harmonie,
Ta bouche au verbe d'or sans terres désormais :*

*Nu, terrassé, ton front renonce aux pics sommets,
Libre séjour du vrai, que la terre dénie ;
Repliant sur ton cœur, l'aile de ton génie,
O fils de Prométhée, enfin tu te soumetts.*

*Il est brisé le durcil de ta claire prunelle.
La brusque invasion de la nuit éternelle
N'a que trop satisfait ce cœur mystérieux...*

*Mais pour la seule vie heureuse, sûre et pleine,
La gloire te ravime ! Elle ouvre tes yeux
Et tes vers ont sonné dans son immense haine.*

SULLY PRUDHOMME.

MOSAÏQUE

Dans un livre intitulé : *Un Hiver à Majorque*, George Sand a un peu malmené les habitants de l'île où elle passa, avec ses enfants et Chopin l'hiver de 1838. M. Gaston Vuillier nous révèle, dans le *Magasin pittoresque*, les motifs de cette sévérité. George Sand gardait rancune aux Majorquais des tribulations de toute sorte qu'elle avait subies dans leur île. En dépit des recommandations chaleureuses et de la lettre de crédit illimitée dont elle était munie, elle avait vu, dès son arrivée, que toutes les maisons bourgeoises s'étaient fermées devant cette femme qui faisait des livres, des livres romanesques qu'elle signait d'un nom d'homme, devant cette femme qui fumait, portait des vêtements masculins et mettait à sa petite fille une blouse de garçon. George Sand ne put donc se loger à Palma ; elle s'établit aux environs dans une petite villa. Mais on l'en fit partir ; on apprit, en effet, que son compagnon, Chopin, était poitrinaire et les Majorquais ne redoutent rien tant que cette maladie. George Sand ne trouva de refuge qu'au couvent de Validemosa, dans une chartreuse laïcisée ; Chopin vint l'y rejoindre et y transporta son piano. Ce piano, un "pleyel" que le musicien avait amené de Paris, fit, pendant tout le voyage, le désespoir des deux amis. La douane avait d'abord refusé de le laisser entrer dans l'île et c'est en contrebande qu'il fallut le débarquer. Il fallut ensuite, à chaque déménagement, l'emmener de ville en ville, et, lorsque à la veille du retour, George Sand et Chopin essayèrent de le vendre, tous les pianistes des Baléares frémissaient d'horreur à la seule pensée de toucher un piano de poitrinaire. En vain, George Sand, vantant sa marchandise, insistait sur la qualité de l'instrument : "C'est un "pleyel", tout neuf ; un maître l'a choisi." Mme Gradoli, qui avait

besoin d'un piano pour ses trois filles, poussait des cris d'effroi à cette proposition : "Un piano de poitrinaire ! Mes filles mourraient dans l'année !" Par bonheur une dame Canut, moins craintive, et désireuse d'obliger George Sand, trouva un expédient. Elle avait un excellent piano de Pape ; elle le céda aux filles de Mme Gradoli et prit pour elle le piano de Chopin. Ses enfants le gardent comme une relique ; tous les habitants de Majorque leur envient aujourd'hui cet instrument qu'ils refusèrent jadis et qui vaut aujourd'hui une fortune.

Les cuisinières vous diront toutes que le sable nettoie admirablement les casseroles, et le fait est que son action mordante enlève même une partie de l'émail ou de l'étamage des dites casseroles. Nos lecteurs doivent savoir, du reste, que le vent chargé de sable qui souffle dans les pays de dunes, exerce l'action la plus violente et la plus pernicieuse sur les maçonneries même les plus dures ; et c'est cette observation qui a amené à imaginer des appareils qui lancent un jet de sable, soit pour graver le verre, le métal, soit pour d'autres usages analogues.

Voici qu'on se met, et c'est tout indiqué, à employer de même un jet de sable pour nettoyer les façades des maisons noircies par les fumées de nos grandes villes : cela remplace avantageusement, au moins au point de vue de la facilité et de la rapidité du travail, le nettoyage classique à la brosse et au jet d'eau, si gênant pour ceux qui veulent pénétrer dans la maison qu'on nettoie ou longer le trottoir au pied de la façade. Le sable qui a servi et qui a rongé la surface des murailles, retombe dans un réservoir placé en dessous du tube projecteur, et il est repris par un aspirateur qui le ramène au récipient où il subit une nouvelle compression pour venir derechef frapper les murailles.

Les chevaux arabes ont une singulière habitude, dont vient de s'apercevoir des lanciers anglais casernés dans la Haute-Égypte. On avait apporté dans la cour une grande quantité de sable fin du désert. Dès que les chevaux arabes — rien que ceux-là, car les autres demeurèrent indifférents, — furent desselés, ils échappèrent aux soldats qui revenaient, avec eux d'une promenade militaire, et ils se roulerent voluptueusement sur le sable. Et tous les jours en rentrant, — jamais à un autre moment — ils recommencèrent ce singulier sport. On s'aperçut que celui-ci excellait à sécher leur sueur et à lustrer leur poil. On signala le fait à l'état-major, qui s'empressa de faire placer des morceaux de sable dans les autres casernes. Et maintenant, tous les chevaux arabes des troupes anglo-égyptiennes sont dans la joie, grâce à ces bains de sable.

OMNIBUS.

RECONNAISSANCE

Le client. — Tenez, garçon, avant de dîner, voici toujours dix cents de pourboire, mais dites-moi en confiance ce que vous me recommandez...
Le garçon. — Un autre restaurant, monsieur.

AU RESTAURANT

— Dites-moi, garçon, vous comptez là trois potages au lieu de deux ?
— Permettez... il y a celui que j'ai versé sur la robe de madame.

ERREUR DISSIPÉE

"Le moyen de s'endormir, dit un savant, c'est de ne penser à rien." C'est une grave erreur. Le meilleur moyen c'est de penser qu'il est temps de se lever.

C'EST SUFFISANT

Le guide. — Ici, l'écho repercuté le son vingt quatre fois de suite. L'an dernier un touriste en est devenu fou.
L'étranger. — Fou ?
Le guide. — Oui, fou furieux. Sa belle-mère qui l'avait perdu de vue l'avait appelé et...

LA LANGUE NOUVELLE

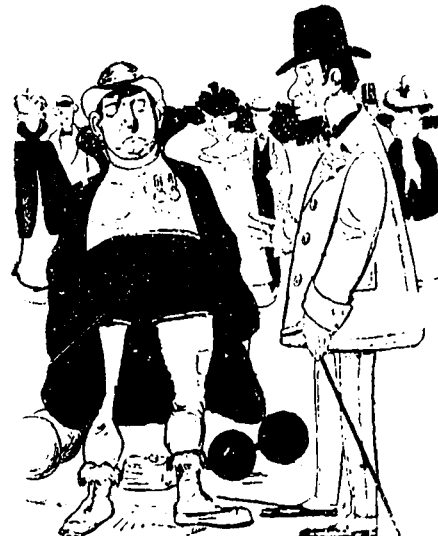
Savez-vous comment R... appelle son mouchoir ?
Un aspirant de marine !

LES PARCE QUE

Célestin. — Mon cher, je ne bois jamais, je suis sobre comme une pompe aspirante.
Philidor. — ... ?
Célestin. — Oui, parce que j'ai vie de pair du temps.

En politique, comme en silviculture, nous récoltons ce que nous n'avons pas semé, nous semons ce que nous ne récolterons pas.

OÙ IL GITE



— Oh Monsieur, je vous admire : voilà une heure que je vous regarde travailler. Je ne sais ce que je donnerais pour avoir votre adresse !
— 33 rue des Fourneaux, Monsieur.

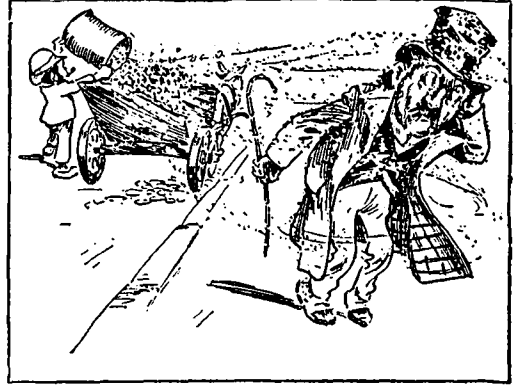
POURQUOI IL N'ARRIVA PAS A L'HEURE DU DINER



I



II



III

LES ABEILLES

*Abeilles, à l'aile éthérée,
Ma Muse, — par vous rencontrée
Sur les hauteurs du Parthénon, —
Avait-elle des violettes
Dans ses mains blanches et fluettes?...
A-t-elle prononcé mon nom ?*

*Répondez, abeilles légères :
Ses regards étaient-ils sévères,
Ses noirs regards étincelants ?
Dans ses tresses non déroulées,
Ses noires tresses rassemblées,
Avait-elle deux villets blancs ?*

*Répondez, abeilles divines
Qui, sur les pentes des collines,
Bourdonnez près des lauriers verts,
Sur un marbre était-elle assise,
Et, charmée autant que surprise,
Lisait-elle, tout bas, des vers ?*

*Aiguillons d'or, ailes dorées,
Répondez, abeilles sacrées :
Invoquait-elle encor Pallas ?
Ou, dans sa tristesse pieuse,
Pleurait-elle, silencieuse,
Sur les maux de la blanche Hellas ?*

*Abeilles, inépuisables, fières,
Répondez, farouches guerrières :
Pleurait-elle comme en priant ?
Ou regardait-elle, — pâlée, —
Du côté de la Thessalie,
Menaçant du poing l'Orient !*

EMILE DELAUNAY.

Quatre francs dix sous

I

Quand, à huit heures du soir, Fillotte rentra des champs pour souper sa femme en train de tailler de larges tranches de pain dans les écuelles à fleurs bleues, lui dit :

— Y a l'père qu'est malade.

— Quoi qu'il a ? demanda Fillotte.

— J'en sais rien... Ça l'a pris, comme ça, tout d'un coup, su' l'tantôt, et d'pis y n'vout mie causer.

Tout en parlant, la Fillotte avait trempé la soupe que déjà le petit berger assis au bas bout de la table sur la "bancelle" avalait à grande cuillerées avec l'appétit glouton de ses quinze ans.

Fillotte, lui, voulut d'abord voir le père.

Au fond de la salle dans une sorte d'alcôve à forme d'armoire contigüe à celle qui abritait le lit des Fillotte, le vieux était couché sur le dos, les couvertures remontées jusqu'au menton, le bonnet de coton rabattu sur les yeux, inerte, la bouche béante et les yeux vagues.

— Ben, quoi qu'y a donc, mon père Pinguet?... C'est-y qu'vous v'lez point manger la soupe ?

— V' s'aimez-t-y mieux un bol de vin chaud ? proposa la femme.

Le vieux regarda sa fille, puis son gendre de ses yeux troublés. Il fit un effort pour parler. Ses narines serrées se décollèrent. Ses lèvres battirent.

— Ga... ga... ga... bredouilla-t-il.

Puis, il retomba dans son assoupissement.

Fillotte hocha la tête et vint s'asseoir à côté du petit berger, qui avait abusé de la préoccupation des maîtres pour pratiquer une large brèche dans le plat de chou.

Ce fut seulement quand il eut mangé silencieusement sa soupe que Fillotte se décida à exprimer son opinion.

— C'est bien drôle ! déclara-t-il.

— J'erais qu'il est bon bas, fit la femme.

— Faut point dire ça, protesta Fillotte d'un ton entendu. Pour d're qui va ben... y va point ben !... Mais, pour dire qui va mal, on peut point dire qu'y va mal !... Faut l'laisser dormir. Demain y'ra jour.

Toute la nuit, le vieux hoqueta dans son armoire.

A l'aube, les Fillotte se levèrent.

La fille courut au lit de son père.

Le vieux était dans la même position que la veille, sur le dos, le regard mort, mais sa respiration était plus rauque, et entre ses lèvres soufflaient des "pouh, pouh" semblables au bruit d'une petite machine à vapeur qui se vido.

La Fillotte, effrayée, s'en fut vers son mari qui, dans la cour, interrogeait le ciel d'un œil soucieux.

— Faudrait p'tête bon qu'taille à la ville, Fillotte, quérir mossieu Christobel, dit-elle.

Fillotte se retourna, le sourcil froncé.

— L'médecin, pourquoi faire ? On peut-y point mourri sans payer un médecin pour qui vous aide ?

— Dame ! l'père, c'est l'père, dit la femme avec reproche.

— J'dis pas non, fit l'homme moins brutalement. Mais j'ons point l'loisir d'aller à la ville.

Et montrant le ciel d'un geste irrité.

— Avise un peu l'temps... J'aurons de l'iau annui et mes foins sont point rentrés.

Au spectacle évoqué des foins pourrissant sous la pluie, le front de la Fillotte s'embruma.

— Faut c'qui faut, soupira-t-elle. Vas téjou au plus pressé. Pour l'père, j'vas l'faire espérer un brin, attendiment qu'tu reviennes.

Cependant le cabriolet de M. Christobel étant venu par hasard à passer dans la matinée devant la porte, elle profita de l'occasion pour faire entrer le docteur.

Celui-ci examina le malade, fit la grimace.

— Tous les mêmes ! gronda-t-il. Ne pouviez-vous m'envoyer chercher hier ?

Il s'était assis à la table, griffonnant une ordonnance.

Puis, coupant court aux explications geignardes de la paysanne :

— C'est bon ! fit-il. Vous allez envoyer immédiatement votre mari à la ville, chez le pharmacien... Et qu'il ne perde pas de temps !... Ça presse !

A dix heures, Fillotte revenait, ramené au logis par la pluie. L'eau tombait à verse et la moitié de ses foins était encore dehors. Aussi, était-il d'une humeur exécrationnelle.

On juge de l'accueil qu'il fit à sa femme quand elle lui tendit l'ordonnance du docteur. Bon sang d'sort ! Il ne manquait plus que ça ! Dieu sait combien de gros sous représentait ce méchant chiffon de papier !

Mais le médecin avait déclaré que ça pressait. Il fallait bien obéir ! Fillotte attela le bidet à la carriole, endossa sa "limousine" et partit en maugréant, par une pluie battante.

II

La carriole roulait dans des flaques de boue jaunâtre cependant que Fillotte considérait, le cœur navré, de chaque côté de la route, le désastre des foins noyés d'eau.

PENDANT L'EXPOSITION PARISIENNE

De si beaux foins !

Mais soudain une autre idée lui cingla le cerveau comme un coup de fouet, si aiguë qu'il en oublia les foins.

Quand le père Pinguet avait quitté la culture, il avait partagé son bien entre sa fille, la Fillotte, et son fils, le gars Pinguet, qui exploitait, à trois lieues de là, la ferme des Pommières. Il était convenu qu'en échange, le vieux, défrayé de tout par ses enfants, vivrait alternativement six mois de l'année chez l'un et six mois chez l'autre.

Seulement l'éventualité d'une maladie n'avait pas été prévue. Qui allait payer les médicaments ordonnés par le médecin ?

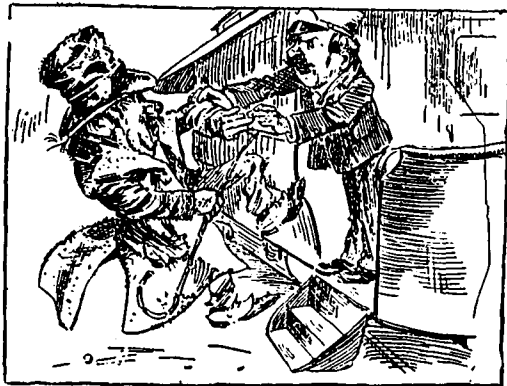
Qui sait si le gars Pinguet, un avaricieux, ne refuserait point de prendre sa part de la dépense sous prétexte qu'il n'aurait point été consulté ?

Cette supposition angoissa tellement Fillotte qu'au lieu de poursuivre sa route vers la



— Monsieur désire-t-il que je donne également un coup de brosse à ses mollets ?
— ... ? ?

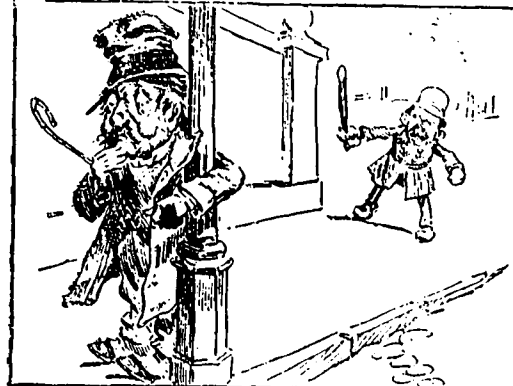
POURQUOI IL N'ARRIVA PAS A L'HEURE DU DINER — (Suite et fin)



IV



V



VI

ville, il tourna bride. Trois lieues de plus ou de moins, ce n'était pas une affaire ! Il verrait d'abord Pinguet et irait ensuite chez le pharmacien.

Lorsque Fillotte, trempé de pluie arriva aux Pommières, Pinguet retenu à la maison par le mauvais temps, recommandait un harnais dans la cuisine. Sa femme tricotait.

—Salut ben, la compagnie, dit Fillotte en entrant.

—Salut, mon gars Fillotte, répondit poliment Pinguet.

Il prit un temps et poursuivit :

—Comme ça, te v'là venu par icite ?

—Me v'là venu, dit Fillotte.

—Allons, c'est ben !... c'est ben !... Vilain temps, pas vrai ?

—C'est la misère ! dit tristement Fillotte.

Pinguet trouva que c'était, en effet, la misère. Pendant une demi-heure les deux hommes causèrent posément à lentes phrases espacées, de la pluie, de la récolte, des foins ravagés (la misère !) de la dureté des temps, puis Fillotte se leva pour prendre congé.

—Comme ça, te v'là parti ! dit Pinguet.

—Me v'là parti !

—Allons ! c'est ben !... J't'offre point de te rafraîchir... C'est quasiment point la saison, pas vrai ? hésita Pinguet en complétant sa pensée par un regard dans la direction des vitres fouettées par l'averse. Et tout heureux de pouvoir prendre pour un refus le geste vague de Fillotte il s'enquit avec intérêt :

—Et chez té ?... Ça va téjou, la santé ?

—Ça va, dit Fillotte, qui se décida à ajouter : Hormis l'père... J'crais ben qui va mourir.

—Ah, ouais ! fit Pinguet.

—Même que j'vas qu'ri des drogues pour li à la ville.

—T'as raison comme de juste... Faut rin épargner pour ben l'soigner, l'pauv'vieux... Y l'mérite ben ! dit Pinguet attendri.

—Ben sûr ! Alors, j'sons d'accord pour les frais !

—Quoux frais ? s'étonna Pinguet mis sur la défensive.

—Dame ! j'ons convenu que j'nourririons l'père d'moitié, pas vrai ? J'davons itou payer les drogues d'moitié... C'est la justice.

Un silence embarrassé se fit. Pinguet baissait le nez, louchant du côté de sa femme.

Celle-ci, forte gaillarde au verbe criard, déclara sèchement :

—C'est point nos six mois... Ça nous r'garde point.

—V'là qu'est bien parlé, approuva sagement Pinguet, c'est point nos six mois... Ah ! si c'était nos six mois !

Fillotte protesta. Une discussion s'engagea entre les trois personnages, Fillotte soutenant que les médicaments devaient être en dehors des dépenses alimentaires, Pinguet se barricadant avec énergie dans les termes de l'arrangement fait en famille. Entre frères, quoi !

—Six moi chez té, six mois chez mé... J'sors point d'là.

Et la femme, méchamment, insinua que si le vieux était malade, c'est peut-être qu'on ne lui avait pas donné à manger à sa surlissance.

Bref, l'explication entamée sur un mode conciliant, dégénéra avec une telle âpreté que Fillotte, perdant patience, s'écria :

—C'étant, mon gars Pinguet, puisque c'est comme ça, v'là le papier du médecin... T'iras qu'ri les drogues si tu veux... Après tout, c'est à té l'père, c'est point l'mien !

Il jeta l'ordonnance sur la table et fit mine de sortir. Alors, Pinguet, alarmé, se résigna à mettre les pouces. Il retint son beau-frère par la manche.

—Ecoute un brin, Fillotte... On cause, pas vrai ? C'est pour causer J'suis point un mauvais cœur... Si ça peut guérir l'père, eh bien, j'ferai l'sacrifice... J'paierai la moitié.

Sur cette assurance qu'il se fit prudemment réitérer, Fillotte reprit le chemin de la ville. Il mit la patience du pharmacien à l'épreuve par de longs marchandages et repartit.

Mais le long détour qu'il avait fait pour se rendre à Pommières et sa discussion avec les Pinguet avaient demandé beaucoup de temps. Quand il arriva chez lui, il était près de sept heures.



VII

—To v'là ben tard, lui dit sa femme.
—M'est avis, répondit Fillotte. Quoiqu' ça v'la les drogues. Y en a pour quatre francs dix sous.

—J'vas les ranger dans l'armoire, dit la femme. L'père n'en a que faire. Il est défunt.

—Défunt ! répéta Fillotte, tout saisi.

—Oui... su l'environ d'doux heures.

—Bon sang d'sort ! N'en v'là du guignon ! Y n'pouvait donc mie attendre un brin ?

Là-dessus, il éclata en lamentations.

—Qué malheur ! qué grand malheur ! N'en v'là un malheur tout d'même !...

—Oui, plournichait la Fillotte en s'essayant un œil du coin de son tablier. C'était un vieux point gênant... Et si bon homme !... Et pi qu'était core bon utile pour la basso-cour !

—Oh, ça, c'est rin, interrompit le mari. Mais c'est les drogues... Quoi qu'on va en faire, à c't'heuro ?

III

Le surlendemain, quand le gars Pinguet, boudiné dans une rodingote étriquée datant du jour de ses noccs, et sa femme ensachée dans une longue mante à capuchon arrivèrent pour l'enterrement, c'est à peine si Fillotte leur laissa le temps d'asperger de quelques gouttes d'eau bénite le cercueil exposé devant la porte.

Il entraîna le gars Pinguet dans la cuisine, ouvrit l'armoire et montrant les fioles pharmaceutiques encore coiffées de leur cachet de cire :

—Y en a pour quatre francs dix sous, fit-il avec le ton pénétré qui convient dans une chambre mortuaire. V'là la facture... Ça t'fait quarante-cinq sous pour ton compte.

—Pas même eune centime, déclara froidement Pinguet. Je n'dois rin.

—A cause ! balbutia Fillotte abasourdi. Pisque j'sons convenu que j'paierons les drogues d'moitié...

—J'n'm'en dédis point. J'ai qu'une parole ! Si ça peut faire du bien au père, quo j'ai dit, j'paierai la moitié... Ça y a-t-il fait du bien au père ?

—Mais...

—En a-t-y s'ment bu une cuillerée, l'père !

—Dame ! puisqu'il a passé avant, expliqua Fillotte.

—C'étant, pourquoi qu'tas fait la dépense ? objecta Pinguet avec une sévérité méprisante.

Et il conclut en tournant du côté du cercueil un regard piousment endeuillé :

—Pauv'père !... c'est jamais li qu'aurait, comme ça, gaspillé des quatre francs dix sous pour rin !...

MICHEL THIVARS.

SUR UN BORGNE

Dorilas n'a point eu de peine à tripasser
D'envier son destin qui pourrait se défendre ?
Car il n'eut qu'un œil à fermer
Et n'a point eu d'esprit à rendre.

DANS LE PETIT MONDE

Petite Berthe.—Jimmy a de grandes perplexités financières. Il a trouvé une pièce de dix sous et il ne peut décider de quelle manière il la dépensera.

Petite Alice (avec un profond soupir).—Quel dommage qu'il ne soit pas marié !

INVRAISEMBLABLE

Monsieur.—Bien, voilà qui est étrange.

Madame.—Qu'est-ce qui est étrange ?

Monsieur.—Ce romancier qui dit que son héros était passionné pour les aventures mais qu'il n'aimait pas la vie domestique.

LE SUPERLATIF

Isidore.—Eh bien, es-tu satisfait de la vie d'homme marié ?

Nicadème.—Plus que satisfait, mon ami, plus que satisfait... déjà rassasié.

AVANT ET APRÈS



I
M. et Mme Mathurin avant qu'ils prennent en pension une famille de citadins.

II
Après.

CHRONIQUE

Presque chaque année, à pareille époque, revient dans certains pays la question des écoles ménagères.

On sait l'importance, dit la *Revue Algérienne*, de plus en plus grande, que prend dans la vie, aux divers niveaux de l'échelle sociale, l'existence matérielle, le bien-être, pour lui donner son véritable nom. Or, il n'y a pas de grande ou de petite maison, riche ou pauvre, qui puisse être tenue sans que la femme y préside. Parmi tant de qualités qui sont nécessaires à la ménagère, il y a, au premier rang, le soin de la cuisine. Que la cuisine soit un art ou une science, c'est surtout quelque chose qui s'apprend et ne se devine pas.

Quand le mari, fatigué, revient de son travail, quand les enfants arrivent, le soir, de l'école ou de la fabrique, un des grands attrait de la maison paternelle, — pourquoi ne pas le dire ? — c'est la soupe. Que la nourriture soit frugale ou quelque peu luxueuse, encore faut-il qu'elle soit propre et bien accommodée ; sans cela le dégoût s'empare de tous. Or, la plupart des femmes ne savent plus faire la cuisine, parce qu'elles ne l'ont jamais apprise.

Qu'on ouvre le dernier rapport décennal du ministère de l'Industrie et du Travail de Belgique sur l'enseignement industriel et on y constatera par un complet exposé, par de curieux tableaux de statistique, la naissance et les progrès des "Ecoles ménagères". C'est en 1886 que la Commission du travail recommanda pour la première fois la fondation de ces écoles ; c'est le 26 juin 1889 que le gouvernement, par une circulaire aux gouverneurs de provinces, résolut de leur donner son appui ; c'est un arrêté royal de la même date qui les institua sous la présidence de la comtesse de Flandre. Des comités provinciaux furent fondés l'année suivante.

Le rapport du ministre exposait d'une façon remarquable l'état social auquel il s'agissait de remédier. C'est au foyer domestique, disait-il, que la jeune fille devrait faire son apprentissage de future mère de famille. Mais les exigences de l'organisation du travail moderne ont rendu cette pratique de nos pères absolument inapplicable. La jeune fille part le matin pour se rendre à l'usine ou à la manufacture, souvent emportant un panier pour manger à midi ; elle ne rentre que le soir dans sa famille. Elle n'a donc l'occasion ni de se former aux travaux du ménage, ni d'acquiescer les vertus domestiques qui lui seront nécessaires quand, à son tour, elle fondera une famille nouvelle. Et non seulement l'occasion lui manque, mais la volonté lui fait défaut. Sa tâche journalière accomplie, elle se considère comme dispensée de toute autre occupation. Ayant travaillé aussi assidûment et aussi longtemps que son père et ses frères, elle se croit autorisée à se reposer au même temps qu'eux. La pensée de se préparer à des devoirs futurs ne lui arrive sans doute que rarement à l'esprit. Elle parvient ainsi à l'époque du mariage, presque étrangère à toutes les nécessités, comme à toutes les responsabilités de sa nouvelle condition sociale. L'ignorance de la jeune fille est plus grande encore si, comme cela se passe souvent, la mère de famille travaille en dehors de la maison et vit une grande partie du jour éloignée de ses enfants, qu'elle confie à des étrangers ou à des institutions charitables. Il n'est pas étonnant que le jeune ménage, constitué dans ces conditions défavorables, arrive rapidement à présenter le spectacle du plus grand désordre moral et économique. Les ressources sont gaspillées ; l'habitation et le mobilier sont mal entretenus ; les enfants sont privés des soins moraux et physiques nécessaires ; les repas sont mal et hâtivement préparés.

Bientôt, le chef de famille, instinctivement repoussé par l'aspect du gâchis permanent qu'offre son intérieur, cède aux tentations du cabaret et

aux excitations de ses camarades. Alors, la famille morale est dissoute : des discussions continuelles en éloignent l'affection, et, au fur et à mesure qu'ils grandissent, les enfants livrés à eux-mêmes et dont l'éducation a été négligée, tendent à s'éloigner d'un foyer où rien ne vient égayer leurs yeux et rassérer leur âme. Nécessairement le mal empire de génération en génération, et l'on finit par s'habituer à l'idée que tout cela est normal et qu'on n'y peut rien changer.

Les conséquences de cette situation sont redoutables. M. Gladstone disait que celui qui trouverait moyen de retenir la jeunesse au foyer domestique serait un des grands bienfaiteurs de l'humanité. Ces considérations faisaient déclarer au ministre belge, Léon de Bruyn, que le devoir s'imposait à tous, aux particuliers comme aux autorités publiques, de rechercher les moyens et de faire les sacrifices nécessaires pour donner aux jeunes filles du peuple l'éducation ménagère qu'elles ne peuvent recevoir chez leurs parents. Et aussitôt, il faisait inaugurer l'enseignement de l'hygiène, de l'économie domestique, de la cuisine dans les écoles primaires et il instituait, à côté, des classes ménagères spéciales que pouvaient fréquenter, au moins deux demi-journées par semaine, les jeunes filles âgées de plus de douze ans.

KODAK.

LES AMIS

A la veille d'ouvrir un magasin de chapeaux, le jeune Frem Latulippe rédigea pour son enseigne la ligne suivante qui devait être suivie d'un chapeau point :

—Frem Latulippe, chapelier, fait et vend des chapeaux argent comptant.

Gatien, consulté, lui dit d'enlever "chapelier" parce que le mot était du superflu. Dans la soirée, Damien déclara qu'il était mieux de ne pas parler d'argent comptant, vu que quelquefois il est bon de faire du crédit. Le lendemain Fabien réussit à prouver que le public ne tenait aucunement à savoir qui a fabriqué un chapeau.

Bref, le marchand jugea prudent de ne plus consulter personne, sans quoi il n'aurait pas même eu son nom sur l'enseigne.

FAITS RÉTABLIS

Première voisine.—C'est une honte pour votre mari de vous battre ainsi.

Deuxième voisine.—C'est peut-être une honte, mais ce n'est pas de vos affaires.

LES TEMPS SONT PROCHES

La mère.—Crois-tu que ce jeune homme te parlera bientôt mariage ?

La fille.—Oh ! oui, m'man ; il commence déjà à te blaguer comme belle-mère.

JUSQU'AU BOUT

L'accusé (qui vient d'être condamné à mort, à son avocat).—Hein ! mon vieux ! Quand j'o vous disais que vous ne seriez pas capable de sauver ma tête ! qu'est-ce qui avait raison ! c'était encore Bibi !

PROBABLEMENT CELA

Gatien.—Fabien assure qu'il agit toujours d'après sa conscience.

Damien.—Vous avez mal entendu. Il a dû dire : Constance.

Gatien.—Constance ?

Damien.—Oui, c'est le nom de sa femme.

REMARQUE

Il arrive souvent que l'homme qui sait ce qu'il veut n'est pas un grand savant, après tout.

BIS

Alfred.—Qu'y-a-t-il de pire qu'être en amour avec une coquette ?

Arthur.—Être en amour avec deux coquettes.

DEVINETTE



Le général russe Kelbokoff, sa femme, son fils et son chat. Ou a-t-il mis son chat ?

PRIS AU MOT



Etienne.—Voyons, vous pouvez bien me prêter \$2 000 pour mon entreprise.

Emile.—Oh ! mon cher, vos entreprises je n'ai jamais eu en elles qu'une demi-confiance.

Etienne.—Une demi-confiance ? c'est toujours ça... en ce cas vous pouvez bien me prêter \$1.000.

NOSTALGIE

*Quelle étrange espérance, à moi-même inconnue,
M'a conduit tour à tour sous tant de cieux divers !
Quand nous portons en nous notre seul univers,
Pourquoi floter au gré du vent, comme la nue ?*

*J'ai vu le Parthénon sur la colline nue,
Et le rouge Alhambra parmi ses arbres verts,
Et la brumeuse Irlande et ses grands lacs déserts,
Et l'antique Italie où l'âme est revenue.*

*Beaux et vains horizons qui ne m'ont pas laissé
Autant de souvenirs qu'un seul matin passé,
A vingt ans, dans le creux d'une intime vallée.*

*Où le cœur ne bat point, qu'importe le décor !
Mais la douce, l'ombreuse et solitaire allée,
Ah ! comme je voudrais m'y promener encor !*

PAUL BOURGET.

COURRIER FEMININ

Il n'est jamais trop tard pour parler de l'hygiène propre à notre sexe quand il voyage.

Un voyage d'agrément doit servir à l'hygiène générale ; il doit être une détente, un épanouissement, un repos.

Ce but est rarement atteint, car le voyage est mal préparé les distractions mal comprises, et on n'en retire guère qu'une grande fatigue, parfois même un désir de ne plus recommencer.

Pour qu'un voyage soit utile à la santé, il faut en quelque sorte s'inquiéter autant de l'hygiène morale que de l'hygiène physique.

J'entends par hygiène morale une détente absolue de l'esprit. Il faut, avant le départ, mettre en ordre toutes les affaires qui constituent les occupations quotidiennes ; il faut se débarrasser des soucis ordinaires, partir sans inquiétude, avec un libéré totale de l'intelligence.

Ce point est parfois difficile à réaliser, je le sais ; mais, il vaut mieux faire une absence moins longue que de transporter avec soi toutes les préoccupations de la vie ordinaire.

Il est nécessaire aussi d'avoir à sa disposition une somme d'argent suffisante, pour ne pas être obligé de calculer de trop près. Ce souci obsédant de ne pas dépasser des ressources très limitées, cette crainte de ne pouvoir faire face aux dépenses forcées, est une réelle fatigue ; elle gâte les plus belles parties.

Le budget étant préparé intelligemment et largement à l'avance, ayez soin d'emporter encore une somme supplémentaire pour les aléas qui ne manqueront pas de survenir et de vous occasionner des frais inattendus.

La liberté d'esprit étant assurée de la sorte, songeons à l'hygiène physique.

Lorsqu'on quitte son intérieur, ses habitudes, on risque plus de ressentir des maux divers : maux d'estomac, maux de cœur, migraines, lassitude, etc.

Pour le prévenir, on fera bien de surveiller son régime alimentaire ; il ne faut pas faire d'excès, surtout de mets nouveaux, de boissons froides ; ne pas varier la composition des repas ou leurs heures, ne pas se priver de nourriture à midi, par exemple, pour faire un unique et trop copieux repas le soir.

Le sommeil ne doit pas être non plus dérangé ; éviter les nuits écourtées, les veillées trop longues.

Le surmenage des grandes courses à pied, des visites de musée, doit être réparé le jour suivant par un bon repos. Et ici, je rappelle mes recommandations sur l'argent supplémentaire, indispensable en voyage : il ne faut pas hésiter à prendre un omnibus, une voiture à temps, un cordial réparateur, quand on est épuisé.

En un mot, l'économie n'est pas de mise en voyage ; c'est à la maison, lorsque la ménagère peut surveiller de près les achats, veiller à l'emploi de

chaque chose, qu'elle réalise des économies de tous côtés. Ici, rien de pareil, les hôteliers, les cochers, les fournisseurs profitent de la saison, de l'occasion, et il faut subir leurs exigences sans se débattre.

Le voyage n'est vraiment un repos que dans ces conditions.

Il faut le considérer comme un changement total de ses habitudes : de son milieu, de ses soucis ; n'est-ce pas là le vrai repos, celui qui vous transporte dans un horizon différent de l'horizon qui vous fatiguait.

Lorsqu'un voyage est long, il est bon de le couper de quelques étapes, de quelques nuits longues et bonnes.

Enfin, dernière et suprême recommandation, évitez, autant que possible, durant un voyage, de vous encombrer d'une société étrangère, ou même amie. C'est une grande fatigue de parler d'une façon continue, d'être aimable, de chercher des sujets de conversation, de vouloir être intéressant, sans trêve.

Durant un voyage, il faut se laisser balloter, être un peu incert, sous peine d'être écrasé de lassitude.

Chaque fois que l'on descend de chemin de fer, qu'on s'installe dans un hôtel, on fera bien, avant toute excursion, de refaire sa toilette ; quelques bonnes ablutions rafraîchissent et remettent vite et parfois même complètement.

XXX.

CONNUE

Lui.—Pourquoi ne riez-vous pas. On vous croirait incapable d'apprécier une bonne farce.

Elle.—Au contraire, monsieur. J'ai toujours soutenu que celle là était l'une des meilleures qui soient dans la circulation.

AU RETOUR

Madame (larmoyante).—Pourquoi ne répondais-tu pas plus souvent à mes lettres ?

Monsieur.—Tes lettres étaient si longues et si intéressantes que leur lecture prenait presque tout mon temps.

IMPRESSON DE VACANCES

La mère (à Toto qui revient de campagne).—Et comment trouves-tu la maison de ta tante ?

Toto (qui n'avait jamais vu de portières).—Pas mal, mais elle doit être froide, car toutes les portes ont des châles.

POSITION TRANCHÉE

Willy qui vient de demander la permission d'aller voir jouer au baseball dans le clos voisin, ajoute :

—Ne me refuse pas, maman, car je serais obligé de te désobéir.

BON THERMOMÈTRE

L'oncle.—Fais-tu des progrès sur le piano ?

Zélie.—Passablement. Huit jours après que j'eusse commencé à pratiquer les voisins ont déménagé. Leurs remplaçants sont restés un mois ; les autres, venus après deux semaines, et la dernière famille qui s'est installée à côté de nous y est depuis près de six mois.

ACTUALITÉ

En Chino : Conseil des alliés avant chaque coup de canon.

—Sommes-nous bien d'accord...

—Pour ce coup-ci, parfaitement... n'oublions pas de nous consulter pour le suivant !

LA RICHESSE DES TERMES

Mme Lafrique.—Ecoute, Isidore, si tu brises ton *pledge*, tu me briseras le cœur et je te briserai quelque chose.

UNE CONSTATATION

Bouleau.—Tous les centnaires semblent être en possession de toutes leurs facultés.

Rouleau.—Oui, mais c'est à peu près tout ce qu'ils possèdent, par exemple.

AU CONCERT

Zélie.—Pourquoi les gens ont-ils donc rappelé cette femme ?

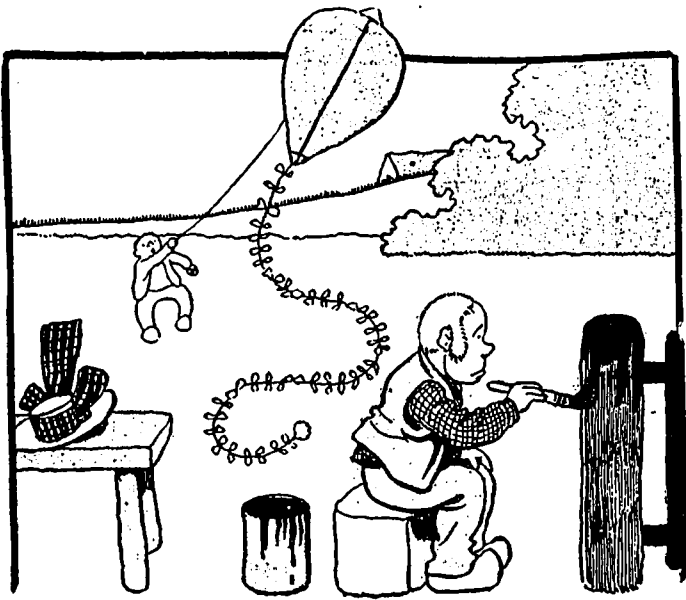
Ennuu.—Peut-être qu'ils ont constaté qu'elle avait besoin de pratique.

DÉSÈSPÉRANCE



Billy.—Encore une fluxion... Malheur ! Cela arrive toujours quand on est invité à un bal.

LES YEUX SI NOIRS!



I
Paturel. — Allons, un peu de peinture...

POMMIERS EN FLEURS

*Une poussière d'avalanche
 Tourne autour des pommiers en fleurs.
 — Neige aux amoureuses pâleurs,
 Neige odorante, neige blanche,
 Blanche poussière d'avalanche.*

*L'âme sraphique des lis
 En frissons de candeur s'élève.
 — Sur l'or pur du pommier d'un glaive
 Tel un voile entr'ouvre ses plis —
 Ame sraphique des lis!*

*Dans mon cœur la saison réveille
 D'immortelles virginités,
 Qu'admirent les lis argentés
 Et dont la neige s'émerveille.
 Dans mon cœur la saison s'éveille!*

ARMAND SYLVESTRE.

LE TELEGRAMME

Vous avez l'air triste, dit l'un de nous au commandant d'Esmeral, qui dînait sur la terrasse du cercle avec quelques camarades venus de Paris ontro deux déplacements de chasse. Non seulement vous ne faites pas honneur au menu avec votre bel appétit habituel, mais vous ne dites rien.

— Messieurs, nous dit le commandant, j'ai enterré ce matin mon ancien chef, le général baron Meillan, et si je suis un peu mélancolique, c'est que je me reproche d'avoir, bien malgré moi, causé un petit chagrin à cet excellent homme.

— ConteZ-nous cela, d'Esmeral. Le général vous aimait pourtant bien!

— S'il m'aimait! Tenez, vous ne pouvez vous rendre compte des sentiments d'un ordre tout à fait spécial qui s'établissent, au bout de quelque temps, ontro un général et son officier d'ordonnance. Ce sont, non seulement les relations courtoises entre gens qui s'estiment et font le même noble métier à un échelon hiérarchique différent, mais des rapports qui finissent, à la longue, par être presque familiaux. Pour nous, souvent séparés des nôtres par les hasards de la caserne, c'est une évocation du père absent, avec ses tempes grisonnantes et son droit de réprimande; la grande différence d'âge rend ce joug léger, et sans qu'il y ait aucune obséquiosité dans ce désir constant de plaire à un supérieur, nous aimons à deviner sa pensée, à lui alléger sa besogne, à lui rendre toute espèce de petits services, même en dehors de nos attributions d'officier d'état-major. Son expérience nous est précieuse mais notre jeune mémoire plus alerte supplée à la sienne parfois défaillante pour lui rappeler une date, un détail oubliés; il compte sur nous pour compléter sa pensée, pour dire le mot lent à venir, pour l'aider, dans sa tâche parfois ardue; en route nous veillons à ce qu'il soit bien logé, bien nourri. Nous l'accompagnons à cheval, nous tenons à ce qu'il change le moins possible ses petites habitudes, ce qui devient pénible après la soixantaine. Nous faisons sa correspondance, nous connaissons ses petites manies, nous pénétrons dans le secret de ses affections de parenté ou autres, et de tout cela résulte une bonne camaraderie cordiale, une affection quasi filiale, très douce des deux côtés et qui nous rend, nous, jeunes officiers, un peu fiers, comme une espèce de *satisfait*, de témoignage d'estime et d'honorabilité...

— Je vous explique cette situation de mon mieux, mes amis; mais voyez-vous il faut avoir passé par là pour bien la comprendre et éprouver le charme affectueux et attendri de cette flatteuse amitié.

— Que de fois n'avez-vous pas entendu un officier s'écrier: "Ah! le général un tel, je me jetterais au feu pour lui!" Et, ce n'était pas une phrase banale.

— Ce sentiment n'était pas exagéré et proclamait un culte très sincère, un peu comme celui que le doux Racine éprouvait pour Louis XIV, et qui le faisait souffrir quand le Roi-Soleil ne l'avait pas regardé ou ne lui avait pas adressé la parole avec sa bienveillance habituelle.

— Or, le général Meillan, cet homme éminent, considéré comme l'espoir de notre cavalerie, avait une petite faiblesse: il se teignait la moustache qui, malgré les années, se maintenait immuablement d'un beau noir d'ivoire sur le visage vieilli, et faisait contraste avec la chevelure blanc d'argent. Il me faisait, à ce sujet, toutes sortes de théories ingénieuses que j'écoutais docilement, m'expliquant que le cas était très fréquent, que souvent la moustache restait beaucoup plus foncée que la barbe, et il ajoutait: "J'ai bien par-ci par-là quelques poils gris, mais je les coupe."

— Bref, mon général était persuadé que tout le monde avait confiance dans la couleur juvénile de cette moustache toujours soigneusement cirée et lustrée à la brillantine, et je me serais bien gardé de lui enlever cette illusion; mais la vérité c'est que cette innocente supercherie ne trompait personne, et que la nuance obtenue était des moins orthodoxes.

— Or, pendant un certain mois de septembre, il était allé passer quelques jours, en villégiature au château de Tressac, chez la marquise d'Arromanche, veuve encore très agréable, et à laquelle je savais vaguement qu'il faisait une cour tolérée avec une affectueuse déférence. J'étais resté à la Division, pour expédier les affaires courantes, et j'envoyais chaque matin à mon chef le rapport journalier. Or, un matin, en arrivant à mon bureau, je trouvai un planton qui venait de m'apporter le télégramme suivant:

"Envoyez urgence ma teinture. Cela presse. Merci et amitiés.

"MEILLAN."

— Je lus et relus plusieurs fois la dépêche, ne pouvant en croire mes yeux. Comment, le général se décidait à m'avouer son grand succès, et à le livrer aux hasards des indiscretions télégraphiques! C'était renversant, mais cela était. Il y avait bien écrit sur le papier bleu: *Ma teinture*.

— Immédiatement, il se fit un travail psychologique dans mon cerveau: une tempête sous un crâne. Dans la précipitation d'un départ hâtif, le général avait oublié ses précieux flacons. Cela avait bien été les premiers jours, mais, peu à peu, la teinte noire s'était altérée, et le fringant officier voyait arriver le moment où la belle marquise s'apercevrait de l'âge de sa moustache. Que dirait-elle, la jolie veuve à la chevelure blonde, au regard brillant, aux belles dents étincelant entre les lèvres sensuelles? Elle serait capable de se moquer du vieux guerrier, de le trouver ridicule et de ne plus écouter, sans sourire, ses ardentes protestations. Sans doute là-bas, à la campagne, il ne devait pas être commode de se réapprovisionner, ni de se procurer la nuance exacte, et alors, contraint par ce cas de force majeure, il avait encore préféré recourir à moi, sur la discrétion duquel il pouvait compter, plutôt qu'à tout autre.

— Voilà ce que je me dis, et voilà ce qui me décida, non sans une certaine confusion, à aller fouiller dans les cachettes les plus intimes du cabinet de toilette où je n'avais jamais pénétré! Oui, j'avais la sensation en ouvrant ces tiroirs que je commettais une sorte de sacrilège, de crime de lèse-respect, car s'il n'y a pas de grand homme pour un valet de chambre, c'est précisément parce que celui-ci connaît, sur son maître, tous ces petits mystères un peu ridicules et qui rapétissent l'individu. Mais enfin, c'était un service commandé, on s'en rapportait non seulement à une complaisance, mais à une loyauté d'ami, et je n'avais qu'à obéir.

— A force de chercher, je finis cependant par découvrir une vieille boîte de carton contenant deux flacons entamés, l'un portant le n° 1, l'autre le n° 2, plus deux petites brosses assez sales, également numérotées. La boîte portait cette inscription: *Régénérateur Capillaire, Nuance: Noir foncé*. C'était bien cela. J'enveloppai la boîte avec des précautions infinies, de manière qu'elle n'eût à craindre aucune curiosité dangereuse de la part des intermédiaires, et j'envoyai le petit paquet comme colis postal.

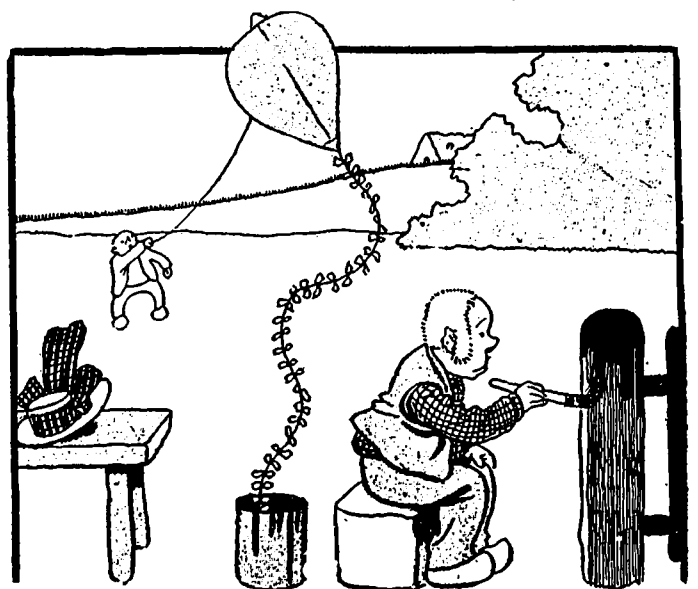
— Deux jours après, je reçus une nouvelle dépêche:

"Comprends rien à votre stupide envoi. Vous avez demandé ma teinture de général pour mariage.

"MEILLAN."

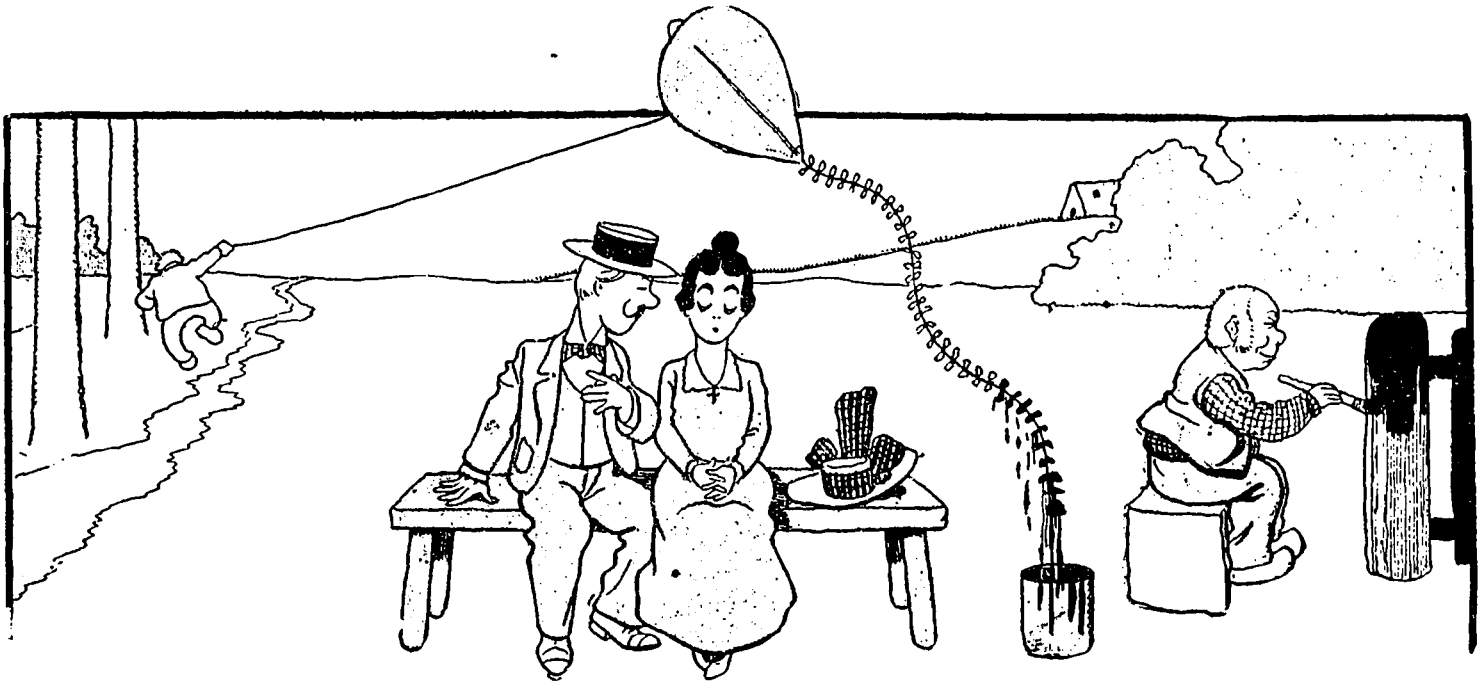
— Et tout à coup je compris la bévue du télégraphe. Le général Meillan

LES YEUX SI NOIRS! — (Suite)



II
 ... Il faut bien gagner sa vie...

LES YEUX SI NOIRS! — (Suite)



III

Adolphe.—Ce que j'aime par-dessus tout, Mélanie, ce sont vos beaux yeux, si noirs!
Mélanie.—Vous exagérez, Adolphe...!

désirait avoir sa ceinture rouge et or pour se mettre en tenue à un mariage de province où il était témoin, et l'employé avait écrit un *t* au lieu d'un *e*, teinture au lieu de ceinture.

“Je n'ai jamais cherché à me disculper, et cependant “stupide” était dur. J'ai déchiré la fameuse dépêche accusatrice, mais, depuis lors, il y a eu toujours entre moi et mon chef comme une espèce de gêne mutuelle. Ce n'a plus été ça... C'était comme un petit cadavre entre nous; je n'osais plus regarder en face sa bonne figure coupée par la moustache noire, et lui, de son côté, *savait que je savais*. Nos rapports devinrent de plus en plus froids; nous ne nous parlions plus que pour le service; bref, je sentais que la situation devenait si fautive que je demandai à rentrer à mon corps et à reprendre tout simplement mon service d'officier de troupe. En échangeant une suprême poignée de main, au moment de la séparation, j'ai lu dans ses yeux une grande tristesse, un immense désarroi, et il m'est venu comme une grosse envie de pleurer.

“Pauvre Meillan! Je puis bien vous conter l'histoire maintenant, puisqu'il n'est plus là pour en souffrir.

RICHARD O'MONROV.

UN CERCLE VICIEUX

L'écrivain.—Pour écrire un bon article, il faut qu'au préalable j'aie bu une bonne bouteille de champagne... mais pour m'offrir une bonne bouteille de champagne, il faut que j'aie écrit un bon article... Comment faire?

IMPURTURBABILITÉ

Le client.—Vous m'avez trompé en me vendant cette canne. La poignée n'est pas en ivoire pur.

Le marchand.—Je ne comprends pas cela, je les importe directement de Ceylon... A moins que dans ce cas on soit tombé sur un éléphant qui portait de fausses dents.

JOYEUSÉTÉ

Extrait d'un rapport policier :

“Cet individu a mené, pendant sa jeunesse, une vie de bâtons de chaise dont le dossier est à la station de police.

LE DÉBUT

Elle.—Je désirerais avoir assez de fortune pour être charitable.

Lui.—Et si tu en avais assez par quoi commencerais-tu?

Elle.—Je ferais un voyage en Europe.

ENTRE ABRUTIS

Damien.—Pourquoi l'appellez-vous Pierrot?

Julien.—Son prénom est Pierre; mais on l'appelle Pierrot parce que c'est plus court.

PROPRIÉTÉ DES TERMES

Emma.—Faut-il que ce jeune fatouche soit effronté, pour l'envoyer ainsi des baisers du bout des doigts!

Anna.—Je n'appelle pas cela de l'offronterie, mais de la paresse pure.

ENTRE MALENDURANTS

Lafrime.—Je te défends de me regarder comme ça avec ton air bête.

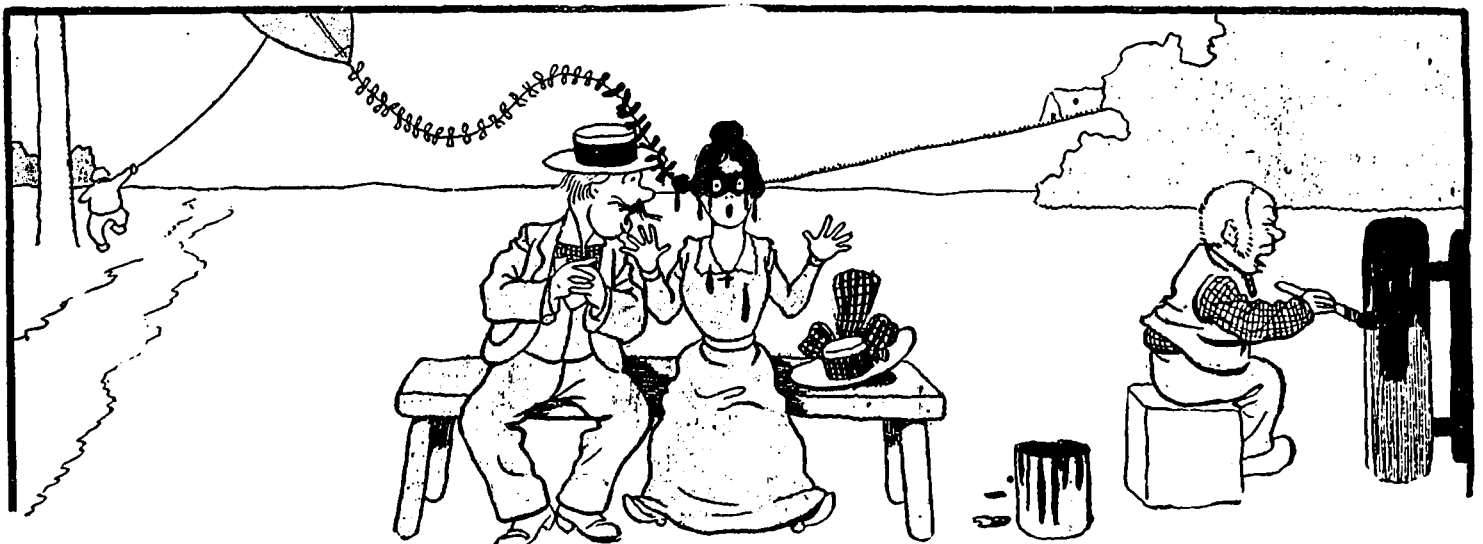
Lafrousse.—Je ne puis cependant pas te regarder... avec le tien!

BIEN ÉGAL!

Le policeman (qui est allé reconduire Lafrime).—Toutes les maisons se ressemblent ici. Êtes-vous bien sûr de demeurer dans celle-là?

Lafrime.—Ha! quoi que ça fi-i-che! Sonnez, son-on-oz, t'jours, j'n'en moque...

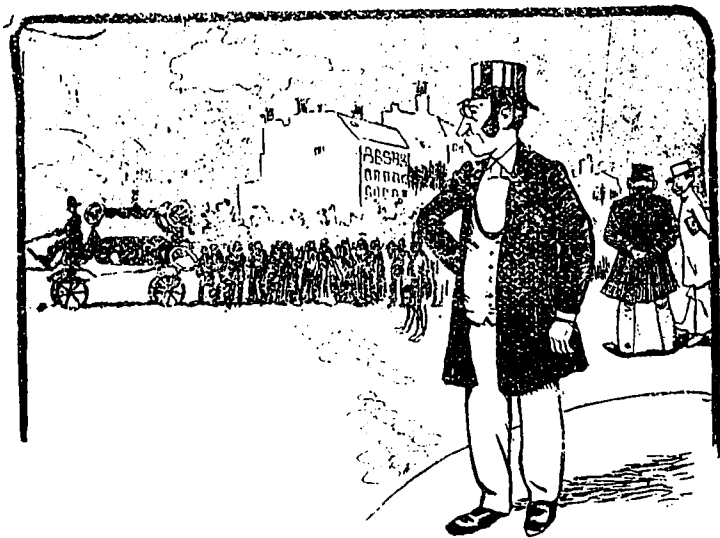
LES YEUX SI NOIRS! — (Suite et fin)



IV

Adolphe.—Je vous assure que je n'exagère pas!!!

FAUT AVOIR L'AIR DÉCENT



Le médecin. —Tiens, mon client qu'on reconduit ! Je l'accompagnerais bien, mais j'ai jamais l'air d'un tailleur qui rapporte son ouvrage.

LA MAISON DE CAMPAGNE

M. et Mme Dubouloi sont le meilleur exemple du ménage bien assorti, du moins ont-ils cette réputation dans la rue du Château-d'Eau où ils tiennent, depuis longtemps, une pharmacie de 1^{re} classe.

Lorsqu'une femme, dans le voisinage, veut faire honte à son mari de conduite déréglée et quelque peu pochard, elle ne manque pas de lui rappeler la sobriété et la bonne tenue de M. Dubouloi ; lorsqu'un mari veut confondre sa femme et lui reprocher son caractère acariâtre et son verbiage potinier, il s'empresse de lui opposer la douceur et la discrétion de Mme Dubouloi.

De fait, rien ne semble troubler la félicité de cette heureuse union.

Mme Dubouloi, blonde, encore, comme une gerbe de blé, approche doucement de la quarantaine et n'en continue pas moins à sourire agréablement à tous ceux que leur bonne fortune met en sa présence. M. Dubouloi, qui, lui, s'en éloigne à peine, de la quarantaine, est brun comme une aile de corbeau, avec des cheveux un peu longs, ainsi qu'il sied à toute tête de penseur, et c'est la bienséance en personne.

La pharmacie est l'un des meilleurs fonds du quartier et les malades semblent se donner le mot, en hiver, avec les rhumes et les gripes ; en été, avec les embarras gastriques et les diarrhées, pour affluer au milieu des bocaux renfermant la panacée de leurs maux. Et M. Dubouloi ne suffirait peut-être pas à satisfaire sa nombreuse clientèle s'il n'avait pour l'aider un distingué élève de l'École de pharmacie, qui apprend chez lui la pratique de la pratique et en lequel il a la plus grande confiance.

Comme ils sont sur le chemin de la prospérité, M. et Mme Dubouloi en ont profité pour acheter, l'année dernière, une petite, toute petite maison de campagne aux environs de Paris, où il vont passer, un dimanche sur deux, la journée en plein air, loin du sirop antiscorbutique et de l'huile de ricin, laissant la direction de leur maison au distingué élève et à la bonne dont il suffira de dire qu'elle est dévouée pour en faire le portrait.

Oh ! bien modeste est cette maison de campagne. Elle semble avoir été dessinée par un écolier du cours élémentaire et, carrée, s'élève toute blanche avec son toit tout rouge, sur le bord d'une route sans ombrage. Elle se compose, au sous-sol, d'une cave où l'on peut mettre un cent de bouteilles ; au rez-de-chaussée de deux pièces, y compris la cuisine ; au premier, de deux pièces, sans placards.

Ce pied-à-terre est entouré d'un jardin grand comme un drap et où la végétation laisse espérer qu'elle sera florissante dans quelques années, et où deux jeunes et maigres marronniers, à peine arrachés de la pépinière maternelle, s'élancent hardiment dans les airs, tendant leurs branches fluettes et anémiques.

Et cependant ces deux marronniers sont l'espoir des Dubouloi. Cette année, ils doivent avoir leurs premières belles feuilles et dès que les premiers rayons du soleil élément de février sont venus jeter un peu de gaieté dans le paysage morne de l'hiver, les époux, en leur pharmacie de la rue du Château-d'Eau, ont immédiatement songé à eux et se sont communiqué des rêves touchants à leur égard.

Après un hiver d'une inconcevable douceur, les beaux jours se sont affirmés. Le soleil, radioux, continue sa carrière triomphale et les bourgeons, partout, éclatent sous la poussée de la sève puissante. Les arbres revêtent leur intraduisible parure de vert tendre et de tous côtés le printemps manifeste son retour.

C'est dimanche, M. Dubouloi, aidé de sa bonne et de son élève, procède à l'ouverture de la pharmacie. Il chantonne entre ses dents et paraît satisfait. C'est dimanche, et il est entendu que le couple modèle ira passer la journée là-bas dans la maison de campagne, que l'on n'a pas revue depuis l'automne dernier.

Voici Mme Dubouloi qui, à son tour, fait son entrée dans la boutique ; mais elle est pâle et semble quelque peu abattue.

—Bonjour, ma chérie, lui dit joyusement son mari.

—Bonjour, mon ami, lui répond-elle sur un ton qu'elle essaie en vain de rendre enjoué.

—Quel temps, hein ?

—Superbe, en effet !

—Nous allons nous dépêcher de nous préparer pour notre première échappée vers la vaste campagne ?

—Oh ! moi, je reste ici.

—Que dis-tu ?

—Je te dis que je ne suis pas du tout disposée à sortir.

—Allons, bon, qu'est-ce qu'il y a ?

—Il y a que je suis terrassée par une migraine.

—Voilà de la déveine ou je m'y connais pas !... Prends un cachet d'antipyrine.

—Non, non, je sens que ça ne me suffira pas. Il me faut du repos.

—Nous qui nous étions fait une fête d'aller voir les feuilles pousser !

—En effet.

—Quelle guigne !

—Mais j'espère que cela ne va pas t'empêcher d'y aller ?

—Tu n'y penses pas, ma chérie ?... Tout seul ?

—Pourquoi pas ?... Tu ne te perdras pas, je suppose ?

—Non, mais...

—Je t'en prie, ne te prive pas de ce plaisir.

—Mais, ce ne sera pas un plaisir, sans toi !

—Vas-y !... Tu me rapporteras des feuilles de nos jeunes marronniers, une ou deux, pour ne pas les abîmer... des feuilles, pour que je voie comment elles sont faites, ces fameuses feuilles de nos marronniers !... puisque je ne peux pas aller les embrasser sur place.

—Je t'assure, ma chérie, que la déception que j'éprouve me gâte toute la joie que j'aurais à revoir notre petit nid.

—Je t'en supplie... si tu ne le fais pas pour les feuilles, fais-le pour moi.

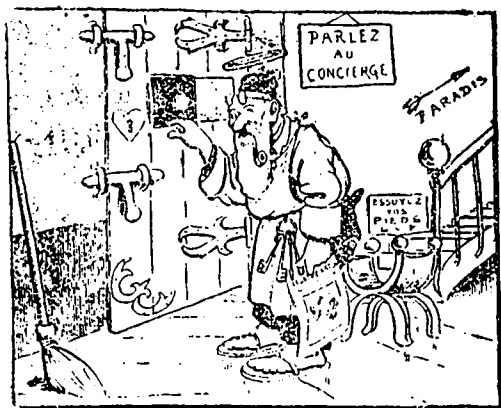
—Allons, soit !

—Nous déjeunerons de bonne heure et tu partiras tout de suite après le déjeuner.

Évidemment, l'aimable et attentionné M. Dubouloi, bien qu'il fût anxieux de revoir sa petite maison de campagne, ne se disposait à y aller qu'à contre-cœur.

Quoi qu'il en soit, dès le café dégusté, il prit son chapeau gris pour se garantir du soleil et de la poussière, et sa canne. Il embrassa sa femme et lui recommanda de se bien soigner. Sur le seuil de la porte, celle-ci lui dit une fois de plus, avec une émotion de regret dans la voix :

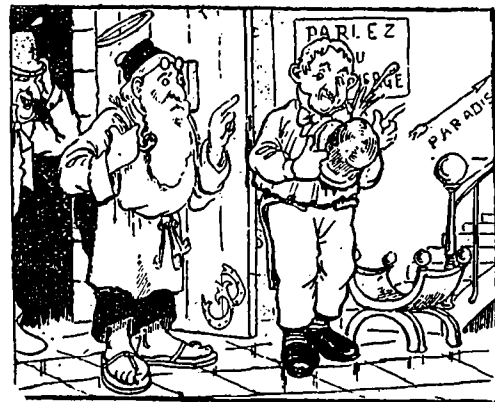
HISTOIRE NORMANDE



Or ceci se passait au bon temps de jadis, La chronique du temps ainsi nous le rapporte, "Un soir, fumant sa pipe, au seuil du Paradis" Saint Pierre entra aperçut deux hommes à la porte.



—Que veux-tu bien ? dit-il, au premier qui frappait.
—Entrer, répondit l'autre, en ce saint lieu de gloire.
—Comment donc, dit saint Pierre en tirant le loquet, Tu viens probablement du fond du purgatoire ?



—Non, non, dit celui-ci, mais je fus marié Et d'après ce qu'on dit, cela revient au même.
—C'est kif kif, en effet, étant purifié, Tu mérites d'entrer dans le séjour suprême.



Et toi, que me veux-tu, dit saint Pierre au second, Qui regardait partir son compagnon de route. D'un air triomphateur, celui-ci lui répond ? — Mon entrée en ce lieu ne me laisse aucun doute.



Car je fus marié six fois, — par conséquent !!! — Six fois, lui dit saint Pierre, et ici tu t'enfiles ! C'est vraiment trop d'aplomb, veux-tu ficher ton camp ! Le Paradis n'est pas fait pour les imbéciles.

— N'oublie pas les feuilles !

M. Dubouloi se dirigea vers la gare de l'Est.

Pensif, il marchait, martelant du bout ferré de sa canno le bitume du trottoir, et il se trouvait désorienté d'être seul à prendre le train de Grande-Cointure.

Tout à coup, quelqu'un lui frappa sur l'épaule et une voix, dont il reconnut vaguement l'accent, lui dit sur un verbe haut :

— Hé ! Dubouloi !

— Valentard ! répliqua le pharmacien en se retournant et en se dévisageant son interlocuteur, un bon gros père, dont la face rubicondo respirait la santé et la gaieté.

— Quelle bonne rencontre !

— Que je suis heureux de te revoir !

— Comment ça va-t-il ?

— Fort bien !... et toi ?

— Comme l'ancien Pont-Neuf !... Ah !... j'espère que nous allons prendre un bock pour célébrer cette inoubliable circonstance !

— Ah ! mon vieux, je ne peux...

— Comment, tu ne peux pas !... Tu vas me refuser de heurter ton verre contre le mien, à moi !

— Ce n'est pas que je te refuse... mais... il faut que je prenne mon train !

— Quel train ?... Tu le prendras tout à l'heure, ton train !... Il y en a toute l'année !

M. Dubouloi donna les meilleures raisons, usa de tous les arguments pour accomplir son devoir, mais M. Dubouloi était si aimable qu'il ne put, finalement faire autrement que de céder à son vieil ami Valentard.

— Sur le pouce, alors ? dit-il pour se mettre d'accord avec sa conscience.

— Sur le pouce, acquiesça le joyeux Valentard.

Et les deux amis s'installèrent à une terrasse du boulevard Magenta. Ils se mirent à fouiller dans leurs vieux souvenirs qui remontaient à quinze ans, époque où ils s'étaient perdus de vue, malgré de hâtives rencontres, et où M. Dubouloi s'était établi rue de Château-d'Eau.

Cependant, après les bocks vidés, M. Dubouloi fut assailli par un sentiment de délicatesse qui lui fit concevoir l'obligation de rendre sa politesse à Valentard, et il demanda :

— Nous reprenons ça ?

— Avec plaisir ! approuva l'ami.

Une seconde tournée de bocks vint mousser devant eux.

Ils entamèrent la nomenclature des joyeux moments passés jadis au quartier Latin, et ce fut un sujet inépuisable autant qu'altérant. Les bocks se succédèrent... et l'heure passa.

En jetant inconsciemment les yeux sur une pendule qui se trouvait de l'autre côté du boulevard, M. Dubouloi jeta un cri de stupéfaction :

— Sacré nom d'un chien !

— Qu'est-ce qu'il y a ? s'inquiéta Valentard.

— Mon train !... J'oublie mon train !... Et il est quatre heures et demi !

Cette fois, sans plus entendre les raisons spécieuses que lui donnait son vieux camarade, M. Dubouloi se leva, régla sa part de dépenses et se dirigea vers la gare de l'Est. M. Valentard le suivit.

— Il n'y a plus de train pour le moment, déclara la préposée aux tickets quand M. Dubouloi arriva devant le guichet.

— Comment ! s'écria celui-ci... Quand y en aura-t-il ?

— Dans une heure vingt cinq.

— Eh bien ! me voilà joli !

— Allons !... ne te déssole pas ! lui dit Valentard... Tu iras à la campagne une autre fois !

— Tu es bon, toi ! protesta M. Dubouloi. Et puis ce n'est pas positivement pour la campagne que j'allais là-bas, c'est pour les feuilles.

— Les feuilles ?

M. Dubouloi expliqua le charmant mystère so cachait sous ces mots. Valentard, qui, décidément, voyait la vie sous un beau côté, le persuada que rien ne serait plus facile que de se procurer deux ou trois feuilles de maronnier, quand ce ne serait qu'à celui du 20 mars où un gamin, pour une pièce de dix sous, irait les chercher. Et il conclut en disant :

Allons faire un tour sous les platanes encore nus des promenades municipales.

De caractère docile, facile et aimable, M. Dubouloi se laissa convaincre tant et si bien que, quelques heures après, les deux vieux camarades étaient assis à une table de restaurant où ils continuaient à deviser gaiement sous l'inspiration qu'ils puisaient dans les vins fins qui se succédaient.

Il était tard quand M. Dubouloi entra chez lui, la tête un peu lourde, mais tenant précieusement en main trois feuilles de maronnier cueillies dans les conditions indiquées par M. Valentard, malgré l'inquiétude de voir surgir à tout moment le sergent de ville importun.

A quel heure rentres-tu donc ? lui demanda doucement Mme Dubouloi à moitié endormie.

— Il y a eu un accident de chemin de fer, balbutia, troublé, M. Dubouloi qui, peut-être pour la première fois, mentait à sa femme.

Le lendemain, dès le réveil, le remords, qui n'avait pu se faire jour à travers les fumées des libations, commença à tannaiser M. Dubouloi, d'autant plus que son épouse, confiante, admirait avec ferveur les feuilles qu'il avait rapportées et qu'elle croyait venir de leur jardin.

Toute la semaine, il fut mal à son aise et se reprocha amèrement son équipée.

Le dimanche suivant, le temps s'étant maintenu au beau fixe, Mme Dubouloi décida que, cette fois, elle irait voir son "petit coin campagnard".

M. Dubouloi, après avoir essayé, timidement, de la détourner de son projet, l'accompagna, tête baissée, trépassé par un noir pressentiment.

Quand les deux époux arrivèrent devant leur maison, ils furent frappés de stupeur. La porte d'entrée était forcée, les deux maronniers gisaient, casés, sur la pelouse maigre et dans l'intérieur de la maison tout était bouleversé. Sur la table de la salle à manger, un bout de papier sur lequel ces mots étaient écrits au crayon :

"Stiles pantés ! y a rien à barboter chez vous... nous sommes volés. Le 1er janvier. — Quel jour de l'an !"

Des cambrioleurs avaient passé par là !

— Tu n'es pas venu dimanche dernier ? demanda Mme Dubouloi à son mari. Celui-ci courba le front sans mot dire.

Et Mme Dubouloi, regrettant ses arbres et humiliée d'avoir été trompée par son mari, se mit à pleurer.

EDMOND CHAR.

SIMPLE RÉFLEXION

Le philosophe — Après qu'une jeune fille s'est escrimée pendant des années pour harponner un mari, il n'y a rien qui lui plait autant que de lire dans un journal qu'elle a été conduite à l'hôtel par monsieur...

SES MOYENS

UNE AUTRE MANIÈRE

Tom — On me dit que Jack va essayer de prouver un alibi.

Pat — Qu'est-ce que c'est un alibi ?

Tom — C'est d'être à deux endroits à la fois.

UN, AU MOINS

Elle — Croyez-vous qu'il y ait eu un homme qui était franc en disant à une femme qu'elle était la première qu'il embrassait ?

Lui — Je vous avouerai que je suis presque certain qu'Adam n'a jamais trompé Ève à ce sujet.



On vous a arrêté comme vous vous battiez hier dans la rue... Vous avez entendu l'exposé de l'abbé... Quels sont vos moyens de défense ? Mes moyens de défense ? Les voilà, mon bon président !

\$\$\$ à \$\$\$\$\$

Tout garçon ou fille peut facilement gagner de \$5.00 à \$6.00 chaque semaine en vendant nos marchandises. On en a besoin dans chaque maison, magasin et manufacture

ECHANTILLONS valant \$5.00 envoyés GRATUITEMENT à tous ceux qui en feront la demande cette semaine

BOWELL & BURY, 55 RUE ST-JACQUES, MONTREAL



LE CONCERT DES CUPIDONS.

QUESTION DE COTE



La vieille dame.—Pourquoi une différence de un sou entre les deux.
Billy.—Parce que mon chien s'est baigné dans l'autre.

SUR UNE TOMBE

Mon pauvre cœur, l'as-tu trouvé
Sur le chemin, sous un pavé,
Au fond d'un verre ?
Ou dans ce grand palais Nani,
Dont tant de soleils ont jamaï
La noble pierre ?

L'as-tu vu sur les fleurs des prés,
Ou sur les raisins empourprés
D'une tonnelle ?
Ou dans quelque frêle bateau
Glissant à l'ombre et fendant l'eau
A tire-d'aile ?

L'as-tu trouvé tout en lambeaux
Sur la rive ou sur les tombeaux ?
Il doit y être.
Je ne sais qui l'y cherchera,
Mais je crois bien qu'on ne pourra
L'y reconnaître.

M.

Allo ! Allo !... Saigon !

Grâce à des perfectionnements nouveaux et à la découverte d'un métal d'une haute conductibilité, on avait pu relier, par des câbles téléphoniques, le ministère de la rue Royale et les principales colonies françaises.

Le général de Belmonette avait été nommé chef des relations téléphoniques. Il logeait au ministère, et l'appareil principal, fonctionnant jour et nuit, était installé dans son appartement particulier.

Le général de Belmolette avait pris pour secrétaire le capitaine Hunedeux, un vieil officier d'habillement qui n'avait d'autre titre à ce poste de confiance que d'être le frère de lait du général.

Le capitaine prit au sérieux ses nouvelles fonctions. Il n'avait jamais été aux colonies, mais on lui affirmait que les garnisons des villes lointaines, et particulièrement celles de la Martinique et de la Guadeloupe, se laissaient aller à une flemme intense, excusable, sans doute, au pays des créoles où la paresse est si savoureuse.

Le capitaine résolut de "dresser" un peu ces gens-là.

Il arriva un matin, avant sept heures, dans le cabinet du général. Justement un régiment bien astiqué traversait à ce moment la place de la Concorde, partant allègrement pour une marche.

Le capitaine les regarda défilier. Puis, allant au téléphone, il demanda la communication avec la Guadeloupe.

Au bout de cinq minutes, une voix ennuyée lui répondit :

—Allo ! Allo ! C'est la Guadeloupe !

—C'est le ministère. Donnez-moi le commandant Piénatthey !

Le commandant Piénatthey commandait à Basse-Terre un bataillon d'infanterie de marine.

Un quart d'heure se passa. Puis, la voix ennuyée, franchissant l'Atlantique, dit au capitaine :

—On ne répond pas de chez le commandant Piénatthey.

—Sonnez jusqu'à ce qu'on réponde, hurla le capitaine, stentor mo lerne, à travers les étendues d'eau salée.

Enfin, une autre voix répondit : "Allo ! Allo !"

—Qui êtes-vous ? dit le capitaine.

—L'ordonnance du commandant.

—Où est le commandant ?

—Où foulez-vous qu'il soit ! Dans son lit. Faut-il que je le réveille ? Ce que ch'ai peur, c'est qu'il soit chustement pas content, si je le réveille afant son heure.

—Inutile. Vous êtes à côté de la caserne ? Savez-vous ce que font les hommes en ce moment ?

—Ils torment. Ils sont gouchés.

—Le réveil n'a pas encore sonné ?

—Le réveil ? Bas afant toux heures.

—Bien, dit le capitaine.
Et il raccrocha le récepteur.
—Il est sept heures trois quarts, so dit il. Le réveil sonne à neuf heures et demie, dans ce pays-là ! On ne m'avait pas trompé... Voyons Saigon, maintenant...

Saigon répondit assez rapidement.

—Donnez-moi le commandant Lellandroy.

—Allo !

On répondit très vite de chez le commandant Lellandroy. "Allons ! so dit le capitaine, celui-la n'a pas l'air d'être couché."

—Qui est-ce qui est à l'appareil ?

—Mme Lellandroy.

—Ah ! fit le capitaine en touchant machinalement son képi. Pourrais-je voir le commandant ?

—C'est pressé, monsieur ! Il fait sa sieste, et il n'aime pas être réveillé.

—Ne le réveillez pas... Un renseignement du ministère... On voudrait savoir ce que font les hommes en ce moment...

—Les hommes ! mais ils font leur sieste.

—Merci, madame !

—A huit heures ! so dit le capitaine en raccrochant le récepteur. Ils font déjà leur sieste à huit heures !

Précisément, le général de Belmolette entra dans le cabinet.

—Mon général, dit le capitaine un peu ému, savez-vous ce que font en ce moment les troupes de Cochinchine ?

—En ce moment ? dit le général. Voyons, il est huit heures. Saigon est à une centaine de degrés à l'est de Paris. Quatre-vingt-dix degrés font six heures. Les troupes de là-bas doivent être en train de faire leur sieste.

"Il prend ça tout naturellement," se dit le capitaine Hunedeux.

—Et que font, à votre idée, les soldats de la Guadeloupe ?

—La Guadeloupe ! dit le général. C'est à soixante degrés dans l'Ouest. Ils doivent être encore couchés.

Et il alluma paisiblement une cigarette.

—Pauvre Franco ! pensa le capitaine Hunedeux.

TRISTAN BERNARD.

ATTRAPÉE !

Madame.— On parle ici d'un homme qui n'a pas dit un mot à sa femme depuis trois ans.

Monsieur.—C'est une rigide conformation à toutes les règles de la politesse.

Madame.—Les règles de la politesse ? Que veux-tu dire ?

Monsieur.—Ne jamais interrompre une dame pendant qu'elle parle.

JAMAIS DE LA VIE !



—Aller à l'Exposition, c'est un plaisir que je ne ferai pas aux Parisiens.

Durant les Mois de Juillet et Aout,

les mois les plus chauds de l'année, la plupart des gens ont de la difficulté à se tenir fraîchement. En s'habillant légèrement, en absorbant des aliments peu chargeants et en s'abstenant de prendre des liqueurs alcooliques, on fait un grand pas vers le confort physique. Mais le réfrigérant qui donne le plus de satisfaction est

Abbey's Effervescent Salt.

Une cuillerée à thé de cette délicieuse préparation dans un verre d'eau fraîche ordinaire diminue la température du sang, et éteint la soif d'une manière naturelle sans glacer soudainement l'estomac. Il facilite la digestion et rafraîchit le corps.

Un pamphlet expliquant les nombreux usages pour lesquels cette excellente préparation peut servir sera expédié franco par la poste aux personnes qui en feront la demande à The Abbey Effervescent Salt Company, Limited, Montréal. . . En vente chez tous les pharmaciens, à 25c et 60c la bouteille.

"International Limited," via Grand Tronc

Service rapide sans égal. Laisse Montréal tous les jours à 9 00 heures a. m., arrive à Toronto à 4.25 heures p. m., Hamilton, 5.25 heures p. m., Woodstock, 6.45 heures p. m., London, 7.20 heures p. m., Chatham, 8.55 heures p. m., Détroit, 9.30 heures p. m., le même jour; Chicago, 7.30 heures a. m., le jour suivant.

Express de nuit rapide pour Toronto, Détroit, Chicago et l'Ouest, 10.25 heures p. m., excepté le dimanche; le dimanche, laisse à 8.00 heures p. m. Bureau des billets pour la ville, 137 rue St-Jacques.

— Vous oubliez quelque chose, monsieur, dit le *waiter* qui n'a pas reçu de pourboire.

— Vraiment? Vous êtes un honnête garçon, donnez-moi ce que j'ai oublié.

* * *

— La prochaine fois que vous viendrez, je vous montrerai ma nouvelle bicyclette.

— Oui, quand l'aurez-vous?

— Oh! Dans dix mois, je pense.

10c

402 Pages, 402

L'administration du SAMEDI a fait tirer une seconde édition de l'émotionnant ouvrage de Pierre Salles :

LE FILS DE L'ASSASSIN

... ce qui forme un volume de 402 pages fort bien imprimé sur beau papier.

Prix, au bureau :

10c

Par la poste : 15 cents. C'est véritablement pour rien.

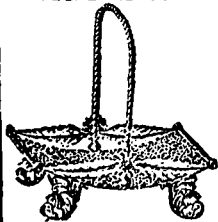
LE SAMEDI,
35 rue St-Jacques, Montréal.

DEVINETTE



Ces gens réclament sur l'air des lampions la célèbre divette de café-concert qu'ils ont payé très cher pour entendre. Où se cache-t-elle?

TEL. BELL 1387



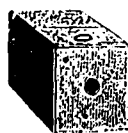
ROYAL SILVER PLATE CO.

Presque tout le monde possède de vieux morceaux d'argenterie, de vieilles reliques, que l'on tient à garder. Nous les réparons et argentons comme neufs à des prix modérés.

40 COTE ST-LAMBERT, - MONTREAL.

— Je vous ai aimé à première vue
— Ah! quand cela?
— Au théâtre, un soir que tout le monde vous remarquait comme l'homme qui avait rapporté un million du Klondike.

— On mit un miroir au-dessus de sa figure pour voir si elle était réellement morte. Je ne comprends pas cela.
— Mais oui, si elle était vivante elle aurait ouvert les yeux pour regarder dans le miroir.



CAMERA GRATIS

Complet avec accessoires et instructions. Prend un portrait de 2 1/2 pouces et n'importe quel petit garçon intelligent peut apprendre comment le faire fonctionner, en cinq à dix minutes. Le tout comprend l'appareil Yale, une boîte de plaques sèches, 1 paquet de "hypo", 1 cadre à imprimer, 1 plateau à développer, 1 paquet de "developper", 1 set de directions, 1 paquet de papier argenté, 1 paquet de papier rubis. Vous pouvez le gagner facilement en vendant seulement 15 de plumes en verre à 10c, chacune. Elles ont au-delà de 5 pouces de longueur, et sont faites entièrement en verre de couleur, et chacune est soigneusement enveloppée dans un étui de bois. Envoyez cette annonce avec votre nom et votre adresse et nous vous enverrons les plumes. Quand vous les aurez vendues envoyez-nous l'argent et nous vous ferons parvenir la caméra tous frais payés. Toledo Pen Company, Boîte 1, 8, Toronto.

Un jour un écolier eut un problème à faire. Le maître était très particulier et voulait que toute chose fut parfaitement démontrée. Quand le problème fut fini il le montra à son maître qui trouva qu'il manquait deux sous.

— Retournez à votre place et faites-moi cela correctement dit le maître enragé.

— Pardieu, monsieur, fait le garçon en lui tendant deux sous, j'aime mieux payer la différence.



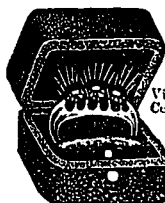
Cook's Cotton Root Compound

Est employé avec succès tous les mois par au-delà de 10,000 femmes. sûr, effectif. Mesdames, demandez à votre pharmacien le Cook's Cotton Root Compound. N'en prenez pas d'autres, car tous les mélanges, pilules et imitations sont dangereux. Prix, No. 1, \$1.00 la boîte; No. 2, 10 degrés plus fort, \$3.00 la boîte. No. 1 ou 2 envoyés sur réception au prix et de deux timbres de 3c. The Cook Company, Windsor, Ont.

— Nos 1 et 2 sont vendus et recommandés par tous les pharmaciens responsables au Canada.

B. E. MCGALE, 2123 rue Notre-Dame, Montréal

— Je ne dirais rien si ma femme voulait toujours avoir le dernier mot dans une querelle, mais ce qu'elle veut aussi et surtout c'est d'avoir le premier.



GRATIS

Cette magnifique bague ornée d'émeraudes dans une belle boîte doublée de velours aux personnes qui voudront une douzaine d'élegants paquets de parfums à la Rose à la Violette et à l'Hebétérop à 10c, chacun. Cette bague est faite d'un merveilleux métal, Goldalloy, qui ressemble à ce l'or pur et qui ne change jamais. Elle est ornée de 35 perles d'isopales. Envoyez-nous cette annonce avec votre adresse et nous vous expédierons le parfum par la poste. Quand vous l'aurez vendu envoyez-nous l'argent et nous vous ferons parvenir la bague et la boîte. HOME SPECIALTY COMPANY, Boîte 1, 8, Toronto.

— Laticelle est l'homme le plus intelligent que je connaisse.

— Vraiment.

— Oui, il peut dire: je vous aime, en trente-neuf langues différentes et il ne l'a jamais dit en aucune.

Jeunes

Devraient savoir comment PRENDRE SOIN d'elles-mêmes. Le livre "Wife's Hand Book" révèle un moyen sûr et efficace. Envoyez sous enveloppe bien fermée à n'importe quelle adresse sur réception de 10 cents pour payer les frais de poste.

The Regent Pharmaceutical Co., B. P. 1009, Montréal.

The Regent Pharmaceutical Co., B. P. 1009, Montréal.

E. W. Grove

Cette signature est sur chaque boîte des vraies Tablettes LAXATIVE BROMO-QUININE, le remède qui guérit le rhume en un jour.

POUR NETTOYER LES BROSSES DE TÊTE

Dans une cuvette ou terrine contenant une certaine quantité d'eau, versez quelques gouttes d'ammoniaque pure. Dans cette eau, plongez et agitez la brosse. L'eau deviendra bientôt savonneuse et noirâtre. Lavez ensuite la brosse plusieurs fois à l'eau pure et laissez sécher.

REMEDE NATUREL

La bronchite, la grippe, la consommation trouvent leur remède naturel dans le *Baume Rhumal*. 113

J. A. Dumas

Photographe

112 RUE VITRÉ

Coin St-Laurent, MONTREAL

La maison d'une femme

est ce qu'elle la fait. Si elle économise sur sa toilette, elle peut mettre de côté de l'argent pour les temps difficiles qui arrivent toujours. Cette fameuse Teinture Domestique Anglaise, le savon Maypole, aide merveilleusement une femme qui veut économiser. Elle rend la maison plus gaie et les cours plus légers. C'est une teinture rapide, sûre, facile, brillante et inaltérable de la plus haute qualité. Faite en Angleterre mais vendue partout. 10 cents pour les couleurs, 15 cents pour le noir.

ARTHUR P. TIPPETT & CO., 8 Place Royale, Montréal, ou 23 rue Scott, Toronto, sont les agents canadiens. Envoyez leur l'argent directement si vous ne pouvez l'avoir de votre fournisseur.

— Quand mon barbier se mêle d'être distrait il ne l'est pas qu'un peu.

— Que fait-il ?

Ce matin, je vais faire couper mes cheveux, et il m'attache un journal autour du cou tandis qu'il me donnait à lire une serviette.

* *

— Mme Boucœur va bien souvent au théâtre depuis la mort de son mari.

— Oui, mais elle n'assiste qu'aux pièces qui la font pleurer.

* *

— Papa, avez-vous déjà désiré avoir plusieurs petits garçons ?

— Oui, mon fils, avant de l'avoir.

EFFET PRÉCIEUX

Le Baume Rhumal délivre les enfants de la coqueluche. 114

Phosphatine de Wood.
Le Grand Remède Anglais. Vendu et recommandé par tous les Pharmaciens au Canada. Seul remède sûr connu. Six paquets guérissent sûrement toutes formes de faiblesse sexuelle, tous effets d'abus ou d'excès, dépression mentale, abus du tabac, de l'opium ou des stimulants. Envoyez sur réception du prix, un paquet, \$1.00, six, \$5.00. *Un sous plainte, six guérison.* Pamphlets gratuits à n'importe quelle adresse.

The Wood Company, Windsor, Ont.
R. E. MCGALE, 2123 rue Notre-Dame, Montréal

— Jo suis bien ennuyée. Jo ne voudrais pas inviter cette horrible Mme Prim à ma réception et jo ne sais comment faire.

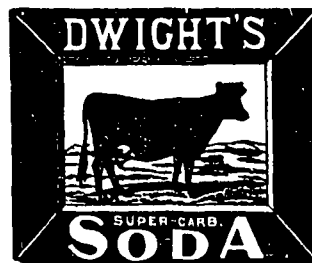
— Donnez l'invitation à votre mari pour qu'il la jette à la poste.

Vos enfants

Mangent le pain et les gâteaux que vous faites. Faites attention au Soda dont vous vous servez. Il vous fait un Soda pur, fort, toujours de force égale. C'est le

Dwight's Cow Brand

en paquets. Ce Soda assure des gâteaux sains et digestes. Livre de cuisine gratis sur demande.



JOHN DWIGHT & CO

84 Rue Yonge, TORONTO

Les Debats

JOURNAL POPULAIRE

Ni vendu ni à vendre à aucune faction politique.

PARAISANT LE DIMANCHE

Le plus fort tirage des journaux du dimanche à Montréal.

21, 23, 25 Rue Saint-Jacques

MONTREAL, CANADA.

LOUVIGNY DE MONTIGNY, Directeur

ABONNEMENT: \$1.00 PAR AN

Spécimen adressé sur demande

DANS CHAQUE LOCALITÉ, des agents pourront se faire d'appréciables bénéfices en faisant connaître "LES DEBATS". Ecrire pour conditions.

PENDANT L'EXPOSITION



Le gosse. — Une livre de pain, s. v. p.
La boulangère. — Nous n'en avons plus une miette, mon petit.
Le gosse. — Alors quoi, nous allons encore mourir de faim comme en 70.



\$395 Découpez cette annonce et envoyez nous la avec votre nom et celui de votre bureau d'express le plus près et nous vous ferons parvenir cette montre, d'un grandeur pour dames ou messieurs, pour que vous l'admirez. Que ce soit automatique, d'échappement à l'épreuve de la poussière, à remontoir avec régulateur, plaqué en or, très bien gravé, pourvu d'un mouvement Américain, orné de pierres. Elle a l'apparence d'une montre de \$25.00. Nous la garantissons tenir bien le temps et elle est justement la montre qui convient aux hommes d'affaires. S'il vous plaît l'avoir examiné avec soin, vous trouverez que la montre est tel que vous l'avez vue.

ret. résouté, payez à l'agent d'express \$3.25 et les frais et la montre vous appartient.
Terry Watch Co., Boite "L. S." Toronto, Can.

— Vous dites qu'elles sont jumelles et que l'une a cinq ans de plus que l'autre ?

— Oui. Vous savez, l'une est mariée et l'autre ne l'est pas.

* *

— Demain sera le cinquantième anniversaire de mon entrée à votre emploi.

— Vraiment, alors je suppose que vous allez donner un dîner de jubilé. N'oubliez pas de m'inviter.

* *

M. Toupin (lisant). — "Personne n'a jamais vu un âne mort."

Mme Toupin (qui pense à autre chose). — Ne crois-tu pas que ta prime d'assurance sur la vie soit de l'argent gaspillé ?

GUERIT LE RHUME EN UN JOUR.

Tablet es "Lavative Bromo Quinine." Les pharmaciens ont le prix, 25 cents, si elles ne guérissent pas. Signature E. W. Grove sur chaque boîte.

Egayez votre Demeure ...

pendant l'hiver en plaçant des meubles neufs dans quelques-unes des chambres ou en faisant couvrir de nouveau vos vieux meubles. Notre étalage de meubles en nouveaux dessins est le plus beau du Canada, et nous vous invitons spécialement à examiner la qualité et les prix.

Renaud, King & Patterson,

652 RUE CRAIG.

2442 RUE STE-CATHERINE.



GRATIS

Nous offrons gratuitement cette belle montre plaque en métal avec mouvement Américain et à remonter aux personnes qui vendent seulement deux douzaines de paquets de dentifrice ou de poudre de toilette et de bicarbonate à travers le pays. Envoyez et nous vous expédierons par la poste la montre. Quand vous l'aurez vue, envoyez nous l'argent et nous vous enverrons, franc par la poste la montre. — Home Specialty Co. Boite 1, 8, Toronto, Canada.

Trois Ans... en Canada.

Roman Canadien Illustré.

Prix 25 cts réduit à 10 cts.

EN VENTE AU

Bureau du "SAMEDI"

35 RUE ST-JACQUES.

MODES PARISIENNES



BOLÉRO EN PIQUÉ BLANC, croisé devant et à revers ornés de piqûres ; pinces de chaque côté du devant, petite basque courte formant pattes derrière ; manches unies.

La Mode ci-dessus est enseignée à la célèbre Académie de Coupe de Madame ETHIER, 88 rue St-Denis.

NOTES POUR UN ROMAN

...Devant la maison du crime, on remarquait un groupe de plusieurs personnes, parmi lesquelles se trouvaient un homme et une femme.

...—Mon enfant, commença le vieillard en prenant les mains de sa nièce, vous étiez bien jeune alors. C'était en 1812...

...Le portrait du chien était frappant de ressemblance. Il ne lui manquait que la parole.

...Le couteau de la guillotine s'abaissa, coupant la tête et la parole au condamné. Alors l'enfant se précipita au-devant de la sinistre machine et trempa ses doigts dans le pavé, rouge de sang.

...—Enfin nous l'avons eu, votre rein allemand ! s'écria le chirurgien tout joyeux lorsqu'il eut fini d'opérer le pauvre Bavaïrois.

...Un fiacre passait à vide. Il sauta précipitamment dedans :
—Chez ma mère ! ordonna-t-il au cocher.

...Bien qu'ils n'eussent rien de pareil dans le visage, on ne pouvait pas nier qu'ils eussent un point de ressemblance. Ils avaient en effet, tous les deux, un front surmonté de cheveux, un nez au milieu de la figure, un œil de chaque côté de la moustache au-dessus de la lèvre supérieure...

...En voyant entrer le forçat qui était bossu, le magistrat ne douta plus qu'il y eût un vice de forme.

...Le célèbre polémiste se contentait d'égratigner ses adversaires d'une plume qui ne voulait pas mordre.

... Dans la situation embarrassée où il se trouvait, il ne lui restait plus d'autre issue que la porte.

...Il habitait un appartement dont toutes les pièces se commandaient ; malheureusement, aucune ne voulait obéir.

...Le vicomte prit une autre lettre, s'apprêtant à finir de dépouiller son courrier.

Soudain sa main trembla et une sueur froide couvrit son front...

Il venait de se rappeler Lesurques, condamné à mort et exécuté pour avoir dépouillé le courrier du Lyon !...

...Le chien frémit jusqu'à la moelle de l'os qu'il était en train de ronger.

...Il tomba foudroyé comme par un coup de massue.

...Le malheureux cherchait une oreille compatissante parmi tous ces regards courroucés qui le montraient au doigt.

UNE FOIS DANS SA VIE

Bouleau.—Vous connaissez Latleur le célèbre voyageur ?

Rouleau.—Oui.

Bouleau.—Bien, il lui est arrivé une terrible aventure hier.

Rouleau.—Comment cela ?

Bouleau.—Il a été appelé à rendre témoignage dans une certaine cause et il a été obligé pour une fois de dire la vérité.

L'EQUIVALENT

Alice.—Est-il quelque chose de plus agaçant que de rougir quand vous ne le voudriez pas ?

Berthe.—Oui ma chère. Ne pas rougir quand vous le voudriez.

PATRONS "UP TO DATE"

(Primes du SAMEDI)

No 954.—L'un des grands charmes d'un habillement de fillette est sa simplicité. Celui-ci peut être fait en étoffes qui se lavent ou en tissus plus chauds. Il va très bien pour l'école ou pour la récréation. La manche est longue parce que les temps froids vont venir assez rapidement. Les revers, le plastron, le devant et le derrière doivent être ajustés sur doublures adhérentes. Le collet est haut. La jupe porte près de l'extrémité une grosse piqûre.

2½ vgs de 44 pes de largeur suffiront pour fillette de 6 ans.

No 954 est coupé en quatre dimensions, pour enfants de 2 à 8 ans.

No 954.—Habillement pour fillette.

No 963.—Corsage pour dame.



NO. 954
CHILD'S FROCK



NO. 963 LADIES'
SHIRT WAIST

No 963.—Le blanc va être beau porté cet automne. Il va bien à toutes, mais il est très dispendieux à cause des ornements. Quand on porte du blanc, il faut aussi que toutes les autres parties de l'habillement paraissent bien. Le corsage dont nous publions le modèle est en lainage blanc craqué avec veston à revers brodé à la main. On peut aussi pour le corsage se servir de serge, flanelle ou soie. Mais nous conseillons des tissus qui peuvent se laver très bien. Pour ce corsage, il faut les doublures ordinaires, un dos à la Française, des manches avec extrémités en pointe.

Ce corsage demande 3 vgs d'étoffe de 36 pes de largeur pour taille moyenne.

Coupé en dimensions de 32 à 42 pes, mesure de buste.

COMMENT SE PROCURER LES PATRONS "UP TO DATE"

Toutes les personnes désirant les patrons ci-contre n'ont qu'à remplir le coupon de la page 22 et l'adresser au bureau du SAMEDI avec la somme de 10 centimes pour chaque patron demandé, argent ou timbres-postes.

Ajoutons que le prix régulier de ces patrons est de 4 centimes chacun. Les personnes qui n'auraient pas reçu le ou les patrons dans la huitaine sont priées de vouloir bien nous en informer. On peut acheter autant de patrons qu'on veut. Ne pas oublier de bien indiquer le ou les numéros des patrons demandés.

RETOUR DE L'AGE

Toute femme approchant l'âge critique devrait considérer son état et se bien préparer en vue du changement qui va s'opérer et qui sera d'une grande importance sur sa vie et sa santé future. Elle devrait apprendre ce qu'elle doit faire et ce qu'elle doit éviter de manière à passer cette période sans danger. Vous trouverez dans mon livre "LE GUIDE DE LA FEMME" un chapitre intéressant sur ce sujet et sur d'autres d'un intérêt particulier pour toutes les femmes. J'enverrai ce livre **GRATIS** à toutes les femmes qui me feront parvenir 10 cts pour payer les frais de poste. Je donnerai aussi des conseils gratuits aux femmes malades. Toute correspondance strictement confidentielle. Ecrivez immédiatement.

Mad. JULIA C. RICHARD,
Boite P. 398 Montréal, Can.

Madame P. Fortin, de Portneuf,
Que., écrit :

Permettez-moi de vous faire connaître que j'ai pris vos remèdes; je suis beaucoup mieux déjà et à la veille d'obtenir une guérison durable. Je recommanderai votre traitement à plusieurs de mes amies. J'ai dit à ma sœur d'abandonner les médecins et de vous écrire immédiatement pour obtenir une guérison. Je bénis le jour où j'ai lu votre annonce, et je vous remercie pour le bien que vous m'avez fait.



SOUS LA VERANDA

Oh ! ne quitte pas la veranda close !
Enfant, reste assise en tenant la rose
Que j'ai dérobée au jardin pour toi !
Dans les fleurs d'orange et de pamplemousse
Guisse le baiser de la brise douce,
Mais mon âme est sombre : oh ! reste avec moi !
Ecoute là-bas ce murmure vague,
Ces gémissements mourants, c'est la vague
Dont jaillit l'écume aux flancs des récifs ;
Ecoute là-bas la mer qui se brise ;
Les arbres penchés pleurent dans la brise ;
La lune à travers les manguiers massifs
Filtre la splendeur de ses larmes blanches ;
Vols-les lentement couler dans les branches ;
La lune au ciel noir file un grand lincoln ;
Douce enfant d'amour aux yeux d'améthyste,
Reste auprès de moi, car le soir m'attriste,
Et je pleurerai de me sentir seul.
Enfant, reste assise et tenant la rose
fraîche ainsi que la lèvre rose ;
Repose sur moi tes regards pensifs.
La mer en pleurant heurte les récifs.
Oh ! ne quitte pas la veranda close !

MAURICE OLIVANT.

Une Recette par Semaine

BEUF FROID EN DAUBE

Dès la veille faites cuire votre daube piquée de gros lardons pendant 7 à 8 heures, sans omettre d'y joindre du jarret de veau et des parures de jambon ou lard demi-maigre, salez un peu fortement ; cuisez dans la sauce 7 ou 8 carottes. Assaisonnez généreusement. Préparez le plat de déjeuner comme suit : placez au milieu votre bœuf et versez autour votre jus tamisé et clarifié à l'aide d'un blanc d'œuf battu en neige : il se prendra en une belle gelée, et au moment de porter le plat sur table découpez la gelée en dents pointues, achevez de décorer de fleurs et de verdure (salade ou cresson). Les légumes et les parures restées dans la casserole se mangent chauds, mettez un peu de bouillon et de vin blanc pour détacher le fond et obtenir une sauce.

—Maman, vous auriez dû ployer l'angle supérieur de votre carte de visite quand vous êtes allée chez Mme Nouvellemariée. Cela veut dire "félicitation". Mais vous avez ployé l'angle inférieur et cela veut dire "condoléance".

—Tu devrais attendre d'être mariée avant de critiquer ta mère.

Mme Timide (arrivant dans la salle à manger et trouvant un homme en train d'enlever l'argenterie) — Oh ! c'est un voleur.

Le voleur (se retournant). — A votre service, madame.

—Où vas-tu ?

—Un mari qui n'est pas imbécile ne demande pas à sa femme où elle va.

—Mais je suppose qu'une femme a parfaitement le droit de poser une telle question à son mari ?

—Une femme de bon sens ne fera jamais une telle chose parce que si elle a du bon sens, elle n'aura pas de mari. Là.

—Regardez-moi, je n'ai jamais pris un atome de médecine de ma vie et je suis aussi fort que deux de vos patients. — Cela ne veut rien dire. Je n'ai jamais eu recours à la loi de ma vie et je suis aussi riche qu'une douzaine de vos clients mis ensemble.

IL EST SOUVERAIN

Le *Bonne Rhum* est le remède souverain contre les affections de la gorge et des poumons.

JEUNES ET AGÉS RECONSTITUÉS



Soulagement immédiat. Guérison assurée de perte de vitalité, de mémoire, impotence, faiblesse, débilité, insomnie, abus, excès, etc. 30 années de succès en Europe. Efficacité garantie.

PASTILLES DU DR JEAN, \$1.00 le flacon, par 1 a maille, cacheté, franco. Adressez : Cie Médicale du Dr Jean, B.P. Boîte 187

Montréal, Que. — Et toutes pharmacies. Ecrivez pour notre livre "Hommes Faibles et Fatigués". Envoyé gratis sur demande.

GRAND TRUNK RAILWAY SYSTEM

Places d'Été

Taux pour Touristes à partir de Montréal :

PORTLAND ET RETOUR \$10.50
OLD ORCHARD ET RETOUR \$11.00

SERVICE de MONTREAL, PORTLAND et OLD ORCHARD

Quittent Montréal.....	à 8.00 a. m. et 8.45 p. m.
Arrivent à Portland.....	à 5.45 p. m. et 6.40 a. m.
Arrivent à Old Orchard.....	à 6.46 p. m. et 7.36 a. m.
Quittent Old Orchard.....	à 7.45 a. m. et 8.00 p. m.
Quittent Portland.....	à 8.15 a. m. et 8.30 a. m.
Arrivent à Montréal.....	à 6.50 p. m. et 7.20 a. m.

* Tous les jours. Tous les autres convois circulent tous les jours, excepté le dimanche.

Service de Convois Amélioré entre MONTREAL & OTTAWA

Dép. de Montréal 17.45 a. m.	Arr. Ottawa 11.30 a. m.
" " 11.00 p. m.	" " 11.25 p. m.
" " 14.10 p. m.	" " 17.35 p. m.
" " 17.50 p. m.	" " 10.15 p. m.
" " 19.50 p. m.	" " 9.10 p. m.
" d'Ottawa 16.10 a. m.	Montréal 12.50 a. m.
" " 19.00 a. m.	" " 11.20 a. m.
" " 14.20 p. m.	" " 16.40 p. m.
" " 17.05 p. m.	" " 10.10 p. m.
" " 8.00 a. m.	" " 11.00 a. m.

† Tous les jours excepté le dimanche. ‡ Le dimanche seulement.

Bureau des Billets de la ville, 137 rue St-Jacques et à la Gare Bonaventure.

The Ottawa River Navigation Co.

Ligne de Vapeurs pour la Malle Royale

.. MONTREAL ET OTTAWA ..

Excursion à CARILLON

Par le vapeur-palais "SOVEREIGN," \$1 00 tous les jours (dimanche excepté). Prenez le train de 8 h a. m. du Grand Tronc pour Lachine.

DESCENTE DES RAPIDES. — Prenez le train de 5 heures p. m. pour Lachine. Voyage aller et retour, 50 cts.

VIN ST MICHEL

Proclamé

Le Roi des Toniques

par toutes les nations de l'univers.



Connu et recommandé par toutes les sommités médicales comme étant le plus parfait des toniques et le plus énergique des stimulants.

La Pâleur, la Faiblesse, la Débilité, l'Anémie et la Dyspepsie n'ont plus de prise sur les personnes faisant usage de ce cordial régénérateur.

Le Vin St-Michel assure aux personnes pâles et faibles un teint rosé, un sang riche et généreux **Santé Robuste.**

En vente chez tous les pharmaciens et épiciers.

BOIVIN, WILSON & CIE, Montréal, Seuls agents.

La Bonté de la Cherrine

est démontrée par le bien qu'elle a fait et qu'elle fera pour la toux et les rhumes. Ce n'est pas une nouvelle découverte. C'est une combinaison de drogues préparées avec soin qui soulage les toux et les rhumes les plus opiniâtres. Elle a tant fait de bien aux autres que nous ne craignons pas de la garantir.



25 Doses, 25 cents.

Cette garantie comporte que si moins qu'une bouteille ne guérit pas la plupart des toux et des rhumes nous vous rembourserons votre argent.

... Essayez-la ...

Si votre pharmacien n'en a pas, écrivez-moi.

E. A. RANSON, Lachine, Qué.

A l'Enfant Malade

Si votre enfant est nerveux, s'il fait ses dents, s'il manque de sommeil, s'il a la diarrhée, donnez-lui "DORMOL", ce calmant merveilleux des enfants. — "DORMOL", pour l'enfant, c'est la vie, la santé et le calme.

Prix, 25 cents.



Il Faut DORMOL

Le Chic, la Variété, le Bon Marché

Voilà certes ce que recherchent ceux qui tiennent à être habillés selon la saison et à renouveler leur toilette comme la nature fait de la sienne. . . .

Pour arriver à toujours être bien mis

et à ne pas trop grover sa bourse, il faut de toute nécessité se faire habiller chez un tailleur qui peut, à la fois, vous donner la plus grande valeur pour votre argent. Et puis, on aime à ce qu'un habillement soit fait avec la plus grande rapidité : c'est dans la nature humaine.

N. Léveillé, 138 1/2 RUE SAINT-LAURENT,

A acquis et conservé la renommée sous le rapport de la Variété dans les étoffes qu'il a en mains, du Chic dans la confection et du Bon Marché. Une visite, et vous ne voudrez plus d'autres tailleurs. . . .

Habilllements faits à 24 heures d'avis. Tel. des Marchands 182.

SON COMMENCEMENT



Madame.—Vous dites que vous ne craignez pas le travail. Voici tous les instruments de jardinage possible. Par quoi allez-vous commencer ?

Le trimp.—Si vous voulez ajouter une pipe et du tabac je vais vous débarrasser des mouches dans le temps de le dire.

Chronique des Amusements

PARC SOHMER

Maintenant le Parc Sohmer n'aura plus de séances que le dimanche — matinée et soir. La saison d'été a été brillante sous tous les rapports, spécialement la partie musicale qui a été l'événement artistique de l'année. Les séances d'hiver seront l'objet d'un constant souci de plaire et d'amuser.

x

KLONDYKE MUSIC HALL

Le succès au double point de vue artistique et financier de ce café-concert s'accroît d'une façon remarquable. M. Poiré a eu une excellente idée quand il a fondé son établissement dans un centre aussi important, et depuis, il apporte à l'organisation des séances un soin, une largesse, un esprit d'entreprise que le public apprécie et encourage avec enthousiasme. Le programme de cette semaine est un véritable écriin d'articles les plus variés, les plus intéressants. On rit de grand cœur. Il faut dire aussi qu'on trouve au Klondyke Music Hall la crème de nos artistes dans le genre vaudeville.

x

LE THÉÂTRE NATIONAL FRANÇAIS

Avec "Don César de Bazan" l'excellente troupe de ce théâtre a brillamment ouvert sa saison. L'interprétation, confiée à des personnes de grande expérience scénique telles que MM. J. Daoust, L. Labelle, E. Hamel, Moran, Fleury, Mmes D'Artigny, Nozière, Rhéa et autres, ne pouvait être que d'excellente nature. Un public nombreux et appréciateur les a applaudis vivement. Cette semaine on nous donne, avec non moins de succès, "Le régiment de Champagne," pièce de grande envergure qui permet à la troupe de déployer tous ses moyens.

La salle est spacieuse, élégante, d'un confort absolu. Les prix sont populaires : de 10 à 30 cents le soir et de 10 à 20 cents en matinée. Avec MM. Clauvreau et Rochon comme directeurs, J. Daoust, régisseur, E. Racetto et J. Hilman, contrôleurs, M. Raymond chef d'orchestre, M. Richotte, peintre-décorateur, et M. Lebrun, machiniste, le Théâtre National Français est entre excellentes main.

STRAPONTIN.

L'OEIL

Comme il n'était pas riche, il avait jeté son dévolu sur ce petit restaurant modeste et économique. Le patron était un gros homme assez taciturne, veuf et possesseur d'une jeune fille de seize ans à laquelle on en eût donné trente, qu'elle n'eût d'ailleurs pas acceptés, tant elle était grande pour son âge. Elle se tenait continuellement à la caisse où l'attachaient ses occupations journalières. En un mot, elle était caissière !

La peinture — ai-je dit qu'il était peintre ? — en ce cas, inutile de le répéter, n'étant pas d'un bon rapport quand on ne s'appelle pas Bouguereau ou Bonnat (Bon à tout faire), au bout d'un mois il se trouva gêné.

Il l'avoua ingénument au patron qui, de suite, lui ouvrit l'œil et le bon.

Alors commença pour le peintre une vie pleine de quiétude et de digestions. Ayant dès lors pris l'habitude de régler ses repas en monnaie de singe, il s'approchait quotidiennement de la caisse, serrait cordialement la main du patron, adressait un salut réservé à la jeune fille, énonçait le total de ses agapes qui était immédiatement inscrit sur le grand livre et sortait en sifflant l'air à la mode — quand il y en avait un.

Peu à peu, encouragé par le bon marché des choses, il devint gourmand, se fit préparer des petits plats soignés, but des vins fins, fuma des cigares de prix.

Des années se passèrent, combien longues ! — plusieurs furent même bissextiles — sans qu'aucun différend s'élevât jamais entre le peintre, le patron et la jeune fille, sans que jamais la moindre allusion financière souillât les lèvres des uns ou des autres.

Le patron prit du ventre et de l'âge, le peintre aussi, la jeune devint trentenaire, puis quadragénaire, puis sexagénaire, époque à laquelle elle rendit à Dieu son âme de caissière dans un sourire d'agonie.

Le lendemain de ce jour mémorable, on ferma les volets du restaurant et l'on se rendit joyeusement au cimetière pour fêter cet événement.

Et comme le soir même, le peintre se préparait à gagner la table où il avait l'habitude de venir s'asseoir depuis de si longues années, le patron lui désigna la porte d'un geste qui n'admettait pas de réplique.

Alors que le peintre se récriait, justement interloqué, le patron lui avouait d'une voix stricte et sévère :

— Vous comprenez bien que votre œil est fermé depuis que ma pauvre fille a clos pour jamais les siens. Moi, vous savez, je croyais que vous veniez pour l'épouser !

UNE FEMME À PART

Clara.—Je ne crois pas que Lucie aime beaucoup son mari.

Alice.—Pourquoi ?

Clara.—L'autre jour, il a été retenu à son bureau jusqu'à huit heures, et l'idée ne lui est pas venue qu'il ait pu se faire tuer, ou autre chose comme cela.

L'HONNEUR SERA SAUF

M. Lastemme (au pêcheur).—J' tez-moi donc une douzaine de ces truites.

Le pêcheur.—Vous les jeter ?

M. Lastemme.—Oui, je dirai à ma femme que je les ai attrapées. Je puis être un mauvais pêcheur, mais je ne suis pas un menteur.

AU RESTAURANT

Mathurin est en furie. Entré pour la première fois dans un restaurant pour prendre un repas, le garçon lui a passé une serviette.

—Vous savez, mon petit blanc-bec, que je n'ai jamais eu besoin de personne pour savoir quand me moucher !

RECTIFICATION

Damien.—Je vois que vous avez l'Histoire de Ferland dans votre bibliothèque...

Gatien.—Je vous demande pardon, je n'ai que des livres qui m'appartiennent.

CIRCONSTANCE ATTÉNUANTE

Le juge.—Vous êtes accusée d'avoir vidé un pot d'eau sur la tête de ce monsieur.

Mme Lafrime.—J'en suis bien peinée. Mais c'est que dans l'obscurité je l'avais pris pour mon mari.

PAS SI MAL

Henri.—Eh bien, Tommy, as-tu eu tous les gâteaux que tu voulais avoir ?

Tommy.—Non, mais j'ai eu tout ce que j'ai pu manger.

NOS FÉLICITATIONS

Nos artistes Laprés et Lavergne ont obtenu pour leurs photographies envoyées à l'Exposition de Paris la médaille d'or, récompense d'autant plus éclatante qu'elle a été acquise dans une ville où l'art photographique a atteint un si haut degré de perfection. MM. Laprés et Lavergne voudront bien accepter nos plus sincères félicitations.

CHANGEMENT A VUE

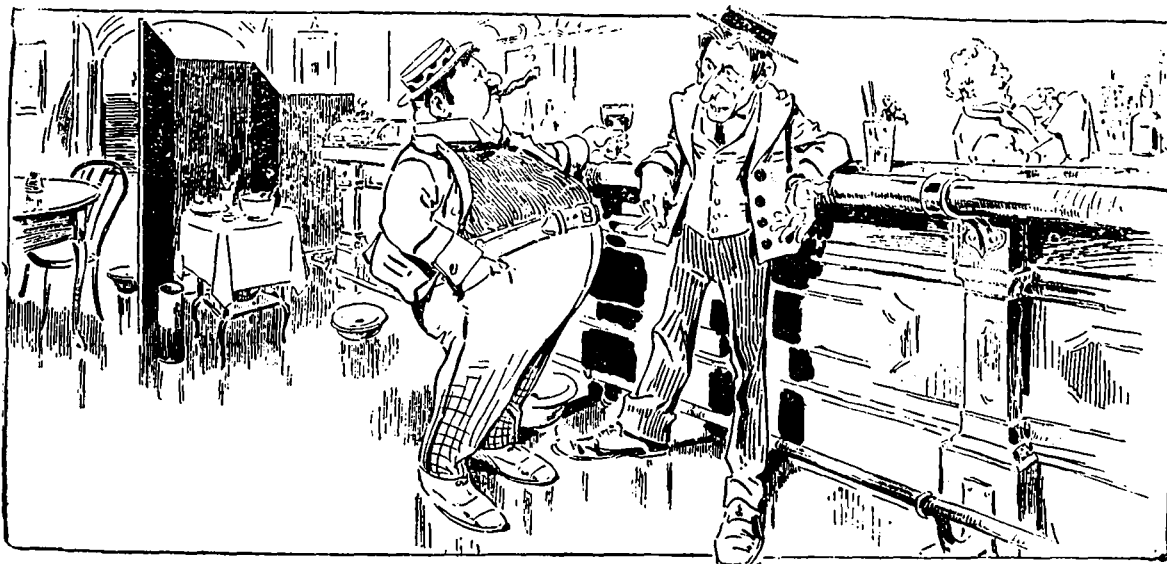


Elle.—Tuer ces pauvres petits oiseaux !

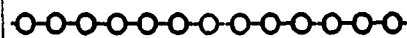
Toto.—C'était pour votre nouveau chapeau.

Elle.—Quel enfant intelligent !

UN BIJOU



X.—Depuis que vous êtes marié, je remarque qu'il ne vous manque jamais un bouton.
X.X.—Ma femme est un bijou. Elle m'a montré à les coudre avant notre mariage.



Pour vous, Mesdames

Vous trouverez au...
No 215 RUE SAINT-LAURENT

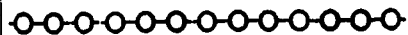
Mme A. Bessette

L'habile modiste bien connue, toutes les nouveautés en fait de...

Chapeaux...
Robes et Manteaux

Toujours le meilleur pour le prix le plus raisonnable : c'est le motto de la maison.

Ne pas oublier qu'une ACADEMIE DE COUPE est attachée à l'établissement.



ECLIPSE SOLAIRE

Le temps est splendide. Dans un ciel de soie bleu, le soleil au zénith flamboie en éblouissantes rubillances, surchauffant l'atmosphère et auréolant d'une clarté d'or fauve la multitude des objets qui émergent du sol, parmi les brusques alternances d'ombre et de lumière.

Tous les regards sont braqués vers la voûte azurée où n'apparaît encore rien d'anormal et où l'œil inquisiteur ne perçoit aucun phénomène insolite.

Muni d'un morceau de verre fumé, à défaut d'appareils perfectionnés, exclusif apanage des savants météorologistes, chacun braque son objectif sur le globe solaire dont le disque se profile nettement sur la sombre plaque, telle une épreuve photographique.

Soudain, une joyeuse clameur s'exhale de la foule attentive, expectante. L'orbe rouge, incandescent, s'assombrit en un point, comme envahi par une tache d'encre qui grandit peu à peu, corrosive, rongant lentement mais progressivement la sphère lumineuse jusqu' alors immaculée. Cela s'étend presque à vue d'œil, l'ombre noire se substituant à la blonde clarté et transformant bientôt le disque du soleil en un croissant lunaire qui s'amincit de plus en plus. L'on dirait maintenant d'un quartier d'orange suspendu, que s'efforceraient de happer les lèvres gourmandes, avides, d'un fantastique négro ! A mesure que l'occultation se propage, que l'éclipse se caractérise, la température s'abaisse sensiblement ; la brise s'élève ; une perturbation atmosphérique sans cause apparente secoue l'ambiance de l'air, comme à l'approche d'un cyclone ; les frondaisons ensommeillées frissonnent, s'agitent avec un bruissement de houle ; les feuilles tremblent comme apeurées ; les oiseaux fuient leur retraite et s'envolent à tire d'aile, surpris, étonnés ; il passe sur la terre on dirait un souffle précurseur de mort !

Là-bas, à l'horizon, le ciel clair se rembrunit peu à peu, envahi par la pénombre, comme à la tombée de la nuit ; la chatoyante draperie de satin bleu dont il se parait si joliment tout à l'heure se transmue bientôt en une sombre chape aux reflets grisâtres de plomb ; les objets, d'une tonalité blafarde, projettent de ci de là, sur le sol, des images noires, heurtées, vigoureuses d'eau-forte, évoquant l'aspect étrange, fantasmagorique, d'ombres chinoises surgissant soudain, comme par magie !

Cependant, le mouvement éclipse poursuit sa lente évolution. Il ne reste plus du foyer lumineux, éclairant le monde, qu'un mince liseré d'or se silhouettant sur un fond de velours noir. Le soleil va-t-il disparaître totalement ? se demande, perplexes, les profanes observateurs. La nuit étoilée va-t-elle succéder brusquement au jour et couvrir le ciel assombri de son immense voile pailletée d'étoilantes pierreries ? Telle est l'atrayante perspective qui séduit en ce moment tous les regards hypnotisés par cet étrange phénomène astronomique ! Chacun redouble d'attention ! Mais, hélas ! l'éclipse vient d'atteindre son apogée. Elle ne peut plus maintenant que décroître.

La lumière l'emporte sur l'obscurité qui fuit à son tour, chassée par l'éblouissante clarté du soleil triomphant dont le disque s'arrondit peu à peu, inondant bientôt la terre d'une large coulée d'or, tandis que l'atmosphère s'échauffe de plus en plus et que le ciel s'éclaire, s'illumine, revêt enfin de nouveau sa joyeuse parure estivale qui miroite de toutes parts avec de chatoyantes reflets de moire bleue.

BELLE-ABBESSE.

A L'HOTEL

L'arrivant.—Une chambre ! Merci, je sors d'en prendre, je suis député...

Le commis.—Alors un simple cabinet... à moins que Monsieur ne soit ministre !

TOUJOURS LE MÊME

Taupin est en veine d'amabilité :

—C'est étonnant, Mme la comtesse, comme votre demoiselle embellit de jour en jour... Etant toute petite, elle vous ressemblait énormément !

Colonial House Square Philippe

LES NOUVELLES

Marchandises pour l'Automne

ARRIVENT TOUS LES JOURS

VENEZ VOIR

ou écrivez pour des Echantillons.

Nous apportons une attention spéciale aux commandes par la poste.

HENRY MORGAN & CO., - Montreal

POUR DÉTACHER ET RAVIVER LES TAPIS

Si vous avez eu soin de mettre de côté les débris (queues et tiges) d'une botte de cresson, frottez-en vos tapis. Cette opération enlève les taches et les couleurs.

L'objet de l'éducation féminine n'est pas de transformer la femme en un dictionnaire.

Le dix-neuvième siècle : Nul n'aura donné l'essor à plus de rêves et trompé plus d'espérances.

—Je vais faire ma fortune avec une nouvelle boîte à musique. Vous mettrez un sou dans la fonte et...

—Et on entendra un air populaire !
—Non, elle cessera de jouer immédiatement.



Institut d'Optique

... AMERICAIN ...

1856 Rue Sainte-Catherine, Coin Cadieux, 2ème porte à l'Est, Montreal
Bell Tel. Est 89

Seule maison à Montréal faisant la SPÉCIALITÉ dans la fabrication de VERRES, "CRISTAL DE ROCHE", DIAMANTS, combinés et de toutes couleurs à LUNETTES, LORGIONS, etc., importés des plus CÉLÈBRES manufactures étrangères, taillés et ajustés sur commande, par nos OPTICIENS SPÉCIALISTES, après un examen SCIENTIFIQUE, selon la FORCE de la VUE. Guérissant les maladies d'YEUX, les INFLAMMATIONS de toutes SORTES, donnant l'ÉNERGIE et la VIGUEUR aux NERFS OPTIQUES et rendant la VUE FORTE pour VOIR de LOIN comme de PRÈS.

AVIS.—NOUS sollicitons les CAS difficiles, désespérés, et déjà abandonnés des MÉDECINS, de venir nous voir et d'essayer nos merveilleux VERRES Optiques, Ophthalmiques pour la guérison des yeux.

SATISFACTION COMPLETE.

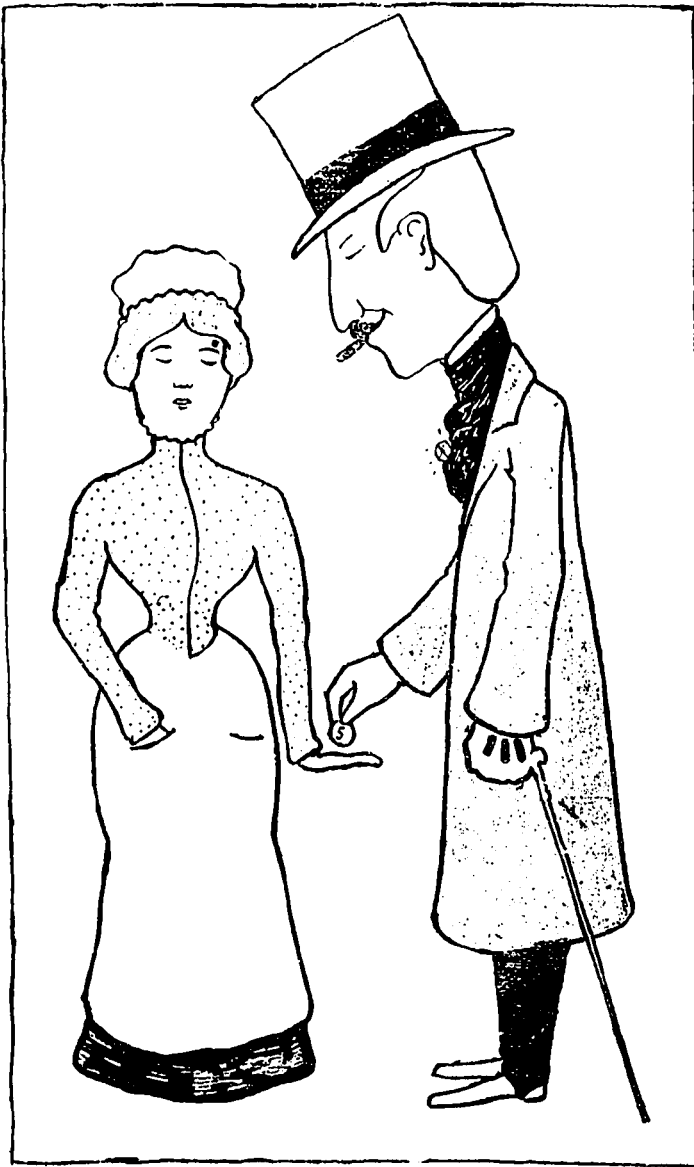
Toutes les prescriptions d'occulistes seront soigneusement remplies.



Consultations et Examen de la Vue GRATIS.

Ouvert de 8 heures a.m. à 8 heures p.m. Le dimanche de 1 hre p.m. à 4 heures p.m.

QUAND ON VEUT TROP SAVOIR



I
—Tenez, Rosalie, prenez ces cinquante cents et racontez-moi ce qu'a dit votre charmante maîtresse en recevant mes fleurs.

NOS DOMESTIQUES

J'avais déjà songé plusieurs fois à traiter cette question ; mais je n'avais su au juste comment et de quel côté devaient porter mes enseignements.

Plusieurs lettres de mes lectrices ont fixé mes incertitudes, en m'éclairant sur les questions qui les préoccupent et semblent leur être le moins familières. Il s'agit du tablier, de l'étoffe, de sa façon, de sa couleur, et de la manière de le porter suivant les diverses heures du jour.

La cuisinière doit-elle, lorsqu'elle sort, porter un tablier ou n'en point porter : doit-elle porter le même, le matin et le soir ? Je parle ici des courses au point vue du service proprement dit, bien entendu, car en dehors du service, la cuisinière est libre de se parer à sa guise.

Les cuisinières portent le matin des tabliers en toile blanche ; quelquefois, lorsqu'elles ont de trop lourds fardeaux ou des objets qui pourraient tacher et faire mauvais effet sur la blancheur du tablier, elles portent un tablier de cotonnade bleu et blanc à petits damiers imperceptibles. Ce tablier est large et long et recouvre presque la moitié de la jupe. En outre, la cuisinière doit porter un bonnet de mousseline, c'est plus correct, plus soigné. Il semble qu'une cuisinière qui fait, sert les plats sans avoir la tête recouverte, doivent plus facilement laisser glisser un ou deux cheveux dans le potage. Mais... passons vite sur ces détails un peu réalistes.

Nous recommandons aux maîtresses de maison d'avoir aussi plusieurs tabliers en gros treillis gris que la cuisinière passera au-dessus de l'autre dans l'intérieur de la maison, lorsqu'elle devra faire un gros ouvrage salissant. De cette façon, on évitera de nombreux frais de blanchissage.

Les femmes de chambre mettent le tablier de coton blanc, en shirting, en calicot noué à la taille par des rubans ourlés en calicot blanc. Elles le mettent quelquefois dans la rue, lorsque la femme de chambre n'est pas à proprement parler une femme de chambre, mais, simplement une seconde bonne. Le genre anglais, très répandu dans toutes les maisons bien montées est de faire porter à la femme de chambre un tablier à bavette avec brochettes et volants formant épaulette ; les volants sont unis ou festonnés, ou bordés de dentelle ou de broderies. C'est surtout pour le service à table qu'on doit employer ces tabliers. Les femmes de chambre ne portent point de manches blanches, dites "manchons" pour le service courant. Elles peuvent en mettre lorsqu'elles sont en train de coudre des objets clairs de fine lingerie, de façon à protéger leur travail contre les traces que pourraient faire leurs manches de robe. Mais il n'est guère besoin, à l'heure

actuelle, de recourir à ces précautions, les femmes de chambre ayant presque toutes des chemisettes de coton très claires et très fraîches.

Lorsqu'on a beaucoup de domestiques et une femme de chambre vraiment attachée à sa personne, on peut lui faire porter des tabliers de percale, de batiste, de taffetas rose, bleu, et de couleur tendre et claire, garnis d'entre-deux de dentelle. Un petit bonnet tortillé, si mignon qu'il semble un chou de dentelle, est posé coquettement sur le coin du chignon. Bien entendu, ces femmes de chambre ne sortent jamais habillées ainsi, elles sortent en chapeau, avec une jaquette, le plus souvent mise comme des jeunes filles de bonne maison.

Les bonnes d'enfants portent le tablier blanc et le chapeau. Les nourrices ont le bonnet à couronne et le large tablier blanc brodé, garni de dentelles, d'entre deux, etc.

Lorsqu'elles ne sont plus nourrices, mais demeurent attachées à la personne du bébé qu'elles ont élevé, elles ont le tablier de taffetas ou de laine noire avec bord de velours et garniture en volant, en plissé, en dentelle. La longue pelisse est remplacée par la jaquette large et vague descendant au-dessous des hanches.

Les valets de chambre portent à l'intérieur, pour les travaux ordinaires, le tablier à bavette en toile bleue, un cordon passé autour de la tête et fixé au bord de la bavette la maintient. Une poche large et unique est fixée au milieu du tablier.

Le tablier de toile blanche se met pour servir à table, le matin au premier et au deuxième déjeuner par-dessus le gilet rayé à manches noires. On le met pour sortir l'après midi, en passant au-dessus un veston ou une jaquette. Dans ce cas, le valet de chambre sort le plus souvent en cheveux.

LISELOTTE.

A L'AMBULANCE

Un médecin boër encourage un blessé anglais :

—Allons, mon ami, un peu de courage... Ce ne sera rien... Le temps de vous couper les deux jambes et avant un mois vous serez sur pieds.

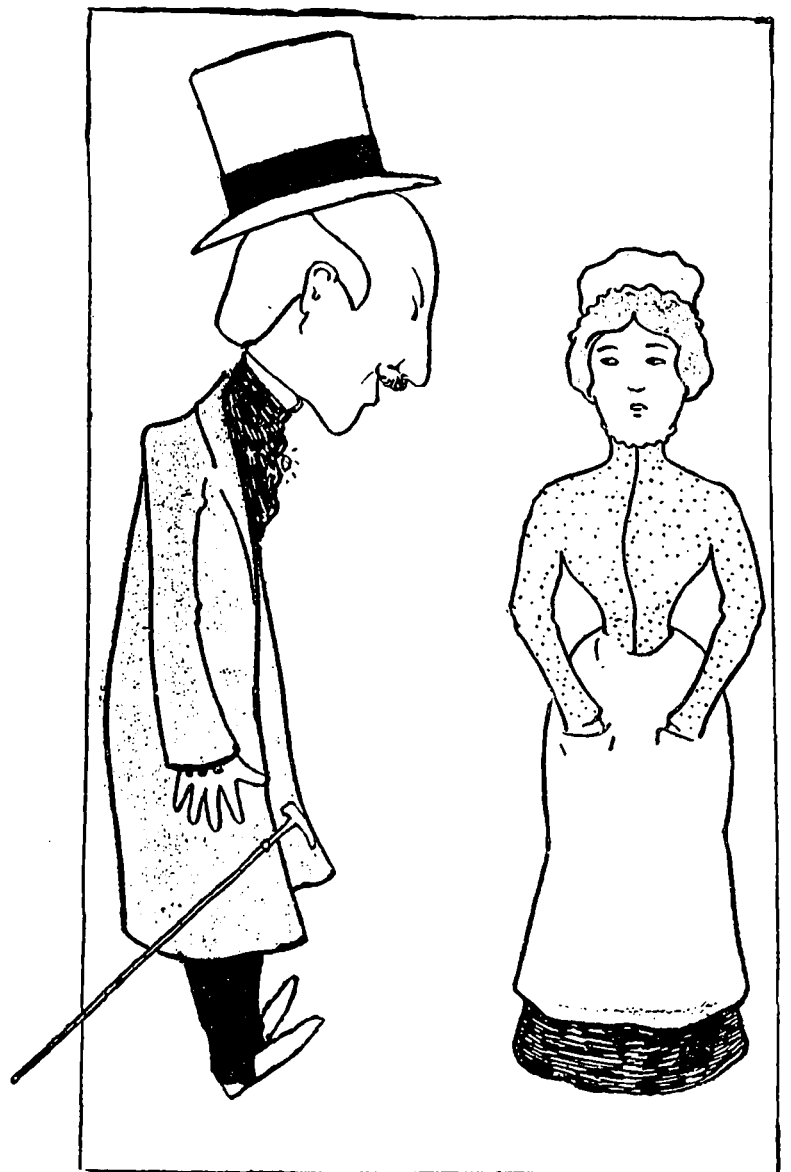
AVANT LA SOIRÉE

Lui.—Je pense, ma vieille, que tu as fais trop d'invitations.

Elle.—Tu comprends comme moi que j'ai dû inviter tous ceux qui m'ont prêté quelque chose pour notre soirée.

PERPLEXITÉ SOCIALE

Elle.—Viens vite de ce côté-ci, Ernest. Voici les Gatien et je ne me rappelle plus l'excuse que j'ai donnée pour ne pas aller à leur pique-nique.



II

—Elle a dit : " Est-il assommant cet imbécile-là, avec ses sales bouquets ! "

... DE ...
**Montréal
à Paris**

(VIA LIVERPOOL ET LONDRES)

LE GUIDE DU VOYAGEUR, de M. J. E. Costin, est précisément celui qui se recommande le plus à ceux qui vont se rendre à Paris durant l'Exposition. Il donne les plus minutieux renseignements sur tout. Grâce à ce Guide on s'épargnera beaucoup d'ennuis et de dépenses.

Prix : 25 cts

En vente au BUREAU DU "SAMEDI"

35 rue St-Jacques

Pour Guérir le Rhume en Un jour

Prenez les Tablettes Laxatives de Bromo-Quinine. Tout pharmacien remboursera le prix du remède s'il ne produit pas guérison. 25c. La signature de E. W. Grove se trouve sur chaque boîte.



\$4.65 Une Montre de \$25.00

en apparence, et ce qu'on peut trouver de mieux sur le marché pour tenir le temps. Double boîtier de chasse, à remontoir et avec régulateur, superbement gravée. Pourvue d'un mouvement modèle Américain, orné de bijoux. Coupez ceci et envoyez-le nous avec votre nom et votre adresse et nous vous enverrons la montre par express pour vous permettre de l'examiner; vous l'examinerez au bureau de l'express, et si elle est telle que représentée, payez à l'agent d'express notre prix spécial d'introduction, \$4.65 et les frais d'express et elle vous attendra. Une seule montre pour chaque client, à ce prix. Dites si c'est une montre de dames ou de messieurs que vous voulez. Terry Watch Co., Toronto

— Savez-vous que depuis une heure je guette une chance de vous dérober un baiser.

— Vraiment! Ne pensez-vous pas qu'il serait bon que vous consultiez un oculiste.

• **BILLARDS** •

THE BRUNSWICK-BALKE COLLENDER CO.

Les manufacturiers les plus en vue de Tables de Billard et de "Pool", de matériel et de fournitures de toute sorte. Nos prix sont toujours raisonnables. Importateurs du véritable drap "Ivan Simonis". Le célèbre laundé rapide "Monarch", la plus fiable et celle qui est préférée par les experts et les joueurs de profession est sur toutes les tables.

Fournitures du jeu de quille, etc. Tables neuves ou de seconde main, grandeur anglaise ou régulière, à des conditions raisonnables. Pour catalogue et liste de prix, écrivez à

THE BRUNSWICK-BALKE COLLENDER CO.

88, Rue King ouest, Toronto.

ALF. CLOUTIER, Agent local, 2086 rue Notre-Dame.

Moulins à Laver et Tordeurs de J. A. Godin

éclipsent tous les autres, par leur simplicité, leur facilité, leur durabilité. Satisfaction absolue. Diverses modèles à prix modiques. Tous les derniers perfectionnements.

J. A. GODIN, Fabricant

578 Rue St-Laurent, - - - - - Montréal
TEL. BRILL EAST 1114

CARABINE A AIR

Nous donnons cette splendide carabine à air, aux personnes qui voudront seulement 24 douzaines de paquets de parfums à la violette, à l'heuloppe et à la rose à 10 cents chacun. Ces odeurs sont délicates, délicieuses et durables et sont fabriquées pour nous par la plus célèbre maison de parfums de Canada. Les paquets contenant le parfum sont ornés de beaux dessins de fleurs et de feuilles dans toutes les délicates couleurs de la nature qui les rendent on ne peut plus attrayants. Ecrivez et nous vous enverrons le parfum par la poste. Quand vous l'aurez reçu envoyez-nous l'argent et nous vous expédierons franco par la poste, cette carabine à air, acier pur. C'est un des meilleurs et des plus nouveaux modèles. Elle est pourvue de mitres, d'une gâchette pistole et d'un mécanisme, convenable pour charger à petit plomb, à l'emploi sans explosion; tirage avec beaucoup de force et une exactitude parfaite. Pour tirer les coups d'essai ou pour les exercices à la cible, elle est sans égale. Chaque carabine est parfaitement éprouvée avant de sortir de la fabrique.
HOME SPECIALTY COMPANY, Boîte 15, Toronto, Canada.

AINSI DIT, AINSI FAIT

Tom. — Tu dis que ta sœur est absente. Il me semblait l'avoir entendu chanter sa romance favorite : " Je laisserai mon toit à cause de vous."

Toto. — C'est ce qu'elle a fait.

— Notre pays, monsieur, ne connaît ni l'est, ni l'ouest, ni le nord, ni le sud.

— Vraiment, c'est un pays aussi profondément ignorant ?

— Allo, Rouleau. J'ai entendu dire que tu épouses une personne avec une fortune indépendante.

— Non. J'épouse une fortune avec une femme indépendante.

— Je vous aime. M'aimez-vous ?

— Oui.

— Alors, vous serez ma femme.

— Non. Vous serez mon mari.

— Alfred dit qu'il n'épouserait pas la plus jolie fille qui soit au monde.

— Bah ! Comme s'il pensait qu'il voudrais l'accepter.

HOMMES JEUNES OU VIEUX

qui souffrez d'insomnie, de douleurs dans le dos, de débilité nerveuse, de pertes, d'impotence, de varicocèle ou de faiblesse générale, vous pouvez maintenant obtenir une guérison prompte et permanente. Nous sommes certains que le REMÈDE DU VIEUX DOCTEUR GORDON vous rendra la force, la santé et la vigueur, et afin de le prouver, nous vous enverrons

GRATIS

Une boîte de Remèdes valant \$1.00.

Les personnes souffrant de ces maux ont obtenu une guérison complète en prenant ce remède. Nous en avons essayé des milliers et nous sommes convaincus que ce remède est le meilleur pour guérir ces maux. Réception de 12 cents pour payer le port. La confiance parfaite que nous avons dans notre traitement nous nous engage à faire cette offre librement. Ne laissez pas passer cette occasion. Écrivez à :

THE GORDON MEDICAL CO

Boîte A, 947, Montreal.

Préparation merveilleuse !

La Pommade Anti-Dartreuses et Anti-Herpétique d'Esmonin

Est la plus recommandable pour Eczéma dans tous ses caractères, Lupus, Herpes, Lichen, Teigne, Pelade, Cancer, Diphtérie, Grou, Esquinancie, Erisipèle, Scarlatine, Rougeole, Petite Vérole, Fièvres jaunes, Catarrhe du nez, Névralgie, Mal d'yeux, Hémorroïdes, Rhumatismes articulaires, Panaris, Fourchettes, Brûlures, Coupures, Meurtrissures, Engoures, Cors aux pieds.

Vrai Médicament de Famille.

50c la boîte, 10c extra par la poste.

CL. ESMONIN, 31 St-Main St., Fall-River, Mass.

Romeo et Juliette

LE ROI DES CIGARES A 5 CTS. Exigez sur Chaque Cigare l'Étiquette Rouge HADD & PELLETIER

Extra Bon :

LE "LIBERTY" La Crème... des Cigares à 10c.

LA CHAMPAGNE CIGAR

PETIT DUC. LA FINE CHAMPAGNE, LA CHAMPAGNE R. V. B.

"Curling Cigar," fait à la main, valant 10c pour 5c.

Cures Weak Men Free

ASSUREZ L'AMOUR ET UN FOYER DOMESTIQUE HEUREUX POUR TOUS

Comment chacun peut promptement se guérir après des années d'insuffisance provenant de faiblesse sexuelle, de perte de vitalité, d'émissions nocturnes, de varicocèle, etc., et porter au développement et à la vigueur complète les petits organes faibles. Vous n'avez tout simplement



L. W. KNAPP, M. D.

qu'à envoyer votre nom et votre adresse au Dr L. W. Knapp, 2149, Hull Building, Détroit, Mich., et il se fera un plaisir de vous envoyer la recette entière avec toutes les directions permettant à un homme de se guérir facilement chez lui. Voilà, certes, une offre très généreuse et les extraits suivants, choisis dans sa correspondance quotidienne, montrent ce que les gens pensent de sa générosité :

"Cher monsieur :—Veuillez accepter mes plus sincères remerciements pour votre lettre du date récente. J'ai donné à votre traitement un essai complet et le bénéfice que j'en ai retiré a été extraordinaire. Il m'a complètement restauré. Je suis aussi vigoureux que lorsque j'étais jeune homme et vous ne pouvez vous imaginer combien je suis heureux."

"Cher monsieur :—Votre méthode opère magnifiquement. Les résultats sont exactement ce dont j'avais besoin. La force et la vigueur sont entièrement revenues et le développement est absolument satisfaisant."

"Cher monsieur :—Votre lettre est en main et je n'ai aucune difficulté à me servir de la recette telle que décrite et je puis vous dire sincèrement que c'est un bienfait pour les hommes faibles. J'ai beaucoup gagné en développement, force et vigueur."

Toute correspondance, strictement confidentielle, expédiée sous enveloppe simple et cachetée. La recette est envoyée gratuitement sur demande et le Dr Knapp désire que chacun l'ait.

— Que pensez-vous de l'artiste Albino qui peint une toile d'araignée sur un mur, si naturelle qu'une servante passe toute une matinée à vouloir la faire disparaître.

— Il peut y avoir de tels artistes, mais je ne crois pas à l'existence de telles servantes.

Le petit Henri revoyant de l'école trouva sa mère causant avec une dame extraordinairement grande.

— Henri, dit la mère, c'est ta grande tante.

— Oui, je vois, répond le garçon en toisant la vieille dame.

KLONDYKE MUSIC HALL

Coin rues Ste-Catherine et Montcalm.
Lr. POIRÉ, prop. D. BLEAU, gérant
Semaine commençant LUNDI 17 Septembre 1900

PROGRAMME
LES JOURDAN Duettistes Parisiens
CARVAL Chanteur comique
DEWILLE Chanteur comique
BEAU Chanteur comique
WILLIAMS Chanteur comique
LUCIANE Chanteur comique
MARTHE TREMONT Comédienne
MARTHE PROCTER Chant et danses
LES SOEURS DE MOYA Chant, danse, acrobatie
LES AMOURS D'UN PISTON Comédie en 1 Acte
Duvetier DEWILLE
Raoul de Gerver CARVAL
Corinthe JOURDAN
Mlle Duvetier MARTHE TREMONT
Clothide Mlle JOURDAN
Prochain début de RITA DE SANTILLANE.
Représentation tous les jours de 2 h à 6 h, et de 8 h à 11 h.
Changement de programme toutes les semaines.
LIQUEURS ET CIGARES DE CHOIX
ADMISSION - - - 5 Cents.
Siège de loge, 25c; loge entière, \$1.

POUR RANIMER LES FLEURS QUI SE FANENT

Mettre tromper dans l'eau bouillante les deux tiers de la tige. Quand les fleurs auront peu à peu repris leur fraîcheur, couper la partie baignée par l'eau chaude, et replacer le bouquet dans un vase rempli d'eau froide.

A l'examen d'une école quelconque de village les enfants furent questionnés sur l'histoire naturelle. Après quelques questions, l'inspecteur demanda : — Quel oiseau nous venant d'Afrique a des ailes et est incapable de voler ?

La classe entière resta muette. Pensant les encourager l'inspecteur promit dix sous au petit garçon ou à la petite fille qui répondrait. Après quelques secondes d'hésitation une petite bambine de quatre ans éleva la main.

— Bien, ma petite, dit l'inspecteur, qu'est-ce ? Et il resta confondu de la réponse.

— C'est un oiseau mort, monsieur.

— Quelle jolie collection d'oiseaux empaillés vous avez là !

— Oui, et ils m'ont coûté très cher.

— Où les avez-vous pris ?

— Sur les vieux chapeaux de ma femme.

— Vous n'avez aucun des instincts d'un gentilhomme.

— Je m'en aperçois. Si j'en avais je ne voudrais pas m'arrêter ici de peur d'être vu causant avec vous.

Une femme dit un philosophe, se fâche quand un homme lui fait maladroitement sa cour et pourtant elle voudrait encore moins qu'il fit l'amour comme s'il avait une longue expérience de la chose.

— Pour moi vous représentez ce qu'il y a de plus sublime. Je crois que le Destin nous a créés l'un pour l'autre.

— Faites-vous allusion à l'affinité que l'on suppose vulgairement exister entre le sublime et le ridicule.

— Je puis prendre n'importe lequel de ces tramways, n'est-ce pas, pour me rendre à la banque. Cela ne fait aucune différence ?

— Aucune différence pour moi. Non, madame.

— Maintenant, Henri, je t'ai corrigé ainsi pour ton plus grand bien. Dis-moi toi-même ce que tu en penses.

— Si je vous disais ce que j'en pense, vous me donneriez une autre volée.

LE PACIFIQUE CANADIEN

Service de Trains pour Ottawa

DE MONTREAL
Départ de la gare Windsor, 9:30 a.m., 10 a.m., 1:05 p.m., 6:15 p.m., 10 p.m.
Départ de la gare de la Place Viger, 8:30 a.m., 5:40 p.m.
ARRIVÉE A OTTAWA
Station Centrale, 12:25 p.m., 6:30 p.m., 9:40 p.m.
Station Union, 12:40 p.m., 1:10 p.m., 9:45 p.m., 11:04 a.m.
D'OTTAWA
Départ de la Station Union, 1:10 a.m., 8:45 a.m., 2:30 p.m., 5:45 p.m.
Départ de la Station Centrale, 6:15 a.m., 8:50 a.m., 4:25 p.m.
ARRIVÉE A MONTREAL
Station de la rue Windsor, 8 a.m., 9:35 a.m., 11:10 a.m., 6:10 p.m., 6:45 p.m.
Station de la Place Viger, 12:55 p.m., 9:55 p.m.
*Tous les jours. Les autres trains les jours de semaine seulement.
Bureaux des billets et du télégraphe, en ville, 129 rue St Jacques, voisin du Bureau de Poste.

Mlle Clarisse Leblanc

Guérie du Mal de Tête par les Pilules Rouges

Un grand nombre de femmes souffrent du mal de tête pendant les chaleurs de l'été, car pendant ce temps de l'année elles sont plus faibles et plus exposées aux maux que la faiblesse du sang amène. Nous conseillons à ces femmes d'éviter de prendre des poudres ou des cachets, afin de se soulager, car ces préparations n'apportent du bien que pour quelques moments, et quelquefois elles peuvent causer beaucoup de douleurs en affaiblissant le cœur.

Les PILULES ROUGES, prises à la dose de deux après chaque repas, en donnant au sang la force nécessaire, guériront les femmes des maux de tête dont elles souffrent.

Le témoignage suivant est un exemple frappant de ce que ces Pilules peuvent faire pour renforcer la constitution.

"Messieurs les Médecins Spécialistes de la Cie Chimique Franco-Américaine, No 274 rue St-Denis, Montréal.
"Chers Docteurs,
"Pendant deux ans j'ai souffert de faiblesse et de maux de tête. Souvent pendant la semaine j'étais obligée de prendre le lit, parce qu'il m'était impossible de rester debout plus longtemps.
"Après avoir

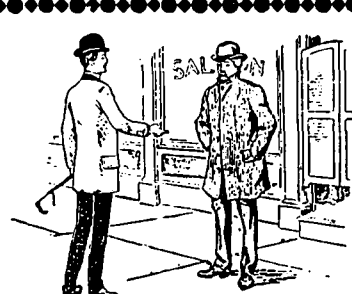


Mlle CLARISSE LEBLANC.

pris les Pilules Rouges fidèlement pendant trois mois, je me suis trouvée en parfaite santé et aujourd'hui je me fais un plaisir de recommander aux femmes qui pourraient souffrir comme moi du mal de tête et de mauvais sang, de prendre les Pilules Rouges, et elles guériront certainement.
"Mlle CLARISSE LEBLANC",
"No 77 rue Lilac,
"Pawtucket, R.I."

Les vraies PILULES ROUGES se vendent toujours en boîtes contenant cinquante pilules et ne se vendent jamais au cent ni à 25 cents la boîte ; elles ne sont non plus jamais vendues de porte en porte par les colporteurs. Si votre marchand ne les tient pas, elles vous seront expédiées sur réception du prix : 50 cents la boîte ou six boîtes pour \$2.50. Exigez toujours sur chaque boîte le nom de la

Compagnie Chimique Franco-Américaine



Si votre désir pour les liqueurs est plus fort que votre volonté, prenez la "CURE DIXON," elle vous débarrassera de ce terrible désir. Voyez ce qu'elle fait pour les autres, elle fera la même chose pour vous. La guérison est garantie dans tous les cas. Lisez la lettre suivante.

T. R., 5 mai 1900.
J. B. LALIME, Gérant de la Dixon Cure Co, Montréal.
MONSIEUR, — Ayant suivi le traitement au "Gold Cure et n'ayant pas été guéri, je me décidai à suivre le traitement de la "Dixon Cure" et j'en suis très satisfait, car depuis 18 mois je n'ai pas eu le goût de prendre un seul verre de boisson. Votre, etc.—S....

Pour plus amples informations, s'adresser à

J. B. LALIME,
Gérant de la Dixon Cure Co.
572 Rue Saint-Denis, Montréal.

Toute communication strictement confidentielle.

COUPON — PRIME DU "SAMEDI"

PATRON No.....
(N'oubliez pas de mettre le No du patron que vous désirez avoir.)

Mesure du Buste..... Age.....

Mesure de la Taille.....

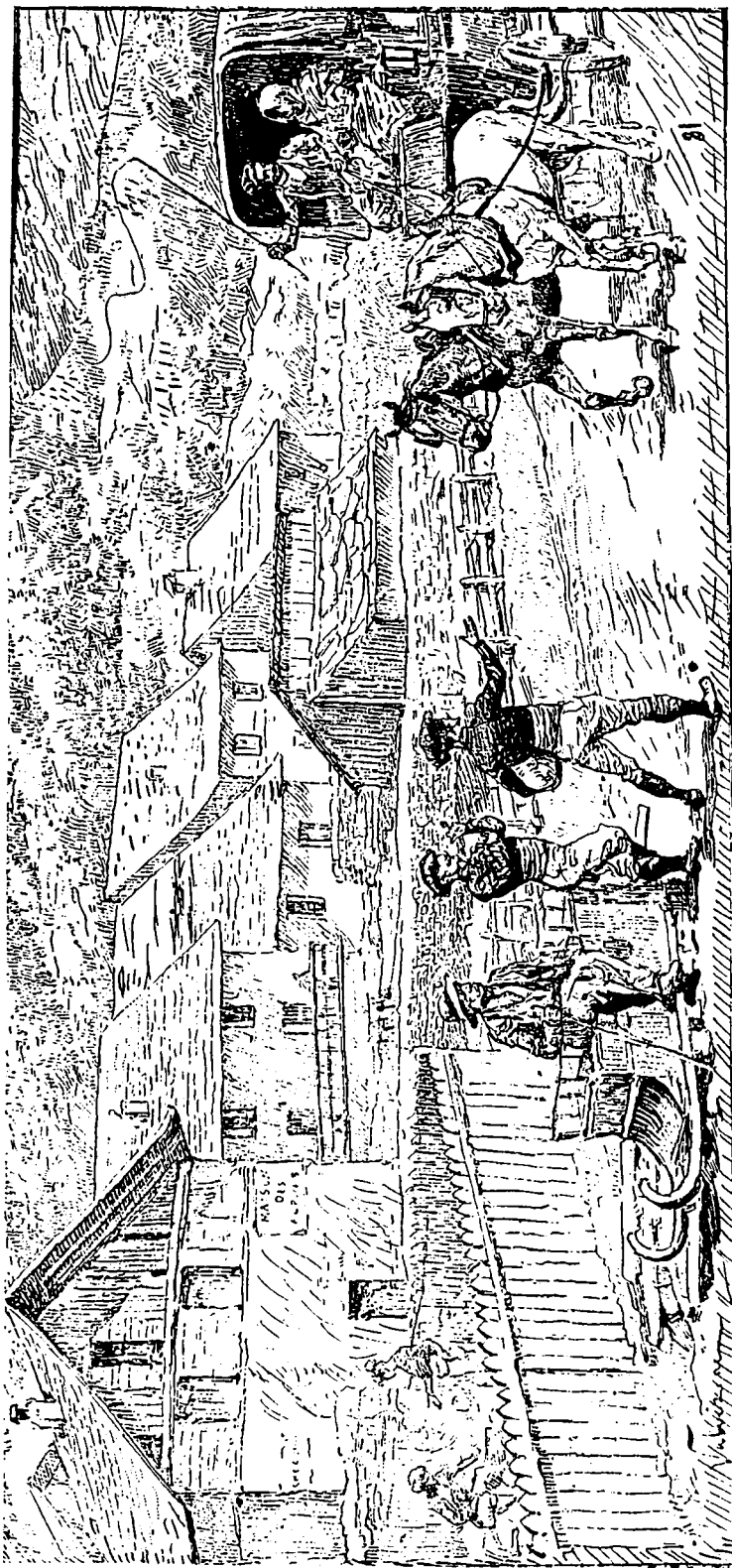
Nom.....

Adresse.....

CI-INCLUS, 10 CENTIMS
Prière d'écrire très lisiblement.

Pour détails voir page 16.

Casse-tête chinois du "Samedi" — solution du Problème No 250



AVIS. — Ceux de nos lecteurs qui désirent assister aux tirages hebdomadaires des primes pour le Casse-tête Chinois, sont cordialement invités. C'est le Jeudi, à midi précis qu'a lieu le tirage.

Ont trouvé la solution Justo: Mmes A Caron, J Dauphinais, E Chalifoux, J De-jardins, W Desjardins, H Glenn, A Léonard, Ve O P'claud, Provescher, A Tu-cotte, Mils R H — C Corbin, E Dem, B Desjardins, L Dufresne, A Girard, G Moreau, A St-Onge, A Vallée, A Walsh, MM O Boilevert, R A Boilevert, C E Boulé, E C Charbonneau, N Chayer, G Crevier, W Daoust, E Deschât-léts, R Dufresne, J A Emond, A Fluet, O R Gamache, H A Gauthier, W Granger, I Gravel, J A Grignon, J T Jetté, V Laporte, A Laramée, A Paquette, P O Richard, J M A Riopelle, A Savard, L J Séguin (Montréal, Q), Mlle M Jetté, J Hauregard (Acton Vale, Q), Mmes Legedre, Nantel (Acton, Q), A Choquette, W Primeau (Beauharnois, Q), Mme N Campeau, Mlle M Charbonneau, R Guy (Buckingham, Q), Mlle B Bresse (Charlebourg, Q), J N Walker (Coteau-Sation, Q), Mlle J O'Bready, E Bourré, R Connolly (Danville, Q), Mlle I Paré, M Paré (Drummondville, Q), Mlle M Paquette, L J Potvin (Hull, Q), Mlle L Béron (Iberville, Q), H Lacas (Joli-tte, Q), H Goselin (Lachine, Q), I Dallaire (Lachute Mills, Q), J E Payette (L'Epiphanie, Q), C Goselin (Lévis, Q), Mlle M L Chauvin (Longue-Pointe, Q), Mme G Lewis (Longueuil, Q), C Gingras (Maisonneuve, Q), Mmo G Lavigne, Mlle R Jetté (Mile-End, Q), Mlle A Fournier (Montmagny, Q), Mlle D Breon (Montréal Sud, Q), Mmo N N Gibeault, Mlle B Bérubé, C Galarneau, A Valiquette, MM E Boulay, J H Paré (Ottawa, Ont), Mlle B Raby (Papineauville, Q), A Godon (Pate-Laval, Q), J E Goetz (Leslsville, Q), Mlle E Bélanger, A Brunet, R A Darcho, E Dugas, B Laperrière, Z Robitaille, MM R Bédard, J P Cantin, E Côté, A Lachance, E

Roy (Québec, Q), J April (Rivière du Loup Station, Q), Mlle E Rondeau, MM J Héroux, J A W Laforgo, A Lusier (Sorel, Q), Mlle B Archambault (Ste Agathe des Monts, Q), Mlle M R Audet (St-Anselm, Q), S Cyr (St-Augustin, Deux-Montagnes, Q), D Beaudin (St-Cunégonde de Montréal, Q), J A Biodeau (St-Cyril de Vendover, Q), J Roy (Ste-Flavis Station, Q), J A Lamberti (St-François, Beauce, Q), E Le-compte (St-Henri de Montréal, Q), J Cordeau, E E M-nard, P Savary (St-Hyacinthe, Q), Mlle E Godmer (St-Jérôme, Q), N Doyon (St-Joseph, Beauce, Q), J H Samsou (St-Joseph de Lévis, Q), L A Caron (Ste-Julie de Mégantic, Q), M Armaly (St-Mich-l de Bellechasse, Q), J Carpenier (St-Norb-rt de B rthier, Q), A Goselin (St-Odilon, Dorchester, Q), W H Trotter (St-Pier-aux-Liens, Q), Mlle M Mignier (St-Loch de Québec, Q), Mlle D Topping, H Kiely (St-Romuald, Q), Mmes C Blouin, P Cloutier, Mlle P Dion A Perreault (St-Sauveur de Québec, Q), Mlle C Béllé, Mlle O Béllé (St-Thomas de Pierreville, Q), Mlle C Mathieu (Terra-bonne Q), Mlle L Pointe, L P Carignan (Trois-Rivières, Q), J A D P (Victoriaville, Q), Mlle A J Wait, P Comeau (Winnipeg, Man), Mlle M L Dubé (Artic Centre, R I), Mlle A Nadeau (Auburn, Me), Mlle D Simard, Z Spéard (Biddeford Me), Mmo H St-Georges, Mlle E Mercier, MM F Bonin, P Rainville, P Savoie (Central Falls, R I), T Dionne (Chicopee, Mass), N Piché (Cohoes, N Y), Mlle R Moisan, B Trudeau, MM E Langis, J A Paradis, A Plante (Fall-River, Mass), Mlle G Michot (Franklin Falls, N H), Mmes H Parant, A Savoie, Mlle G Malgret, L Morin, M R Tessier, MM J B Boutin, N Couture, E Genest, E Godere, C Godin, J E Lajoie (Ho-

Aux Gens d'Affaires et Aux Messieurs du Clergé

Outre l'escompte régulier que nous donnons pour les achats au comptant sur nos

MEUBLES ET TAPIS

nous donnerons un escompte spécial aux gens d'affaires et aux Messieurs du clergé. Nous paquetons les meubles gratis aux acheteurs en dehors de la ville. Ouvert tous les soirs jusqu'à 10 heures.

NOUVEL ETABLISSEMENT

F. LAPOINTE, 1447-1449 Ste-Catherine,

PRÈS DE LA RUE MONTCALM, MONTRÉAL.

Peinture Préparée

... A PLANCHER ET AUTRES

Une seule qualité : la meilleure.

VERNIS ANGLAIS pour les portes extérieures.

FERRURES DE BATISSES de toutes sortes, etc.

L. J. A. SURVEYER

6 Rue St-Laurent. Quincailler.

Poirier, Bessette & Cie

IMPRIMEURS

Commandes promptement exécutées, caractères de luxe.

35 RUE ST-JACQUES

MONTRÉAL.

Durant l'Automne...

A cette saison l'enfant sent son appétit devenir plus grand vu l'air qui est plus vif. Il lui faut donc une alimentation à la fois riche et pure.

LA PEPTONINE

Renferme tous les éléments nutritifs désirables; elle se prépare à l'eau aussi bien qu'au lait; mais souvent il est prudent de s'abstenir de lait dans l'alimentation des enfants.

La PEPTONINE se vend 25c la grande boîte dans les pharmacies et épiceries

Gros: F COURSOL, 382 Avenue de l'Hotel-de-Ville, Montréal.

lyoko, Mass), C Béland, D Béveau, A Martineau (Lawrence, Mass), Mmes A Perreault, O Rivard, Mlle R A Dunn (L-w-ton, Me), Mlle C Bélanger, A Caron, M L Fontaine, M E Lambert, L Pilote, MM G W Gauthier, E R Lapage, W Marchand, J A Rainville (Lowell, Mass), Mmes J Goudreau, H Laberge, Mlle A Guerin, M Leclerc, D Sévigny, MM A Gagnon, W Goupil, F Lab i, M A L'He-reux, G Marchand (Manchester, N H), Mmo J Bazinet, Mlle A Cournoyer, M Leblanc (Mainville, R I), Madame M Proulx, Mlle E Pazo, A Bastille, (Nashua N H), Mmo A Lefebvre (New-Auburn, Me), Mlle O Bouchard, L Boudreau, A Delagrave, MM J Z allard dit Longpré, G Chicoine, A Leclair, A Lenoir, J Riendeau (New-Bedford, Mass), Mmo W Leblanc (New Market, N H), Mmes P Lagan, Mazère, J Wrangler, Mlle O Maurin, N Pons, S Puyau, MM J M Dossat, J Randon, A Roberts (Nouvelle-Orléans, La), Mlle A Duormeaux, C F Julien (Salem, Mass), Mlle G Contu (Sandy Hill, N Y), Mlle J Bellemare, A Carier (Spencer, Mass), Mlle C R Durocher, D Houffo (Southbridge, Mass), Mmo D Bernier (Taftville, Mass), Mlle M Dion, J Lesvesque (Taunton, Mass), Mlle D Dugas, Dorilda Du gas (Three-Rivers, Mass), S Rodier (Wal ham, Mass), Mlle L Dupont, G Guertin, J St-Onge (Ware, Mass), B Vallero (Warren, R I), I Renaud (West-Manchester, N H), Mlle A Girard (Winooski, Vt), Mmo A Chenette (Woonsocket, R I), E Donovan (Worcester, Mass), A Cloutier (Place inconnue).

LISTE SUPPLÉMENTAIRE

Mlle L Bourbonnais, J Francœur, P Lacroix, C Lord, M D Chevalier (Montréal), Mmo Dr C Amiot (A-bestos, Q), L Tou ignant (Nicole, Q), Mmo F Boudreau (Ottawa, Ont), Mlle A Malque, M S Cadot (Québec), E Massé (St-Césaire, Q), Mlle G Turbott (St-Henri, Q), Mlle N Béland (Ste-Julie de Somerset, Q), Mlle A Lord (Trois-Rivières), Mlle V Bedard (Adams, Mass), Mlle L Janot, A J Hamel (Fall River, Mass), D Pazo (Holley Falls, Mass), MM P Dumont, V Larocque, A Marcolle (Leviston, Me), Mmo G Fortin (Lowell, Mass), Mlle R Noé (Manchester), G A Couturo (Nashua), E Marandet (Nouvelle-Orléans, La), Mmo J Pepin (Somersworth, N H), Mlle E Boissy (Three-Rivers, Mass).

Le tirage au sort a fait sortir les noms de: M A Fluet, J Demouigny (Montréal), Mlle B Bresse (Charlebourg, Q), Mmo G Lavigne, 28 Farnetta, Mile End, Q), M J Lajoie 68 Cabot (Holyoke, Mass), Mlle G Contu (Sandy Hill, N Y).

Les cinq personnes dont les noms précèdent ont le choix entre un abonnement de trois mois ou journal ou 50 centimes en argent. Nous les prions de nous informer au plus tôt du choix qu'elles auront fait.

Les personnes appartenant à Montréal, qui ont gagné des primes, sont priées de passer au bureau du SAMEDI.

Tributs Mortuaires...



Si vous voulez avoir ce qu'il y a de plus nouveau en fait de tributs mortuaires, allez à...

LA SOCIÉTÉ COOPÉRATIVE DE FRAIS FUNÉRAIRES,

No 1756 RUE STE-CATHERINE (près St-Denis).

FEMMES ANXIEUSES



Si vous êtes menacées ou affligées de suppressions ou d'irrégularités, vous pouvez obtenir un soulagement immédiat et à peu de frais. Vous trouverez toutes les directions et informations nécessaires dans notre

LIVRE GRATIS

"Le Guide de la Santé" envoyé gratis sur réception de votre nom et adresse.
The Dr. Wilson Medical Co., Box 471, Montreal.

Un Bienfait pour le Beau Sexe !



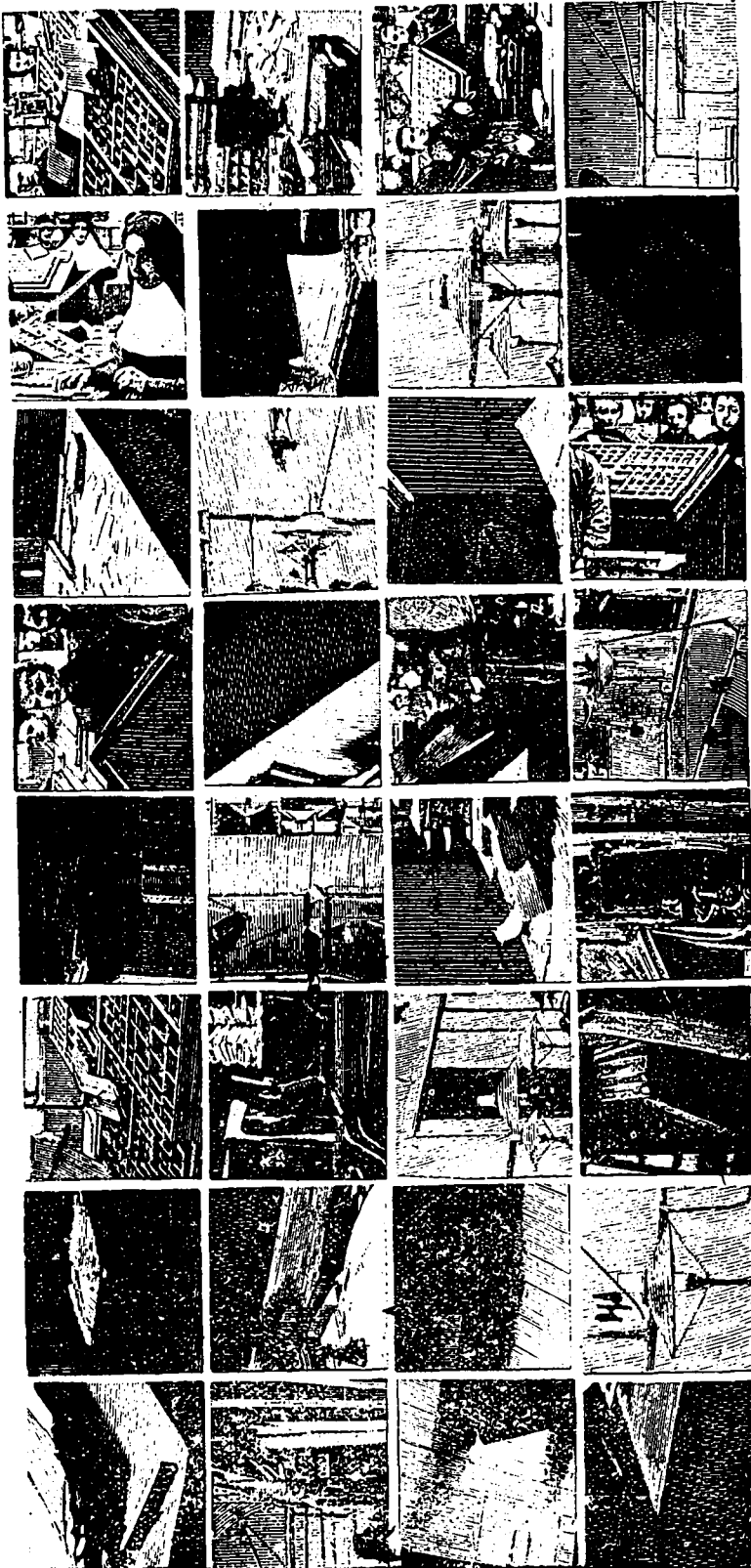
Poitrine parfaite par les **Poudres Orientales** les seules qui assurent en trois mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.

Prix: Une boîte avec notice, \$1.00; Six boîtes, \$5.00. Expédié franco par la poste sur réception du prix.

Dépôt général pour la Péninsule:

L. A. BERNARD,
1882 rue Ste-Catherine, Montreal
Aux Etats-Unis: G.-L. de MARTIGNY, pharmacien Manchester, N. H.

Casse-tête Chinois du "Samedi" — No 252



INSTRUCTIONS A SUIVRE

Découpez les carreaux et rassemblez-les de manière à ce qu'ils forment, par juxtaposition: L'ATELIER DE COMPOSITION.

Collez les morceaux sur une feuille de papier blanc et mettez, en bas, du même côté, nom, prénom, adresse.

Adressez sous enveloppe fermée et affranchie à "Sphinx", journal le SAMEDI, Montréal. Ne participeront au tirage que les solutions justes et strictement conformes au présent avis.

Les solutions, pour le casse-tête ci-dessus, devront être parvenues au plus tard, le mercredi 26 septembre, à dix heures du matin. Le tirage au sort, entre les solutions justes seulement, aura lieu le jeudi à midi précis et les 5 premiers noms, sortant de l'urne à ce tirage, seront seuls gagnants. Les noms de ces cinq gagnants ainsi que ceux des auteurs de toutes les solutions justes, seront publiés dans le numéro du journal paraissant 15 jours après celui où aura été inséré le casse-tête. Les gagnants seuls ont le choix entre deux primes consistant en: Un abonnement de 3 mois au "Samedi" ou 50 centimes en argent.

Dr J. G. A. GENDREAU

Chirurgien-Dentiste

20 Rue Saint-Laurent

Heures de consultations: de 9 a.m. à 6 p.m.

Tel. Bell: Main 2818

— Un malfaiteur sur son lit de mort a avoué qu'il était l'auteur du meurtre pour lequel vous avez été condamné. C'est un cas regrettable d'erreur judiciaire. Le gouvernement vous accorde votre pardon.

— Mon pardon. Qu'est-ce qu'on me pardonne?

— Mais le meurtre que vous avez commis. Allez, ne recommencez pas.

**

— Vous avez parlé si soudainement, Alfred, et je n'étais pas préparée. Peut-être n'ai-je pas bien réfléchi. Et, si vous me demandiez encore... qui sait?

— Je vois où vous voulez en venir. Vous voudriez bien que je vous demande encore une fois pour pouvoir dire que vous avez refusé deux offres de mariage dans une saison. Mais je ne suis pas pour vous demander.

GRATIS POUR HOMMES

Tout homme qui écrira au "State Medical Institute," 758 Elektron Building, Fort Wayne, Ind., peut recevoir gratuitement un paquet échantillon du plus remarquable Traitement à la maison, qui a guéri des milliers d'hommes qui, pendant des années, avaient souffert des effets de la faiblesse sexuelle, résultant des folies de la jeunesse, de la perte prématurée de la force et de la mémoire, de la faiblesse rénale, de la varicocèle et de l'émaciation des parties. Envoyé sous enveloppe unie. Ecrivez-nous aujourd'hui!

Formation des Jeunes Filles. MERES

Inquiètes.—Voyez à ce que vos jeunes filles, quand elles sont souffrantes, pâles, faibles ou débiles pour causes, prennent les **Pilules Sanguines du Dr Jean**. Le puissant régénérateur du sang connu. Reconstituant de premier ordre et des plus efficaces. Soulagement immédiat. **Guérison certaine.** 50 cents la boîte, dans toutes les Pharmacies, ou envoyé partout, **FRANCO** par la malle, sur réception du prix. Adressez: "Cie Médicale du Dr Jean, B.P. Boîte 187, Montréal, Qué." Ecrivez pour le "Guide de Santé", envoyé **gratis** sur demande. (3)



Poils Follets

Enlevés instantanément par le

BAUME MAGIQUE de CLÉOPATRE

C'est le meilleur, le plus sûr et le plus prompt des Epilatoires à jamais connus. Quatre ou cinq applications, une chaque mois, détruisent pour toujours tous les poils follets.

PRIX: \$2.00 LA BOUTEILLE.

En vente chez tous les Pharmaciens en gros et en détail.

Aussi enlevés pour toujours au moyen de l'ELECTRODE.

10 Minutes Avant

Toutes communications strictement confidentielles.

10 Minutes Après

Mme GEO. TUCKER, DERMATOLOGISTE PRATIQUE. Entrée Privée, 437 RUE CRAIG, Montreal.

FEUILLETON DU "SAMEDI", 22 SEPTEMBRE 1900 (1)

LA DAME BLANCHE

DEUXIÈME PARTIE

FLEUR D'ECOSSE

CII. — BATAILLE

(Suite)

Et éperonnant leurs chevaux, ils partirent vers lui, impatients de l'immoler.

Patrick avait réuni autour de lui une dizaine de cavaliers, leur donnant des ordres.

Ils s'élançèrent eux aussi, serrés les uns contre les autres, silencieux, leurs regards ardents fixés sur le chevalier d'Avenel, laissant le groupe impétueux des gentilhommes leur ouvrir un chemin.

Patrick leur avait dit :

— Une année de solde à chacun de vous, si le chevalier d'Avenel tombe sous vos coups.

Et insensible à tout, n'apercevant plus que Walter, ils galopèrent vers lui, le voyant, avec une joie farouche, se rapprocher.

Un sourire équivoque passa sur les lèvres de Rosberg.

L'élan impétueux des seigneurs qui l'entouraient un instant auparavant le mettait à l'abri du glaive du chevalier Walter.

Cinquante épées luisaient maintenant en face de la sienne.

— Et s'ils le manquent, dit-il, je vois bien que les hommes de Patrick ne le manqueront pas.

Noble courage de traître !

CIII. — A NOUS DEUX !

Le soleil s'était levé !...

Il semblait vouloir éclairer la lutte des deux chefs ennemis.

Cette lutte, ce combat singulier, glorieux et sans merci, le chevalier de la reine, dans les veines de qui revenait bouillir le sang impétueux de sa jeunesse, le recherchait.

Mais son adversaire ?...

Walter d'Avenel distingua lord Rosberg entouré de la garde qu'il avait malgré tout conservée auprès de sa personne, pour le cas où les ennemis qu'il lui avait suscités ne parviendraient pas à l'arrêter.

Il vit la troupe de gentilhommes et de soldats détachés vers lui et parut discerner leur but.

Arrêtant son cheval, il attendit que ses compagnons, qu'il distinguait, l'eussent rejoint.

Et leur montrant ceux qui prétendaient l'arrêter, il jeta ces mots :

— Il faut passer à travers.

Ses compagnons mirent en même temps que lui leurs éperons au flanc de leurs montures.

Et seigneurs confédérés, cavaliers d'Avenel fondirent les uns sur les autres.

Walter d'Avenel, maniant sa solide épée comme une cognée, s'en servait pour s'ouvrir un passage à droite et à gauche.

Il ne voyait qu'un but à atteindre, lord Rosberg, le chef de l'armée des alliés de l'Angleterre.

Soudain il se vit entouré d'une dizaine d'hommes.

Ce n'étaient plus les seigneurs aux brillants costumes, mais à l'ardeur impétueuse qui, tous, avaient voulu se mesurer contre lui et qu'il avait marqué avec son épée.

C'étaient des visages durs, des yeux flamboyants, des estafiers au jeu serré et ardent.

Walter d'Avenel les dévisagea d'un coup d'œil.

— Oh ! oh ! fit-il, voilà des manières de combattre qui rappellent singulièrement les allures de certains particuliers à qui j'eus à faire autrefois auprès de la chaumière forestière de mon brave Martin.

Et serrant davantage sa claymore :

— Rien ne m'ôttera de l'idée que lord Rosberg me les a expédiés afin de se débarrasser de moi !

Patrick, l'écuier du duc rebelle, se glissa à ce moment derrière lui et lui porta, à la base du casque, un coup de hache d'armes.

Le coup était violent, bien asséné.

Walter chancela.

C'était ce qu'avait prévu l'écuier.

Les estafiers qu'il venait de recruter sur l'ordre de son maître devaient profiter de ce que le chevalier de la reine, étourdi par la violence du choc, ne pourrait se défendre, pour l'assaillir à la fois et l'achever.

Mais ils n'en eurent pas le temps.

Walter fléchit bien sous l'attaque, mais ce fut pour se redresser aussitôt.

Et son épée, aussitôt dressée, retomba sur l'imprudent qui avait cru pouvoir l'attaquer même par derrière.

Le casque de l'écuier sauta sous la poussée de la lame épaisse et sa figure apparut, inondée de sang.

Walter d'Avenel se tourna alors vers les estafiers.

Son cheval, enlevé d'un coup de reine, tomba sur l'un d'eux.

Avant que l'homme eût levé le bras, la claymore du chevalier de la reine avait disparu dans sa poitrine.

Mais alors, devant son offensive, leur montrant qu'il avait discerné leur projet, les autres souldards recrutés par Patrick se ligèrent d'un même mouvement et l'assaillirent de tous côtés.

Le chevalier ne vit que fuir et tourbillonner des épées.

De la main gauche, il tenait sa dague, de la droite, sa claymore.

La visière de son casque était tombée. Sa cuirasse faussée à plusieurs endroits, résonnait comme l'enclume sous le marteau.

Du sang diaphane l'acier de son brassard, sang d'ennemi ou de lui-même.

Des mains s'étaient abattues sur lui, les lames de plusieurs poignards cherchaient le défaut de son armure.

D'un coup de reins, il se dégagna.

Son épée traça un demi-cercle fulgurant : deux têtes se courbèrent, deux têtes fauchées : les chevaux, sentant les rênes qui les tenaient soudain relâchées, s'ébrouèrent dans un élaboussement de sang, et partirent avec des ruades et les dents à l'air, reniflant la lutte.

Le combat tout autour, sur la plaine, partout, continuait.

Dans une éclaircie, le chevalier d'Avenel vit les cavaliers de Somerset, les terribles Côtes de fer, réputés, invincibles, épars, chevauchant par groupes désenparés et sombres, empourprés de sang.

Et au milieu, les bûcherons noirs, effrayants, continuaient à défoncer les cuirasses, à écraser des crânes.

Les highlanders, leur chant formidable emplissant l'espace, chassaient devant eux les bandes mercenaires.

À la surprise du premier moment avait succédé la furieuse revanche.

Encore un effort et la victoire allait planer au-dessus des bannières de l'armée royale.

C'est entre les mains de Walter d'Avenel qu'elle se trouvait.

Qu'il parvint jusqu'à lord Rosberg, qu'il châtiât ses félonies, et les chants de gloire et de liberté succéderaient aux chants de mort.

D'un coup de revers d'épée, il terrassa celui des estafiers qui était le plus près, puis il se dressa sur ses étriers, inspecta rapidement ce qui se passait derrière lui.

— A moi, Avenel ! lança-t-il d'une voix éclatante.

À l'appel de leur chef, ses cavaliers se débarrassèrent des ennemis qui les entravaient.

Ils s'ouvrirent un passage vers lui, fauchant devant eux les derniers survivants d'entre les souldards que, sur l'ordre de lord Rosberg, Patrick, l'écuier, avait conduits contre lui.

— Amis ! clama alors le chevalier de la reine en leur montrant le champ de bataille presque entièrement déblayé d'ennemi, encore un effort et la victoire est à nous !

Sa main désigna ensuite lord Rosberg, dressé sur ses étriers à une centaine de pas, et pâle, regardant la retraite de son armée, malgré les ordres qu'il ne cessait de donner, et la mise en action de toutes ses réserves.

— Suivez-moi ! cria-t-il.

Et renversant les quelques opiniâtres qui croyaient encore pouvoir s'opposer à sa marche en avant, il lança son cheval dans la direction du chef de l'armée rebelle.

Le duc devina l'intention du chevalier de la reine.

Le dépit, la fureur de voir son attaque repoussée, son armée en retraite contractaient ses traits.

Il espéra faire pencher en sa faveur la balance du destin en immolant lui-même son ennemi à sa colère, puisque ceux qu'il avait chargés de ce soin avaient trompé son attente.

Lui aussi savait tenir et manier un glaive.

Et il n'avait pas menti le jour où il avait affirmé à Marie Stuart que son épée vouée à son service la ferait craindre et respecter.

Il avait depuis longtemps fait ses preuves.

(1) Commencé dans le numéro du 14 avril 1900.

Enlevant son cheval, il fondit alors sur Walter, lui évitant la moitié du trajet.

Comme d'un commun accord, leurs compagnons, des deux côtés, avaient abaissé leurs armes.

Leurs chefs vidaient une querelle en champ clos : le combat revêtait un caractère de solennité devant laquelle ils s'arrêtaient, anxieux, chacun se demandant quel allait être le vainqueur.

La chute de l'un, à pareille époque, devait être en effet la défaite irrémédiable de son armée.

C'était donc leur propre destinée qui se trouvait en jeu.

— Duc, à nous deux ! lança le chevalier de la reine.

Son adversaire ne lui répondit pas, les lèvres, les dents serrées.

Walter d'Avenel et lord Rosberg s'abandonnèrent avec impétuosité.

Leurs épées, brandies avec violence, se heurtèrent en faisant jaillir du feu et retombèrent sur leurs armures.

Leurs chevaux, entraînés par leur élan, les emportèrent, les séparèrent.

Ils durent revenir l'un sur l'autre de nouveau.

Dans ce court répit, lord Rosberg eut encore une rapide vision du champ de bataille ; il vit ses bataillons refoulés.

Le commandant des Côtes de fer, ayant rassemblé ses cavaliers, essayait de les ramener au combat.

Mais de nouveau ils se heurtaient aux bûcherons, dont les massues ferrées, les haches pesantes ouvraient les chanfreins, faisaient jaillir des cervelles, et aux highlanders tranchant le jarret des chevaux, plantant leur claymore entre les lames de côtes d'acier sombre.

— Edward Corfitt, l'agent de Somerset a raison, siffla le duc de Rosberg. Ce chevalier d'Avenel doit porter un charme sur lui. Il faut qu'il meure, si je ne veux pas que tout soit perdu.

Revenant sur lui, il saisit son épée à deux mains et en asséna de toutes ses forces un coup de tranchant sur le casque empenché de Walter.

Le chevalier plia sous le choc, son casque bosselé.

Lord Rosberg avait espéré lui fendre le crâne ; son coup avait été trop violent, la lame de son épée vola en éclats.

Et il ne lui restait plus qu'un tronçon inutile.

Saisissant alors sa masse d'armes, il revint à la charge.

Mais un tombillon de chevaux passa près de lui.

C'étaient les débris des orgueilleux cavaliers aux Côtes de fer.

Leur chef, voyant leurs efforts inutiles, les conduisit lui-même hors du champ de bataille, afin de les dérober à une destruction totale.

Il passa auprès de lord Rosberg, reconnaissable à son armure sombre.

— En retraite, lui dit-il. Il n'est que temps !

Le duc ne répondit pas, sombre et taciturne.

Mais un flux de troupes se produisit près de lui, une troupe de cavaliers anglais se pressant pour fuir.

Et la masse l'emporta, l'entraînant avec elle.

Lord Rosberg comprit que c'était fini.

Il valait mieux, du reste, pour lui, quitter le champ de bataille que d'y tomber, vaincu par son adversaire, son ennemi.

Dans une dernière menace, une suprême, et vaine imprécation, il tendit vers Walter son bras armé de sa masse d'armes.

— Je te retrouverai ! clama-t-il.

La voix de Walter d'Avenel lui répondit haute, grave et froide :

— Quand tu voudras, traître et lâche duc d'Écosse !

Et lord Rosberg s'éloigna, suivant le torrent de ses soldats débandés.

Il allait se préparer de sanglantes représailles.

Walter lança sa petite cavalerie pour achever la déroute.

Puis il fit sonner le ralliement, ne voulant pas pousser l'ennemi au désespoir suprême et compromettre le succès.

Lord Rosberg était venu l'attaquer, avant qu'il n'eût fait sa jonction avec les troupes de Mac Sweeney, afin de l'empêcher d'atteindre Édimbourg.

Or, par sa défaite, il venait de lui ouvrir, lui-même, la route de la capitale...

Walter d'Avenel gagna un rocher élevé du haut duquel il pouvait suivre la retraite de l'armée insurgée, s'en allant, hors de son atteinte immédiate, reformer ses compagnies décimées.

Il contempla le long ruban de la route peu à peu déblayé.

— Allons, murmura-t-il, la voie est libre... Je vais pouvoir aller plier le genou devant la reine, devant Marie Stuart... Je vais pouvoir revivre nos souvenirs d'amour auprès d'une autre Marie... de celle qui sans doute prie chaque jour, attend et espère !

Et redescendant silencieusement vers le camp, toujours méditatif et grave, il alla prendre les dispositions nécessaires pour profiter de sa victoire et marcher vers le Nord, où l'appelait le devoir, où l'attirait son cœur !

CIV. — MAC SWEENEY.

Après son attaque infructueuse contre la tour d'Avenel, le duc d'Artwel était rentré sur ses domaines en se promettant une revanche éclatante et rapide.

Il avait échoué, disait-il, par suite de son manque d'engins et de machines de siège.

Il allait s'en pourvoir.

— Une simple chevauchée pour voir du pays, tâter les gens d'Avenel, répondit-il, en mâchant nerveusement sa moustache, à ceux qui lui parlaient de la défaite que venait de lui infliger le vieux Martin.

Au fond, il était furieux.

Lui, homme de haute noblesse, duc et baron, prud'homme d'armes, avoir été chassé, les flèches et les biscateus dans le dos, par un manant !..

Ah ! il détruirait le nid d'aigle d'Avenel, pierre par pierre plutôt que de laisser un tel affront sans vengeance.

Il prépara donc les ustensiles usités pour détruire les places fortes, faisant fabriquer les lourds béliers, formés de poutres puissantes armées de fer et destinés à battre les murailles, à y faire brèche, les catapultes chargées de lancer sur les défenseurs des remparts des quartiers de rocs, et des traits enflammés afin d'allumer l'incendie dans la forteresse, le seigneur d'Artwel en tenant réellement pour le feu dont les flammes rouges éclairent si magnifiquement les soirs de bataille.

Il se flattait que cette fois les valets d'armes d'Avenel lui paieraient, et lui paieraient cher, leur insolent affront, leur inconstant triomphe.

Et la licorne caparaçonnée d'or d'Artwel flotterait sur les ruines du château conquis, à la place des couleurs de Stuart et d'Avenel.

Le vieux Martin, instruit des préparatifs peu équivoques du vindicatif seigneur, prenait de son côté toutes les précautions pour le recevoir encore de son mieux.

Il fabriquait de son côté des engins afin de répondre à ses attaques, lorsque ces apprêts de siège furent brusquement suspendus.

Cet abandon, ce changement concordait avec le départ du duc de Rosberg de la capitale et son arrivée au camp des seigneurs rebelles.

Lord Rosberg en prenant le commandement des forces insurgées avait envoyé, au duc d'Artwel, des messagers l'invitant à venir le rejoindre dans le plus bref délai, avec tous ses contingents.

— Le nid de la bête importe peu, lui mandait-il, puisqu'elle en est sortie. Il faut la forcer dans son nouveau retrait, tandis qu'il est temps encore.

Lord Rosberg aurait tenu avoir avec lui les troupes du duc d'Artwel pour attaquer le chevalier de la reine.

Habitué à la manière de combattre les highlanders d'Avenel, elle lui semblaient devoir former, dans cette circonstance, des recrues précieuses.

Les sommations de Stewart Bolton, l'arrivée des Côtes de fer l'avaient décidé à passer outre.

Actuellement, vaincu, en fuite, il s'en repentait amèrement, tournant toute sa rancune contre ces alliés qui l'avaient poussé au danger et n'avaient pas su lui garantir la victoire.

Au lieu de la démarche triomphante sur Édimbourg qu'il espérait au matin de ce jour, il battait en retraite vers les montagnes, laissant la route de la capitale librement ouverte à Walter d'Avenel, cette route qui aurait dû le conduire au trône.

Le duc d'Artwel s'avancait à marches forcées, et lord Rosberg n'allait pas tarder à le rejoindre en battant en retraite dans la direction qu'il avait prise.

Il aurait ainsi des troupes fraîches à opposer au chevalier d'Avenel, si celui-ci se décidait à le poursuivre.

Les trompettes du duc d'Artwel signalèrent en effet bientôt son approche et leur jonction s'opéra.

Lord Rosberg, en considérant les visages hâlés des soldats que lui amenait le puissant seigneur confédéré, laissa tomber un regard de rancune sur les débris des cuirassiers de Somerset.

— Nous avons été vaincus, dit-il enfin. Ce n'est que partie engagée pour nous faire la main. A bientôt la belle !

Et il s'occupait de préparer sa revanche, lorsque ses coureurs lui signalèrent l'approche de troupes semblant marcher avec l'intention de le prendre à revers.

— Serait-ce déjà ce satané chevalier d'Avenel ? Par quel tour de force se trouvait-il là ?

Il interrogea les batteurs d'estrade.

— C'est une troupe admirablement disciplinée, et toute fraîche, semble-t-il, répondirent les espions.

Le gentilhomme félon qui avait déserté peu après avoir quitté le camp de Pleakwears s'écria :

—Des troupes disciplinées et cheminant en ordre comme pour une revue, n'est-ce pas ? Ce n'est peut-être que Mac Sweeny.

Un nuage passa sur le front du général insurgé.

Dans une rapide réflexion il venait de supputer la direction qu'avait dû prendre le capitaine.

Instruit de la position occupée précédemment par le camp des confédérés, celui-ci n'avait pas voulu risquer un insuccès en allant les heurter avec des forces peut-être insuffisantes.

Mais opérant un large mouvement tournant, il avait suivi un chemin destiné à opérer sa jonction avec le chevalier d'Avenel en les évitant, sauf à revenir ensuite les attaquer.

Par suite de la retraite des confédérés, loin de les éviter, ils allaient se trouver en contact.

—C'est le destin qui me le livre ! murmura lord Rosberg.

Et s'adressant aux autres seigneurs :

—Nous le battons plus facilement isolé que réuni à Avenel. Messieurs, à cheval.

Et au duc d'Artwel :

—Duc, on ne peut mieux fêter votre venue.

De son côté, Mac-Sweeny, n'avait pas tardé à apprendre qu'il se trouvait dans le voisinage de l'armée insurgée.

Quelques fugitifs capturés et amenés auprès de lui le mirent au courant de la bataille engagée la veille et gagnée par le chevalier de la reine.

Il avait devant lui une armée en retraite.

Le caractère belliqueux du guerrier qu'il était, le poussait à achever le triomphe du chevalier d'Avenel, à profiter de la démoralisation de l'armée ennemie pour l'assaillir et finir d'écraser ainsi la rébellion.

Mais grave et réfléchi, il songea que, avec le chevalier d'Avenel, il était la seule, la dernière ressource d'un trône.

Plusieurs de ses volontaires marchaient pour la première fois à la bataille. Cela lui donna à penser :

Et, avec un soupir, il se résigna à se priver d'une victoire possible, mais qui, changée en défaite, pouvait détruire tout l'effet du succès du chevalier de la reine.

—Allons, fit-il avec regret, allons rejoindre le chevalier d'Avenel.

Lord Rosberg, en apprenant qu'il s'éloignait, sentit l'espoir l'évanouir.

—Le vieux capitaine s'enfuit ! s'écria-t-il transporté de joie. Chaussez de bons éperons pour le rattraper.

—Je vais vous le rabattre ! répartit le duc d'Artwel.

Et il s'élança avec sa cavalerie.

Un nuage de poussière avertit le prudent général de son approche.

Il fit faire halte, envoya une escouade de fourrageurs reconnaître les nouveaux venus et commanda à ses archers de couvrir les deux extrémités de son armée, tandis que lui-même, entouré d'un escadron, se plaçait au centre.

Julien et Joë se trouvaient derrière lui.

Le colosse laissa son regard attendri et inquiet se poser sur l'enfant.

On allait se battre, qu'allait-il advenir de lui ?

Quant à Julien, une flamme ardente illuminait sa prunelle, ses narines battaient, semblant déjà respirer le combat, l'action, le danger.

Il appuya une main sur sa poitrine et y sentit le message que Marie d'Avenel lui avait confié. Le saint message, le cri d'éternelle et fidèle tendresse de celle qui l'avait mis au monde, le dépôt sacré qu'il devait remettre au chevalier Walter, à son père !

Une sorte de joie frémissante l'emplissait à la pensée de croiser le fer, de tirer l'épée avant de se décharger de ce dépôt dans la main de celui auquel il était destiné.

Il lui semblait qu'il serait plus digne de la noble mission qui lui avait été donnée en remettant ce pli au chef de l'armée de la reine, sa jeune épée rouge encore du sang ennemi.

Le nuage de poussière, soulevé par le galop des cavaliers d'Artwel, approchait rapidement.

Ils apparurent bientôt eux-mêmes, chassant devant eux les estafettes expédiées par Mac-Sweeny.

—L'ennemi ! l'ennemi ! clamèrent ceux-ci en ralliant leur chef.

—C'est Dieu qui le veut ! murmura le vieux soldat.

Et se tournant vers ses volontaires :

—L'heure est venue de montrer si vous êtes des hommes !

—Le soleil de la bataille ne nous fait pas peur ! répondirent-ils.

Mac Sweeny fit avancer une nouvelle compagnie d'archers.

Les cavaliers rebelles accouraient, audacieux.

Le duc d'Artwel galopait devant, couvert d'une armure éclatante.

Il étendit son épée, montrant l'armée de Mac Sweeny immobile, puis lança un commandement.

Et une avalanche de chevaux et de fer foudroya l'armée royale.

L'ancien pirate, d'un mouvement inconscient, se plaça devant Julien.

L'enfant l'écarta en souriant, avec un calme étrange.

—Joë, tu m'empêches de voir !

Mac Sweeny, impassible, attendait.

A un signal, les cordes des arcs de ses tireurs se détendirent : les flèches partirent en sifflant.

Il y eut comme un nuage dans le ciel, un nuage au travers duquel les armures des cavaliers n'apparurent que dans des scintillements ; on vit des chevaux cabrés, des hommes renversés sur leur selle, traînés par les étrières, labourant le sol.

Mac Sweeny jeta un regard derrière lui, constata avec satisfaction que son armée, gagnée par sa froide intrépidité, n'avait pas fait un mouvement de crainte, de recul.

—A moi ! dit-il à l'escadron qui l'entourait.

Et il chargea à son tour.

Les cavaliers du duc d'Artwel, ébranlés par la volée des flèches qui, décochées presque à bout portant, avaient cruellement porté, plièrent sous la charge, s'éparpillèrent sur les flancs de l'armée où d'autres salves de traits les accueillirent.

Les seigneurs rebelles comprirent alors qu'ils n'avaient point affaire à une poignée de hobereaux dépennés et de manants, comme ils disaient avec mépris qu'étaient composées les troupes du camp de Pleakwears.

—Oh ! oh ! fit lord Rosberg, le vieux capitaine a donc fabriqué de véritables soldats.

La veille, il avait éprouvé la valeur des guerriers de Walter d'Avenel.

Il sentit que s'il laissait ceux de Mac Sweeny rejoindre ces derniers, la cause de la rébellion serait fortement compromise.

—Allons, dit-il au chef des cuirassiers de Somerset, il s'agit de relever aujourd'hui la vieille réputation de vos escadrons.

Mais les cavaliers anglais étaient encore tout meurtris de leur rencontre avec les bûcherons. Ils s'étaient figurés venir faire une promenade militaire, et leur premier engagement leur avait coûté le tiers de leur effectif. Aussi ne montrèrent-ils guère d'enthousiasme.

Lord Rosberg, voyant leur manque de décision, eut un sourire amer.

—Voilà donc les alliés que j'ai pour conquérir le pouvoir ! murmura-t-il.

Mais avant de lui expédier une partie de ses soldats, Somerset lui avait envoyé l'or extrait des coffres de sa royale maîtresse.

Cet or lui serait encore utile pour tenir la campagne.

Et c'est cet or qui tenait le duc de Rosberg enchaîné.

Puis, par ses intrigues précédentes, par son élévation au grade de chef de l'armée rebelle, il avait rendu impossible tout retour en arrière.

—L'or des Anglais et l'épée des Écossais réunis finiront bien par me faire arriver au but, conclut-il.

Les troupes du duc d'Artwel remplacèrent les cuirassiers anglais tués la veille. Et pour soutenir la cavalerie du duc, son subordonné, qui revenait désarmé, il déploya son infanterie.

La leçon qu'il avait reçue le jour précédent l'avait rendu circonspect.

Remarquant l'attitude prudente de Mac Sweeny, il imita son exemple, engageant graduellement les troupes nécessaires.

Lequel des deux hommes, des deux généraux allait l'emporter ?

CV. — ÉPI FAUCHÉ.

La bataille se généralisait cependant avec rapidité.

Julien attendait impatiemment l'ordre de combattre à son tour, tandis que Joë, se serrant contre lui, de crainte que quelque trait égaré ne vint à l'atteindre, formait des vœux pour voir différer indéfiniment la terrible épreuve.

Les chasseurs d'Artwel, dans un élan fougueux, arrivèrent sur le centre de l'armée royale.

Mac Sweeny se tourna vers les guerriers placés derrière lui.

Il aperçut Julien dont la longue chevelure flottante encadrait son visage embrasé par l'impatience du combat.

Ses traits exprimèrent de la mélancolie.

—Pauvre enfant, pensa-t-il, va-t-il marcher vers la gloire ou vers la mort ? Et il n'a pas encore quinze ans !

Mais il n'avait pas le loisir de se laisser aller à des méditations.

Il désigna les chasseurs d'Artwel.

—Hardi, enfants ! fit-il d'une voix haute et claire. Sus à ces hommes ! Refoulez-les !

Il rencontra le regard éloquent de Julien, dressé vers lui comme pour lui répondre :

—Soyez sans crainte, nous serons dignes de votre confiance !

Mais il rencontra aussi celui de Joë qui, semblant avoir deviné son angoisse secrète, signifiait :

—Je veillerai sur lui!...

Et la cohorte passa devant Mac Sweeny, pareille à un tourbillon. Julien, impatient de recevoir le baptême, s'était élancé au premier rang.

Joë, surpris d'abord, se retrouva vite à son côté.

Leurs compagnons, confus de voir un enfant leur donner l'exemple, s'étaient hâtés de les rejoindre.

L'adolescent et le colosse étaient la personnification et comme le symbole de cette armée : l'enthousiasme et la force.

C'était l'âme de la patrie.

Aussi une émulation généreuse les lança-t-elle en avant.

Et ce fut avec une impétuosité irrésistible qu'ils abordèrent les chasseurs d'Artwel.

Ceux-ci, habitués à découdre les cerfs et à aborder à l'arme blanche les loups des montagnes, étaient braves.

Le duc d'Artwel, sur l'ordre de lord Rosberg, les avait lancés, l'épée à la main, espérant qu'ils crèveraient la ligne de Mac Sweeny et qu'ils feraient brèche.

Alors, où aurait passé leur légion passerait le reste.

Et l'armée du vieux général, morcelée, débandée, sans direction, ne devait pas tarder à reculer en désordre, émietlée.

Les chasseurs s'attendaient en conséquence à assaillir le front de bataille comme on donne l'assaut à un rempart.

Au lieu de cela leurs adversaires se jetaient sur eux.

Les chasseurs dressèrent alors leurs piques comme un mur hérissé.

Des corps s'y enferrèrent d'eux-mêmes.

Mais la brèche était faite non par eux, mais parmi eux.

Reculant en se serrant les uns contre les autres pour combler leurs vides, ils pointaient encore leurs piques où était déjà du sang, des cheveux, des lambeaux d'étoffes.

Julien, avide de se distinguer, de mériter par quelque action d'éclat la sympathie que la reine lui avait déjà témoignée, l'affection et l'estime de son chef, partit de nouveau à l'assaut, distançant ses compagnons qui se groupaient avant d'attaquer une seconde fois.

Un des chasseurs d'Artwel, irrité, voyant qu'il semblait donner l'élan, sortit du rang, fit un pas de côté, et brandissant son arme, visa l'adolescent en plein flanc.

Il était perdu.

Brusquement, le pommeau de fer d'une épée s'abattit sur le front du chasseur.

Et ses dix doigts lâchant à la fois le manche de sa pipe, il tomba en arrière, la crâne fracassé.

Joë, séparé de l'enfant par le tourbillon, l'avait d'abord cherché autour de lui.

Il l'avait aperçu au moment où le chasseur d'Artwel, s'écartant afin d'être plus libre de ses mouvements, s'apprêtait à lui donner la mort.

Le géant n'avait fait qu'un bond, un bond terrible.

Il se servait de son glaive comme d'une masse.

Renversant d'une poussée de sa vaste poitrine ceux qui se trouvaient devant lui, amis ou ennemis, il venait de surgir.

Et la lourde poignée de fer de sa claymore, coupant l'air avec un éclair, il était arrivé à temps pour sauver « son petit mousse ».

Encore frémissant, il considérait tour à tour l'homme étendu à terre et l'enfant, tremblant à l'idée de l'avoir vu aussi près de la mort.

Julien avait aperçu le chasseur, la pique levée : il distingua à côté de lui l'énorme silhouette de l'ancien corsaire vit tomber celui qui se disposait à l'immoler, et comprit.

A son tour, il venait de se débarrasser d'un autre adversaire placé devant lui.

Il se tourna vers le matelot.

Et, simplement, il prononça ces mots :

—Merci, Joë!

L'ancien pirate du *Forwael* passa la main sur son visage, chassant l'émotion qu'il venait de ressentir.

—Julien, mon mousse, ne me quitte plus! supplia-t-il vivement, retrouvant dans son angoisse son tutoiement d'autrefois.

L'adolescent plaça sa main nerveuse dans les énormes phalanges du colosse.

Puis, lui montrant leurs compagnons aux prises avec l'ennemi :

—Allons! dit-il

Ils partirent ensemble...

Et ensemble ils plongèrent dans la fournaise.

Joë, devenu terrible, afin que, ne rencontrant plus d'ennemi, l'enfant ne courût aucun danger, pareil à un léviathan, lui ouvrait la voie, la lourde poignée de fer de sa claymore toujours maniée comme une masse traçant devant eux un large et mortel sillon.

Conduite d'une façon plus méthodique que l'attaque du camp de Walter d'Avenel, dans laquelle lord Rosberg avait surtout compté sur la surprise et la violence de l'assaut, la bataille ne se dessinait pourtant en faveur d'aucun parti.

Les lourds cavaliers aux Côtes de fer de Somerset, réenhardis, avaient essayé une des charges qui les avaient rendus fameux.

Mais Mac Sweeny, redoutant l'effet de leur puissante masse sur ses soldats improvisés, marchands enlevés au comptoir, ouvriers venant de quitter l'établi, cadets de famille à peine instruits au métier des armes, les tenait surveillés.

L'Anglais était l'ennemi discipliné, accoutumé, classé.

Il fallait montrer à ses recrues qu'il n'était pas aussi redoutable qu'on se le figurait.

Trois dernières compagnies d'archers, qu'il tenait en réserve sous sa main, furent rapidement rangés par lui vis-à-vis des cuirassiers dès qu'il les vit s'ébranler.

Cinq rangs d'hommes, l'arc tendu, les fils, les descendants des archers des armées françaises d'autrefois, du temps de la Pucelle, sous les ordres de qui ils avaient lardé de traits les mêmes Anglais!

Un premier rang accroupi, deux autres à genoux derrière, les arcs des seconds dépassant à peine ceux de leurs camarades aussi à genoux : derrière ces derniers, deux autres rangs debout, l'avant-dernier légèrement incliné.

Un front aussi étendu que celui des cavaliers en train de charger : mais, devant chacun deux, cinq archers.

Cinq flèches pour chacun des cuirassiers aux côtes de fer.

Ceux-ci arrivèrent à trente mètres.

La terre tremblait, secouée.

Mac Sweeny abaissa son épée.

Il y eut un sifflement bref, quelque chose de pareil à un millier de lanières coupant l'air d'un coup.

Un crépitement de grève suivit : l'écrasement des traits sur les cuirasses, les casques, le chanfrein des chevaux.

Les étalons ensanglantés se secouèrent comme des démons énormes, semant les cavaliers autour d'eux.

L'œil attentif du vieux Mac Sweeny s'emplit d'éclairs.

Il leva sa claymore qui venait de donner le signal de cette salve effrayante.

—A moi, chevaliers et soldats! A moi, Écosse! cria-t-il.

Et, mettant l'épéron au ventre de cheval, conduisant la charge pour la seconde fois, il tomba sur les cuirassiers anglais désarmés, se battant comme un écuyer, faisant des fourreaux sanglants à son épée fulgurante.

Les débuts des célèbres cavaliers de Somerset n'étaient réellement pas heureux sur la terre d'Écosse!

Décimés par des flèches, harcelés maintenant par des cavaliers, aux solides poneys d'Irlande et en tête desquels le vieux capitaine chargeait avec l'entrain d'un jeune homme, ils résistaient mal.

Lord Rosberg leva son poing vers le ciel pour le menacer, une malédiction aux lèvres.

—Dieu est donc contre moi... Oh! je saurai le vaincre!

Et à son tour, il se rua dans la mêlée.

Le duc d'Artwel, en présence de ses chasseurs arrêtés, voyant entraver leur élan, leur assaut, cet assaut en qui les confédérés avaient mis tant d'espoir et qui devait emporter toute résistance, l'avait devancé, s'était précipité au premier rang au cri de :

—Artwel! Artwel!

Il aperçut un géant qui, tenant son épée par la lame, balayait les crânes autour de lui, pareil à un moissonneur armé d'une faux étrange, couchant les têtes.

Les plus hardis reculaient devant lui.

A son côté, un jeune homme, presque un enfant, ses longs cheveux flottant aux souffles de la bataille, l'œil embrasé, bondissait tel qu'un lionceau avide de carnage.

Mais le géant ne le quittait pas et sa terrible massue fauchait toujours les rangs autour de lui, comme pour lui ouvrir un passage, faisant autour de l'enfant un bouclier de mort.

Les chasseurs d'Artwel, effrayés devant ce couple saisissant dont chaque pas était marqué de cadavres, reculaient, entamés à leur tour : les soldats de Mac Sweeny, qui les avaient déjà arrêtés, suivaient la trouée.

—C'est donc l'enfer qui les envoie, menaçait le duc d'Artwel.

Il comprit que ce géant était là pour frayer la voie à l'adolescent.

—Il faut que cet enfant meure! fit-il avec une sombre résolution. C'est notre mauvais génie.

Il avait mis pied à terre pour entraîner ses soldats, leur donner l'exemple!

Il se fit un passage jusque devant Julien.

L'adolescent l'aperçut à travers le brouillard de la bataille.

Il devina un ennemi d'un rang élevé et qui semblait le chercher.

Et le jeune homme fit un bond vers le duc.

Joë regarda, aperçut le terrible d'Artwel au cimier empanaché et dont les yeux, tournés vers Julien, brûlaient à travers les jours de son casque.

Le conscience spontanée du danger que courait « son petit mousse » l'étreignait.

Terrassant un ennemi qui s'était cramponné à son hausse-col, il partit d'un élan formidable afin de le rejoindre, et le protéger encore.

Un sourire sinistre que nul ne put voir, tendit à ce moment, sous son casque, les traits du farouche gentilhomme.

Un pistolet était dans sa gaine, à sa ceinture.

Il le prit, vérifia rapidement la batterie, mit l'enfant en joue.

Il ne visa pas Joë, pas le colosse : non, l'enfant !

Lé géant, il le voyait bien, n'était là que pour l'adolescent : c'était donc celui-ci qu'il fallait abattre.

Un cri rauque jaillit alors de la gorge de l'ancien pirate, un cri d'avertissement.

Tant qu'il s'était agi d'armes blanches, il avait pu parer les coups portés à Julien.

Mais une balle de pistolet ? Celui qui s'appretait à faire feu était trop loin. Il ne pouvait rien !

De là sa clameur :

— Julien, prends garde !

L'enfant ne l'entendit pas.

On peut-être dédaigna-t-il son avertissement.

C'était bien à lui qu'en voulait le guerrier dont tout indiquait le rang élevé : il le comprenait !

Il était heureux enfin de se mesurer avec un adversaire tel qu'il pourrait ensuite paraître sans honte devant les plus nobles : le fer de certains adversaires vaut un baptême !

L'œil angoissé de l'ancien pirate vit le doigt du duc d'Artwel s'engager dans la gâchette.

Il crut voir la flamme jaillir du canon, crut sentir la balle trouer la frêle poitrine de l'enfant...

Et d'un bond impulsif, il s'élança, ne pouvant plus défendre « son petit mousse », résolu du moins à le protéger, à lui servir de bouclier.

Une détonation retentissait au même moment.

Joë ballotta... chancela comme un homme ivre...

Et une immense irradiation passa dans ses yeux...

Il était arrivé à temps : le sang qui coulait de son justaucorps indiquait que Julien était sauvé... si lui était perdu !

Mais le matelot ne tomba pas.

Les hommes de sa trempe ne s'abattent que foudroyés.

Julien l'avait vu fléchir.

Rapidement, intuitivement, il devina, il sentit la vérité.

Et toute son ivresse belliqueuse tombant tout à coup, ce cri, qui disait tout, surgit à sa lèvres :

— Joë !

Il oubliait le combat, il oubliait le duc d'Artwel.

Celui-ci vit le géant atteint, mais il le vit debout, toujours, et, à côté de lui, l'enfant que ses compagnons suivaient, irrésistibles !

Il voulait vaincre.

Une existence de plus ou de moins, qu'importait. Eh bien ! que cet adolescent mourût quand même, puisque sa présence fanatisait ainsi ses compagnons... La balle de son pistolet ne l'avait pas atteint, mais il lui restait d'autres armes.

Qu'il mourût donc, qu'il expirât sans même avoir le temps de se défendre.

Cela valait mieux !

D'un pas rapide il s'était approché.

Joë, se raidissant contre la douleur, vit son épée briller, s'abattre.

— Julien ! râla-t-il encore.

Mais l'enfant n'eut pas le temps de faire face.

La lame du duc l'avait frappé d'une façon foudroyante...

Et Julien plia : il s'abattit, pareil à un jeune épi tout pâle couché parmi les rouges fleurs de sang.

Un sanglot, un rugissement effrayant, plus qu'humain gronda dans la poitrine trouée du colosse.

Ignorant soudain qu'il était blessé, il se baissa dans un élan fou, enlaça de ses bras énormes le faible corps de l'enfant terrassé.

Il le souleva, le serrant sur son sein, mariant le sang de leurs deux blessures !

Et des balbutiements, des mots entrecoupés, égrenés au bord de ses lèvres :

— Julien... Julien... épela-t-il.

L'enfant penchait sa tête blanche en arrière, ses cheveux pendant comme les feuillages lourds des saules, les tristes saules pleureurs des cimetières.

Ses yeux clos attestaient la fuite, et peut-être l'abandon déjà complet de la vie.

Et cependant sa main crispée n'avait pas lâché son épée, l'épée de la gloire, — inutile hélas ! à cette heure.

Arrêtant la perte de son propre sang par la pression du corps de l'enfant contre sa blessure, Joë l'emporta au loin.

Mac Sweeny le vit passer avec son fardeau, comprit aux traits inanimés de Julien ce qui avait dû avoir lieu.

— Ah ! je te vengerai, cher et jeune héros ! jura-t-il.

Et rassemblant ce qui lui restait de cavaliers, il les lança lui-même sur les chasseurs du cruel Artwel.

CVI. — SOUS LA TENTE

C'était le moment décisif, suprême.

De quel côté la balance allait-elle pencher ?

La colère, le sentiment de la nécessité doubla, décupla l'énergie du vieux capitaine.

Son épée n'était plus qu'un éclair.

Chacun s'efforçant de le suivre, ce n'était plus une masse armée, c'était une trombe de fer, de feu, de sang et de fumée.

Le duc d'Artwel vit ses chasseurs déjà entamés plier de partout, se débander, reculer en tumulte.

Il vit le vieux capitaine, foudre sur lui entouré d'un groupe éméché.

La mort en plein combat avait sa farouche volupté.

Mais être désarmé, peut-être, blessé... tombé au pouvoir de ses ennemis, servir à leur triomphe, être traîné en captivité, et plus tard figurer dans quelque sanglante mise en scène, sur la place publique... le bourreau debout sur l'échafaud tendu de rouge et la hache à la main... sa hache destinée à faire tomber la tête des traîtres !

Tout plutôt que ces choses.

Le duc n'eut que le temps de sauter sur un cheval rapide.

Ses adversaires le pressaient déjà.

Il venait de comprendre l'inutilité d'une plus longue résistance.

Et comme il ne voulait pas risquer les périlleux hasards qu'il venait d'évoquer, il préférait se mettre hors de portée.

L'avenir n'avait pas dit son dernier mot, ni la guerre non plus.

Et mettant son cheval au galop, il s'éloigna en sonnant du cor pour rallier ses chasseurs débandés.

Au loin, lord Rosberg prenait les dispositions nécessaires pour couvrir la retraite de son armée, l'empêcher de se changer en panique.

Les flèches des archers de Mac Sweeny, qui avaient déjà joué un rôle si efficace, l'activaient.

Les colonnes désordonnées des soldats mercenaires ou des serfs des nobles rebelles, qui s'étaient flattés d'anéantir les premiers défenseurs de Marie Stuart, disparurent bientôt au lointain.

Mac Sweeny, le vieux et fidèle soutien de la monarchie écossaise, leva alors son épée qui venait de se montrer encore si vaillante.

— Vive la reine Marie ! clama-t-il avec enthousiasme.

Ceux qui étaient près répétèrent son cri.

Et la même exclamation, se répétant jusqu'aux rangs les plus extrêmes de l'armée, alla poursuivre, de son écho vengeur, lord Rosberg et ses affidés dans leur retraite.

Mac Sweeny, certain qu'il n'avait plus à craindre de leur part un retour offensif, s'occupa alors des blessés.

Sa première pensée fut pour Julien.

Un enfant, c'est si frêle et si attachant !

Un enfant surtout qui, pour la première fois qu'il voyait l'ennemi, s'était battu comme un héros.

Le vieux capitaine se mit à sa recherche.

Un sergent, lui montrant une tente écartée, lui dit :

— C'est là !

Le général entra.

Étendu sur un lit d'herbes sèches, il aperçut Julien, pâle et son regard brûlant de fièvre fixé devant lui.

À côté Joë, le colosse, pleurait.

L'adolescent reconnut le capitaine des gardes de Marie Stuart.

Un douloureux sourire crispa ses traits.

— Général, prononça-t-il en essayant de raffermir sa voix brisée, le message est là sur ma poitrine. Vous pouvez le prendre.

Il voulait parler de la lettre que Marie d'Avenel lui avait remise pour le chevalier, la lettre de sa mère à celui qu'il ignorait être l'auteur de ses jours !

Hélas ! la fatalité, en le marquant de son gléve, n'avait pas voulu lui permettre de plier le genou devant son père, ce père, qui, le voyant en plein jour, sous l'éclatant soleil des lendemains de victoire, aurait ressenti plus violemment l'émotion indéfinissable éprouvée par Marie d'Avenel et de Melrose dans la demi-obscurité de l'oratoire de la reine, et il l'aurait peut-être reconnu, lui !

Le destin, en le clouant, blessé, sur cette couche d'herbes flétries, semblait lui dire :

— Tu n'as pas droit à la tendresse exquise d'une mère, à l'affection virile d'un père. Tu dois périr ici sans famille !

Encore héroïque dans la douleur, tristement résigné, il montrait sa poitrine, le message caché sous son vêtement, dépôt sacré auquel il n'avait pas voulu qu'on touchât et à côté duquel était sa profonde blessure.

Et il disait :

— Prenez-le. Ce ne sera pas moi qui aurai la joie, l'enfantin

orgueil de le remettre aux glorieux chevalier d'Avenel, ce pli si précieux confié à mes mains par celles si blanches de Marie d'Avenel, en présence de la reine ?

Mac Sweeny s'était arrêté, rempli d'attendrissement par cette stoïque résignation.

— Non, gardez-le Julien, répliqua-t-il, je conduirai le chevalier d'Avenel vers vous. C'est bien la moindre récompense à laquelle vous avez droit !

— L'adolescent secoua la tête :

— Ma blessure est à côté. Le sang l'a déjà taché, m'a dit Joë !

Le vieux capitaine se tourna vers l'ancien pirate.

Il remarqua alors la décoloration de son visage, les indices évidents d'un affaiblissement irrécusable, il aperçut sa casaque ensanguantée.

— Mais vous êtes blessé, vous aussi ?

Le colosse eut un mouvement d'épaules désespéré.

— Plût à Dieu que je l'eusse été deux fois. . .

Mac Sweeny inclina rêveusement la tête.

Au milieu des défections, des félonies de la vie, on rencontrait donc parfois des natures d'une élite aussi simplement sublime.

Était-ce parmi ceux dont toutes les ressources d'une éducation raffinée avaient formé le cœur et l'esprit ?

Non, c'était chez un enfant abandonné, perdu, sans parents, sans famille. . .

C'était chez un obscur et rude coureur de mers improvisé soldat.

— Braves et nobles cœurs ! murmura-t-il.

— Et se penchant vers Julien :

— Eh bien ! soit, je vais prendre cette lettre, mais le chevalier d'Avenel saura quel était le messager chargé de la lui remettre.

Il entrouvrit avec précaution l'habit du jeune homme, la sentit contre sa poitrine, à côté de l'endroit même où l'avait atteint l'épée du duc d'Artwel. . .

Il vit l'enveloppe teinte d'une pourpre sombre, trop éloquente pour qu'il eût besoin de demander des explications.

— Il saura de quel sang généreux elle a été arrosée.

Quoique ménageant les forces des deux blessés, il voulut savoir comment ils avaient été frappés l'un et l'autre.

Julien avait arraché la vérité à Joë.

Il décrivit la scène rapide, fulgurante, du combat, montrant le duc d'Artwel le mettant en joue, et l'ancien pirate, trop loin pour abattre la main qui tenait le pistolet, se jetant au devant de la balle, faisant de son corps un bouclier à l'enfant.

Et malgré cela, malgré sa blessure, c'est lui qui m'a relevé lorsque l'épée de mon adversaire a eu fait ce que le pistolet n'avait pas réussi à accomplir.

— C'est lui qui m'a emporté hors de la mêlée, qui m'a couché ici. . .

— Mon fidèle Joë !

— Et avec une douceur pleine de reconnaissance, d'une sorte de pitié presque filiale :

— C'est lui qui veille sur moi. . . au lieu de se faire soigner lui-même.

Mac Sweeny regarda avec une admiration émue l'ancien matelot du *Forwart*, si grand dans son humilité.

— Et faisant un pas vers lui :

— Soldat, ta main que je la serre !

Le vieux général était de noblesse ancienne et réputée.

Mais, à ses yeux, ce n'était point s'abaisser que serrer la main de ce soldat infime. . . et si digne pour le moins de cette récompense.

Joë, honteux, confus de cet honneur, avait retrouvé ses forces pour donner à son chef une étreinte inconsciente. . . capable de lui broyer les phalanges.

Mac Sweeny glissa, sous sa cuirasse martelée par la bataille, la lettre de Marie au chevalier d'Avenel.

Ayant adressé quelques paternelles exhortations aux deux blessés, il annonça qu'il allait leur envoyer un chirurgien.

Et il sortit, allant reprendre sa tâche de chef d'armée, et donner les ordres nécessaires pour profiter de la nouvelle victoire qui consolidait, pour quelque temps encore, sur son trône de gloire et de souffrance, la gracieuse et mélancolique Marie Stuart.

CVII. — LES DEUX CHEFS

Sonnez, fanfares joyeuses ! Chantez, corneuses ! Cymbaliers, faites vibrer les disques noués à vos mains !

— Jour de joie et d'espoirs ardents !

Les batteurs d'estrade de Walter d'Avenel ont signalé une avant-garde.

Amis ou ennemis ? Ces derniers revenant à la rescousse ? Non ! non !

La bannière qui flotte au-dessus d'eux, a-t-on dit au chevalier de la reine, est au contraire celles des Stuarts.

Un frémissement joyeux envahit celui-ci.

— Est-ce donc l'armée de renfort que lui ont annoncée, depuis plusieurs jours, les courriers de la souveraine ?

Prêt à braver de nouvelles attaques qui n'étaient cependant pas sans le préoccuper, à renverser tous les obstacles, il se préparait à prendre la route d'Étambourg.

— Mais de nouvelles troupes venaient se joindre aux siennes.

Il pourrait donc franchir sans crainte ces dernières étapes.

Se portant lui-même en avant, il n'avait pas tardé à reconnaître les soldats de Mac Sweeny.

Les deux chefs eux-mêmes étaient bientôt réunis.

Walter d'Avenel revendiqua alors l'honneur de conduire en personne Mac Sweeny et ses troupes jusque dans son camp.

Ils arrivèrent à l'endroit d'où lord Rosberg avait dirigé l'attaque du camp de Walter.

Le vieux capitaine, avec sa science consommée dans les choses de la guerre, en admira l'ordonnement.

Sur les flancs, les quatre compagnies de highlanders se relayant et toujours sous les armes, les compagnies fameuses qui avaient permis de repousser les premiers et furieux assauts des confédérés.

Derrière leurs rangs, les lignes régulières des tentes de toile écarlate marquant l'emplacement des guerriers de l'ancien duché de Melrose.

Ensuite, celles en peaux de bêtes abritant les bûcherons, les hommes des forêts au justaucorps de fourrure au pelage velu et flottant comme leurs tentes, les terribles manieurs de haches et de massues, contre les armes formidables et inaccoutumées desquels étaient venus écraser les Côtes de fer jusqu'alors si redoutés.

Au centre, entourées d'un escadron de cavalerie les couvrant d'un dernier rempart, les pièces d'artillerie rudimentaires et cependant efficaces que Walter avait fait fabriquer par ses soldats devenus armuriers, ces pièces de canon dont les boulets de pierre et de métal avaient creusé de tels vides, de tels sillons sanglants dans la masse furieuse des cavaliers anglais.

Mac Sweeny se trouvait à ce moment sur l'emplacement du poste avancé, enlevé dès l'engagement de l'action par les confédérés.

Le chevalier d'Avenel y avait fait ajouter de nouveaux travaux de défense, en attendant d'être renseignés sur les intentions des ennemis qu'il venait de combattre et de se mettre en route.

De ce point élevé, les deux généraux assistèrent à la jonction, à la réunion des volontaires de l'armée partie de la capitale avec les rustiques guerriers du chevalier d'Avenel.

Ces hommes qui ne s'étaient jamais vus se jetaient dans les bras les uns des autres.

La joie de se rencontrer, de se sentir désormais mutuellement soutenus dans la lutte qui commençait, l'ivresse de leur égale victoire les enivrait.

— Voyez, dit Mac Sweeny au chevalier d'Avenel, n'est-ce pas là un réconfortant et encourageant spectacle ?

— Et lui aussi, prenant part à l'effusion générale, ouvrit ses bras au chevalier de la reine.

Sous eux, dans le camp, les trompettes résonnaient : cymbales et cornemuses, clairs hautbois, mêlaient leurs accents joyeux.

Les deux généraux laissèrent les troupes se livrer à leur allégresse.

Tout à ses devoirs militaires, refrénant son désir hâtif de demander au capitaine des gardes de Marie Stuart s'il n'avait aucune nouvelle des siens à lui transmettre, Walter d'Avenel s'occupa d'abord des soins à donner aux soldats fatigués de Mac Sweeny.

Le vieux capitaine lui avait dit :

— Je viens me placer sous vos ordres.

Il devait donc s'occuper d'abord de sa tâche de général en chef.

Il avait réuni des approvisionnements nombreux.

Il donna l'ordre aux intendants de fêter l'arrivée de leurs compagnons d'armes.

Les bœufs roux, abattus, livrèrent leur viande saignante ; les moutons bêlerent plaintivement sous le couteau des bouchers.

Bientôt les apprêts d'une fête joyeuse répandirent un air de joie et une animation inaccoutumés sur le camp. . .

Walter d'Avenel, qui était allé donner ses ordres pour ces divers préparatifs, revint auprès de Mac Sweeny qu'il avait dû quitter.

— Venez, messire capitaine, lui dit-il, que je vous offre la moitié de ma tente.

Il ajouta :

— Et que j'oublie là un instant mon rôle de soldat, pour me souvenir que je suis homme.

Un nuage de mélancolie voila son regard.

Ils venaient d'arriver auprès de sa tente. Il en souleva la portière et invita le vieux guerrier à entrer.

Mac Sweeny fit deux pas à l'intérieur.

Et tirant un pli cacheté, maculé de traces sanglantes, de dessous sa cuirasse :

—Chevalier, voici qui vous est destiné. Je n'ai pas voulu vous détourner de vos devoirs. Mais vous venez de le dire : l'heure a sonné d'oublier un instant votre tâche de soldat pour vous souvenir que vous êtes un homme.

Walter avait tendu la main avec avidité.

Il savait, il devinait de qui était ce cher message.

Il n'avait pas eu besoin d'en interroger la suscription pour se dire :

Cette lettre est de Marie, de celle dont l'âme, à travers les distances, correspond avec mon âme.

Il porta le cher papier à ses lèvres.

Cette épître si chère, il l'attendait, il l'espérait.

Vingt fois, il avait été sur le point de demander à Mac Sweeny s'il avait vu, auprès de Marie Stuart, celle qui portait son nom, et si elle ne l'avait pas chargé pour lui d'un mot de souvenir.

Et à présent il recevait sa récompense.

Et ses lèvres baisaient encore le cher papier, tandis qu'il interrompait sa lecture pour la reprendre aussitôt après.

Quand il eut terminée, près de recommencer à relire ces pages, il se tourna vers son compagnon :

—Ah ! soyez remercié, cher capitaine. Si vous saviez quelle joie vous venez de me causer !

Mac Sweeny ouvrait la bouche pour lui apprendre qu'un autre en avait d'abord été le porteur.

Le chevalier remarqua à ce moment les éclaboussures d'un pource trop significatif, qui maculaient la suscription.

—Mais, fit-il, vous êtes donc blessé, capitaine. Ce sang ?

—J'allais vous dire que ce n'est point moi qu'il faut remercier, chevalier. Et ce sang n'est pas le mien.

—Comment ?

—Un autre que moi s'était chargé de l'honneur et de la joie enviés de vous remettre ce pli.

—Un autre ?

—Oui. Et c'était bien le courrier qui convenait à un message d'amour.

Walter ne pouvait comprendre. Le capitaine des gardes reprit :

—L'amour, la tendresse toujours vivace, n'est-ce pas la jeunesse éternelle ? Un printemps qui ne finit jamais ?... Et que faut-il pour y toucher, sinon une main enthousiaste et pure ? Un enfant seul peut effleurer un tel message sans le profaner !

Et la voix assourdie, songeant à l'infortuné Julien en proie à de cruelles souffrances :

—Un enfant, en effet, en qui Dieu a mis l'âme d'un héros, a sollicité la faveur de vous remettre lui-même ce pli... à moins que le sort des batailles ne le terrassât. Hélas ! est tombé dans le combat que nous a livré le duc de Rosberg afin de prendre sa revanche de la défaite que vous venez de lui infliger. Il est mort sans avoir pu remplir sa tâche.

—Et ce sang est le sien. Il est mort, lui qui m'apportait des paroles de vie ?

—Non, grâce au ciel. Mais il a été blessé, grièvement. Et il est au nombre de ceux que mes chariots ont transportés, épuisés et en proie à toutes les souffrances.

—Oh ! je veux le remercier, je veux lui dire que Walter d'Avenel n'oubliera pas la félicité qu'il vient de lui causer, fit le chevalier de la reine.

—Eh bien ! je vais vous conduire, répliqua le capitaine des gardes de Marie Stuart. Venez, chevalier !

L'époux de Marie de Melrose porta de nouveau, à ses lèvres, la lettre dans les lignes de laquelle il avait retrouvé l'âme de celle qu'il aimait toujours aussi fort, et se disposa à le suivre.

Ils se dirigèrent vers le quartier du camp réservé à l'ambulance et où les blessés de l'armée de Mac Sweeny avaient été couchés à côtés de ceux de l'armée d'Avenel.

Durant le trajet, le vieux soldat apprit au chevalier dans quelles circonstances l'enfant s'était vu confier la lettre de la châtelaine de Claymore.

Il lui raconta comment, avec son compagnon, il avait seul protégé la reine contre lord Rosberg et ses partisans, lui donnant ainsi, à lui-même, le temps d'arriver avant que les conjurés n'eussent pu exécuter leur audacieux coup de main.

—Marie avait, en effet, bien choisi son messager ! dit Walter.

Et il pressa le pas, n'ayant que plus de hâte de se trouver auprès de l'héroïque adolescent.

Ils arrivèrent auprès d'une tente dont l'entrée était baissée pour y laisser régner une demi-obscurité.

Ils pénétrèrent à l'intérieur.

Deux corps étaient couchés l'un près de l'autre.

Au bruit des pas des visiteurs, une tête se souleva : c'était celle de l'ancien pirate.

Joë redressa péniblement son buste énorme et regarda alternativement les nouveaux venus et Julien, car c'était l'enfant qui se trouvait couché à côté de lui.

—Il dort ! fit-il en mettant un doigt sur la bouche pour leur recommander de ne point faire de bruit.

Le fils de Walter d'Avenel, épuisé par la fièvre causée par les cahots du chariot sur lequel il avait été transporté, s'était en effet endormi dans un sommeil peuplé de cauchemars.

Joë, le voyant secoué en frissons dans son sommeil, avait étendu sur lui son large manteau dont il avait relevé le collet par-dessus sa jeune tête bombée.

Walter d'Avenel ne put distinguer que sa mince silhouette.

Il n'aperçut pas son visage, son visage déjà viril et cependant gracieux, presque féminin encore, et sur lequel son regard, son cœur avait retrouvé les traits de Marie, de celle dont il tenait la lettre, la chère relique teinte du sang de leur enfant !

Et ils le pleuraient, ils le croyaient trépassé, alors qu'il était aussi près d'eux !

Marie d'Avenel avait tressailli instinctivement en le voyant, en retrouvant sur lui une vague ressemblance, atténuée par ce qui y était gravé de plus semblable à elle, et qui n'aurait pas manqué de frapper Walter en plein cœur.

Et le chevalier, ému inconsciemment en sa présence, attribuant à la pitié et à l'admiration les sentiments qui l'agitaient, ne pouvait même pas apercevoir ses traits !

Il comprit qu'il ne devait point troubler son repos, si salutaire, malgré la fièvre à laquelle il était en proie, et il se retira sans bruit, se promettant de revenir.

CVIII. — L'HOMME PROPOSÉ...

Walter d'Avenel et Mac Sweeny, après s'être éloignés de Julien et de Joë, étaient rentrés dans la tente du chevalier.

Ils allaient étudier de concert les mesures à prendre pour en finir avec les seigneurs rebelles, pour anéantir les espérances des Anglais, et sauver définitivement la patrie.

Le chemin d'Édimbourg était libre, Walter pourrait se retrouver bientôt dans les bras de Marie.

Et cependant il se demandait s'il se mettrait en route, s'il irait là où son cœur l'attirait si puissamment.

Ne devrait-il pas au contraire profiter de sa jonction avec Mac Sweeny, de l'abandonnement qui devait régner dans l'armée de lord Rosberg pour le poursuivre et finir de l'écraser ?

Le vieux capitaine approuvait.

Ils discutaient la marche à suivre, la tactique à adopter afin de frapper un coup décisif.

A ce moment un officier se présenta à la porte de la tente.

—Un courrier de Sa Majesté, annonça-t-il.

—Tant mieux ! dit le chevalier d'Avenel, il rapportera à la reine une double bonne nouvelle : notre victoire et notre arrivée.

Et il donna l'ordre de l'introduire.

Mais les nouvelles qu'il apportait frappèrent les deux généraux de stupeur.

Marie Stuart mandait au chevalier d'Avenel et à Mac Sweeny, une grave nouvelle.

Somerset, voulant profiter de l'éloignement de l'armée de Walter et du départ du vieux général dont Stewart Bolton l'avait averti par les voies les plus rapides, avait décidé, paraît-il, de frapper un grand coup.

Des navires avaient, à cet effet, chargé un corps de débarquement qu'ils devaient jeter à la côte en face même d'Édimbourg.

La capitale de l'Écosse, défendue seulement par la garde urbaine, ne pourrait résister.

Et la puissance anglaise serait ainsi établie sans lutte au cœur même de l'Écosse.

Le chevalier d'Avenel et Mac Sweeny, en recevant cet avis, furent d'abord atterrés.

—Oh ! fit celui-ci, c'est bien un plan digne de l'homme qui a fait sa proie de l'Angleterre et qui rêve de placer aussi notre pays sous sa grille. Que le vent soit favorable à ses navires et c'en est fait de la maison des Stuarts et de l'Écosse !

Où, viser au cœur. Je le reconnais bien là, murmura Walter d'Avenel qui ne pouvait oublier la haine implacable dont il l'avait toujours poursuivi.

Il fallait aviser sans perdre une minute.

Ils étaient loin, et ainsi que venait de le déclarer Mac Sweeny, pour peu que les vents fussent favorables, ils risquaient d'arriver trop tard et de trouver Édimbourg au pouvoir des Anglais, et la monarchie nationale détruite.

Les deux généraux décidèrent que les plans qu'ils venaient d'élaborer devaient être abandonnés pour le moment.

Laisant lord Rosberg poursuivre sa retraite, on leva le camp le jour même.

La cavalerie partirait devant, le reste des troupes suivrait, doublant les étapes.

Le débarquement des troupes anglaises empêché, si l'on n'arrivait pas trop tard, on reviendrait ensuite sur les ennemis de l'intérieur.

Les dispositions nécessaires furent aussitôt ordonnées en conséquence. Le honte-selle résonna bientôt dans le camp et une double ration de grains fut jetée devant les chevaux.

Le chef du village dans lequel était arrivé Walter d'Avenel après sa traversée des montagnes, averti, s'était hâté d'accourir.

C'était un homme sûr; on fit appel à son patriotisme.

Il fut entendu que les blessés seraient transportés dans un hameau placé dans une situation inaccessible et où il s'engageait à veiller sur eux eux et à les protéger.

Parmi les blessés se trouvait Julien.

Walter allait donc s'éloigner de lui.

Le sort qui venait de les mettre en face l'un de l'autre allait les séparer, sans qu'il eût pu le voir réellement, le reconnaître, et sans doute transformer complètement leur vie!

Il avait pourtant bien promis de revenir auprès de lui.

Mais il comptait alors sans la troublante nouvelle qu'il venait de recevoir.

Des obligations nouvelles, impérieuses, venaient maintenant de surgir, inéluctables.

L'heure pressait, chaque minute approchait peut-être la monarchie des Stuarts de sa ruine, l'Écosse de sa perte.

Tout ce qui le concernait personnellement disparaissait.

Il ne verrait pas Julien, il ne reconnaîtrait donc pas son enfant! C'était écrit...

La joie suprême, la plus grande félicité qui eût pu lui être donnée était là, à côté de lui, et il ne la posséderait point!

Walter! Walter!... il faut partir, s'éloigner encore. Ta souveraine, un peuple entier t'attendent!

Walter d'Avenel et Mac Sweeney échangeaient fébrilement leurs derniers avis.

Le chevalier, plus jeune, allait se mettre à la tête de la cavalerie chargée de passer la première.

Mac Sweeney suivrait avec l'infanterie, les canons, les bagages.

Il arrêterait les seigneurs confédérés, au cas où, prévenus de l'expédition résolue par Somerset, ils tenteraient un retour offensif.

L'heure de la séparation avait sonné.

Walter détacha une croix précieuse qui pendait sur sa poitrine.

Capitaine, dit-il, les escadrons sont en selle. Le temps me fait défaut pour aller revoir le généreux enfant qui a porté si longtemps sur lui la chère lettre que vous m'avez remise. Remettez-lui cette croix en mon nom. Et dites-lui qu'il n'a qu'à la présenter au chevalier d'Avenel pour qu'il se souvienne... pour qu'il trouve à son foyer la place, hélas! absente d'un fils...

Sa tête se courba au souvenir de son enfant tragiquement enlevé.

Mais il chassa dans un soupir cette tristesse.

Il n'avait pas le droit de s'ouffler dans ses malheurs.

Il boucla son épée.

Capitaine, dit-il, embrassez-moi... Et n'oubliez pas cette croix!

Les deux nobles soldats s'étreignirent silencieusement.

Walter d'Avenel sortit de sa tente accompagné de Mac Sweeney.

Son cheval piaffait.

Il sauta en selle, passa au galop devant les escadrons.

Son regard plana durant une minute sur l'armée, s'arrêta involontairement sur l'endroit où se trouvait la tente dans laquelle gisait l'enfant qu'il avait si longtemps cherché...

Il détourna la tête, inspecta une dernière fois ses cavaliers immobiles.

Se dressant alors sur ses étriers, relevant sa tête virile, il jeta un commandement, adressa un dernier adieu à Mac Sweeney... et enleva son cheval. Les escadrons s'élançèrent après lui.

Et il disparut au milieu d'un nuage de poussière, s'enfonçant peu à peu vers le lointain... vers de nouveaux dangers!

CIX. — CROIX D'HOXLEUR

Le chevalier d'Avenel parti, Mac Sweeney prit aussitôt les mesures nécessaires pour conduire le reste de l'armée vers Edimbourg.

Mais ses soldats à lui n'avaient pas eu le temps de se reposer encore de leur dernière étape.

Infatigable lui-même, il s'occupa d'abord de faire transporter les blessés dans le hameau forestier où les rebelles n'auraient sans doute pas les chercher.

Les hommes, fatigués par leur marche ininterrompue depuis le camp de Phackwers et la bataille qu'ils venaient de livrer, se reposaient durant ce temps, tandis que les nobles de Walter d'Avenel préparaient le départ.

L'exode des blessés commença.

On voulut coucher Julien et Joë sur le même chariot.

—Je marcherai, objecta-t-il. Je suis assez fort pour cela.

Il demanda seulement à conduire le cheval chargé de traîner le véhicule.

Durant le trajet de l'endroit où avait eu lieu le combat, jusqu'au camp où ils se trouvaient, l'enfant, avons-nous dit, avait cruellement souffert des cahots de la route.

Aussi le matelot avait-il résolu de lui éviter le retour de pareilles souffrances.

C'est pourquoi, imposant silence à sa douleur, à sa faiblesse, se raidissant afin de ne pas laisser voir, sur son visage, la trace de son mal, il s'était levé de sa couche en apprenant que les blessés allaient être transférés ailleurs.

Sa blessure était insignifiante, prétendait-il, et il céda sa place à d'autres plus gravement atteints.

Mieux encore, puisque le temps pressait et que leurs compagnons étaient utiles ailleurs, il ne serait pas bien de sa part de faire le paresseux: c'est pourquoi il conduirait lui-même la charette sur laquelle devait être installé son jeune ami.

Il aida lui-même à y coucher Julien.

Attentif à tout, il avait rangé au préalable, de ses propres mains, la paille sur laquelle il aidait à l'étendre, lui faisant un oreiller où l'enfant appuya sa tête pâle, ses cheveux formant une nappe sombre sur les tons clairs et hisant de la paille.

Une partie du triste convoi venait de s'ébranler.

Joë, après un mot d'encouragement à l'adolescent, venait de prendre la bride du cheval, lorsqu'il aperçut le capitaine Mac Sweeney se dirigeant de leur côté.

Le vieux général était entouré de quelques-uns de ses officiers.

Il s'approcha du chariot sur lequel était étendu Julien.

L'adolescent l'aperçut et son œil atone s'éclaira: son général venait lui dire adieu! c'était donc qu'il l'appréciait, qu'il l'avait vu combattre et jugeait qu'il était tombé en soldat.

L'ancien matelot du *Porward* arrêta son cheval déjà sur le collier, attentif, ému lui aussi de voir leur chef accorder ce public témoignage de sympathie à « son petit mousse ».

Mac Sweeney s'approcha de Julien.

—Nous allons donc nous séparer, mon enfant, lui dit-il.

Le fils de Walter d'Avenel esquissa un pénible sourire.

—Hélas! Dieu n'a pas permis que je continue pour l'instant à combattre sous vos ordres, sous vos yeux... de même qu'il n'a pas voulu que je remette moi-même au chevalier d'Avenel le dépôt dont j'étais chargé.

—Il l'a reçu de mes mains, reprit le capitaine des gardes royales, il a su que le sang qui le teignait était le vôtre... Et il est venu vous remercier, mais vous dormiez, terrassé par la fièvre.

—On me l'a dit, répondit tristement l'enfant en regardant Joë d'un air de reproche pour ne pas l'avoir arraché à ce repos pourtant si salutaire.

Le vieux guerrier reprit:

—Par suite d'un ordre de la reine, le chevalier vient de partir précipitamment pour Edimbourg. Mais il a tenu à vous laisser un témoignage de son vif intérêt.

Et retirant de son cou la croix de Walter qu'il y avait passée:

—Cette croix précieuse ornaît la poitrine du chevalier d'Avenel. Il l'en a enlevé et me l'a remise pour vous, en me chargeant de vous dire que, dans quelque situation que soit le chevalier d'Avenel, vous n'aurez qu'à lui présenter cette croix et vous serez traité par lui comme un fils chéri.

L'adolescent tendit sa main exsangue, et, prenant en tremblant le joyau, le considéra un instant silencieux.

Et lentement, presque intérieurement, il murmura:

—Comme un fils!

Hélas! ces paroles lui rappelaient qu'il n'avait point de père auprès de qui il pût se réfugier, point de mère sous l'égide de laquelle il pût aller abriter sa souffrance.

Personne! point de famille!

Et cependant une sorte de joie étrange était en lui, tandis qu'il tenait cette croix.

Joë assistait, l'œil humide, à cette scène, heureux de cet honneur, de cette marque de distinction accordée par le chevalier de la reine à son protégé, à son petit mousse.

Et son humble et sincère émotion donnait un démenti aux suggestions de détresse et d'abandon qui venaient de haïer l'esprit de l'adolescent.

Julien reposa la main fatiguée tenant la croix qui venait de lui être remise.

—C'est un grand honneur un honneur excessif que me fait le chevalier d'Avenel, murmura-t-il. Je ne suis qu'un petit soldat sans nom et sans fortune!

—Jeune homme, dit gravement Mac Sweeney, on est ce que l'on se fait. Vous vous êtes battu comme un héros. Acceptez ce don sans honte. Vous le méritez: que cette croix faite d'argent et d'or

et ornée de pierres précieuses, véritable croix de l'honneur, vous engage à mériter plus encore si c'est possible !

— À gagner les éperons de chevalier ? répartit le bon Joë avec chaleur.

Mais une sueur abondante sourdit au front de Julien, signe d'une fatigue, d'une émotion au-dessus de ses forces, et ses yeux se fermèrent.

— Pauvre enfant ! dit le vieux capitaine à ses officiers.

Le jeune homme rouvrit les yeux dans le raidissement de son être pour ne pas montrer sa faiblesse à son chef.

Le vieux capitaine lui tendit la main.

— Allons, adieu, cher Julien. C'est-à-dire à bientôt. La présence du brave Joë auprès de vous me rassure, puisqu'il est assez légèrement blessé pour marcher et vous garder.

Il prononça encore quelques paroles exprimant son espoir de revoir avant peu le jeune homme dans les rangs de ses soldats.

Il n'aperçut pas une crispation de douleur qui venait de convulser silencieusement le visage de Joë.

Mac Sweeny lui adressa à lui aussi un mot d'adieu, sans s'apercevoir de ses tortures cachées, il fit entendre une dernière parole d'amitié à Julien, et s'écarta, allant s'occuper des devoirs de sa charge.

Quelques instants après, le convoi des blessés avait disparu derrière la futaie.

Dans le camp, théâtre quelques jours avant d'une lutte acharnée, les soldats mettaient la dernière main à leurs préparatifs de départ.

Moins d'une heure après, les colonnes étaient formées.

L'ordre de marche retentissait.

Les highlanders du clan d'Avenel, reprenant leur chant de guerre, partirent les premiers en avant-garde sur cette route déblayée par la déroute de lord Rosberg.

Le reste de l'armée ne tarda pas à suivre.

Et, par un contraste saisissant, l'immense paix de la nature remplaça bientôt l'animation qui régnait quelques heures auparavant sur cette plaine remplie de l'agitation de milliers d'êtres humains.

Il n'y subsistait plus, du séjour et du passage des hommes, qu'un énorme soulèvement de terre, impressionnant tumulus, vaste tombeau sous lequel Walter d'Avenel avait voulu que les morts des deux armées, tombés dans les derniers combats, fussent ensevelis, dans un rapprochement, une fraternité suprême !

CX. — D'ÉDIMBOURG A LONDRES

Le convoi de blessés était arrivé dans le hameau escarpé où ils devaient être à l'abri des représailles qu'exerçaient trop souvent des ennemis rendus féroces par la défaite.

L'étape avait été rude, pénible surtout pour Joë.

À plusieurs reprises, le courageux, l'opiniâtre matelot avait buté, se sentant défaillir.

Ses forces, trahissant sa volonté, l'abandonnaient.

Il se cramponnait alors à la bride de son cheval, tandis qu'une sueur froide couvrait son visage.

Il ne voulait pas tomber ; il aurait eu honte de s'évanouir en chemin comme une femmelette ; il voulait conduire Julie jusqu'au bout afin qu'il fût moins éprouvé par le cahot de la route.

Et souvent, aux moments où il se sentait le plus fort, il se détournait pour s'assurer que l'enfant était bien couché, que l'appareil de sa blessure ne s'était pas dérangé et que son sang ne commençait pas à couler.

Le regard pâle de l'adolescent rencontrait alors le sien et se fixait sur lui, rempli de reconnaissance et d'affection.

Et cela redonnait une nouvelle vigueur à l'ancien pirate.

Il se raidissait alors plus violemment pour ne pas faiblir, aller jusqu'au bout, guidant l'attelage avec une sollicitude plus grande encore, s'il était possible !

Le douloureux convoi arriva enfin à destination.

Une vaste grange avait été préparée pour recevoir les blessés.

Mais, à la vue de Julien si jeune et si attachant avec ses traits pâles et délicats, une exclamation de pitié jaillit de la poitrine d'une femme.

Elle offrit sa propre chambre, son lit rustique pour l'y coucher, pour l'y soigner.

Un rayon de joie éclaira alors l'œil de Joë, à l'orbite creusé par la fièvre.

Son petit mousse serait certainement mieux soigné, seul malade dans une chaumière, qu'au milieu de l'agglomération des autres blessés.

Seul avec lui, entendons-nous, car il n'aurait pas consenti à s'en séparer.

Il s'approcha pour l'enlacer de ses grands bras, le soulever doucement, en ayant bien soin de ne pas ellever sa blessure.

Mais ses forces le trahirent.

— Hélas ! fit-il, vieille carcasse impuissante. Je ne puis pas !

Et il s'accota contre la route pour ne pas tomber, définitivement vaincu par ce dernier effort.

— Joë ! ... Joë ! ... gémit l'enfant avec reproche, comprenant à ce moment tout l'obscur héroïsme, toute l'abnégation que venait de dépenser le matelot durant ce long trajet. Vite, prenez soin de lui !

Un navrant et pourtant heureux sourire lui répondit à travers la lividité couvrant les traits du colosse.

Julien s'affectionnait toujours, il s'inquiétait à son sujet ; dans ce cas, sa souffrance devenait douce au matelot, et il se sentait pleinement récompensé.

Un instant après, le rejeton inconnu de la race d'Avenel était couché entre les draps grossiers que la femme du bûcheron avait mis à son lit pour qu'il pût y étendre son corps endolori, débarrassé de ses vêtements raidis par le sang coagulé.

À l'autre bout de la chambre, sur une couche improvisée, était Joë.

L'ancien pirate, soutenu par des bras charitables, y était tombé, les ressorts de l'opiniâtre volonté qui l'avait galvanisé jusqu'alors s'étant brusquement détendus, tel qu'un boeuf qu'on assomme.

Durant ce temps, Walter d'Avenel, à la tête de sa cavalerie galopait vers Édimbourg.

Il s'agissait d'arriver avant l'apparition de la flotte anglaise, surtout avant la mise à terre du corps de débarquement envoyé par Somerset.

Outre Marie Stuart prévenue par des amis dévoués, quelqu'un avait été avisé à Édimbourg de la brusque et radicale décision prise par Élisabeth et son ministre Somerset.

Ce quelqu'un, c'était Stuart Bolton.

L'agent secret, après l'inutilité de son guet-apens, après l'acharnée et vaine poursuite de celle dont il avait espéré d'abord faire sa victime était finalement rentré dans la capitale, exténué, meurtri, couvert de sueur, de fatigue, et plein de rage.

Il avait alors cédé à tous les emportements de la fureur, de la sorte de folie irritée qui battait son crâne.

Sans s'occuper de ses compagnons, des bandits qui, à eux tous, n'avaient pas été assez forts pour s'emparer d'une femme, il avait regagné sa chambre, sa tanière de l'auberge à l'enseigne de *L'Ancien d'Espérance*.

Et là, au milieu des dépouilles des loups, des renards, des ours et des tigres, il avait hurlé, rugi, glapi, comme ces bêtes autrefois, au fond des forêts, se roulant sur les peaux, les déchirant, les grillant, les lacérant de ses ongles exaspérés.

Puis il s'était redressé, des taches pourpres plaquées sur le visage, affreux à voir.

— Malheur sur ce pays, malheur sur cette race ! souilla-t-il d'une voix sourde. Je reste, moi !

L'extermination de tout un peuple ne lui paraissait pas une vengeance trop forte, surtout si, dans cette extermination, devait être comprise la famille d'Avenel.

L'effroyable passion qu'il nourrissait pour la fille du duc de Melrose, pour la femme de son ancien maître, disparaissait à cette heure devant l'acuité de sa haine.

Dans cet état, ce soulèvement de grands seigneurs écossais, à la faveur duquel il avait entrevu la possibilité d'assouvir ses mauvais instincts, ne lui apparut plus que comme un jeu d'enfants.

Cela devait trop durer et ne lui procurerait peut-être pas les satisfactions de haine qu'il voulait.

L'envahissement de l'Écosse par les Anglais, la terreur régnant dans Édimbourg et dans les environs, des bandits ivres de gin et de sang parcourant les campagnes et y semant la désolation... voilà, voilà ce qu'il voulait, ce qu'il lui fallait.

Oh ! c'est alors qu'il triompherait !

Il ne se présenterait plus au manoir de Claymore en déguisant sa personnalité, en se cachant. Il l'aborderait de jour, entouré de soudards.

Et alors il imposerait sa volonté... et Marie d'Avenel connaîtrait la honte d'avoir un dominateur, un traître... et ce serait son ancien intendant, son ancien valet... dont malgré sa révolte elle deviendrait l'esclave !

Et ensuite, s'il voulait, elle connaîtrait aussi les affres de l'agonie, de la mort, les fulgurances, les fureurs de l'incendie faisant crépiter, dévorant la chair.

— Ah ! oui, je serai heureux, réellement heureux ! haletait-il, évoquant ces sinistres espérances, voyant d'avance ces choses, avec une âcre volupté.

Et passant de la conception du projet à l'action, il imposa soudain silence aux éclats de sa rage.

Il devint en apparence aussi froid qu'il venait de se montrer emporté : l'espèce de folie qui était en lui un instant auparavant semblait être tombée tout à coup.

Il libella un message pour son maître, lord Somerset.

Un écrit court, bref, méticuleusement, soigneusement médité, tracé avec un fer rouge, aurait-on dit, où chaque mot portait, brûlait.

« La guerre, disait-il à peu près, n'est pas là où se trouvent les armées des confédérés.

« Ils nous trahissent et veulent seulement se servir de nous.

« C'est ici qu'il faut frapper, *frapper de suite* !

« Édimbourg est sans troupes : quelques mille hommes débarquant ici, la capitale est incapable de résister une heure, l'Écosse est à nous, à nous seuls ! »

Il scella ce pli, se rendit sur le port, monta à bord d'une forte barque toute en mâture, et qui ne portait aucun nom.

Il descendit dans la cabine avec le patron, échangea avec lui quelques rapides paroles et remonta presque aussitôt, puis débarqua.

Alors, devant ses yeux, la barque se couvrit de toile à chavirer.

Et un instant après elle sortait du port et s'enfonçait à l'horizon courant vers le sud avec une vitesse saisissante.

Elle emportait le billet qu'il venait d'écrire.

Somerset, en recevant cette lettre, avait d'abord froncé le sourcil...

Malgré les nombreuses complicités existant entre son agent et lui, son orgueil avait fait traiter jusqu'alors Stewart Bolton en inférior que l'on emploie et que l'on paie, même pour les crimes commis en commun.

Puis il relut sa lettre, qui était presque celle d'un égal.

Il comprit alors l'énergie, l'importance de chaque mot.

— Ah ! fit-il, ce qu'il me révèle serait-il vrai ?

« A Édimbourg ! Édimbourg ! Le joyau de l'Écosse.

« Toutes mes joies et toutes mes haines, toutes mes ambitions avouées ou secrètes réalisées !

Bolton le disait avec raison : il ne fallait pas attendre.

Somerset se rendit auprès de la redoutable souveraine.

— Elisabeth, fit-il, insinuant et ardent à la fois, voici l'heure attendue, l'heure de couvrir votre règne d'un lustre impérissable, d'ajouter à votre couronne ce fleuron inestimable : l'Écosse !

« Édimbourg vide, Marie Stuart à votre merci, l'Écosse dans votre main. Dans quinze jours, dans huit jours, il sera trop tard. Elisabeth, les rois sont comme l'aigle, prendre leurs essor, fondre sur le butin.

« Elisabeth, nous avons quinze vaisseaux à l'ancre : un ordre, un de votre bouche, et vous êtes reine d'Angleterre et d'Écosse.

Il attendait haletant.

Il connaissait la présence de Walter d'Avenel à la tête de l'armée.

Son ennemi n'était donc pas mort, ainsi qu'il l'avait cru longtemps.

Bien mieux, il osait relever la tête, s'attaquer à lui, puisqu'il prenait les armes.

Et bien ! ce Walter maudit, se ressuscité connaîtrait malgré tout le prix de sa haine.

Édimbourg pris, la monarchie des Stuarts détruite, ruiné dans ses espérances, le chevalier d'Avenel proscrit et fugitif, éprouverait bientôt ce qu'il y avait de danger à le braver.

— Je mettrai sa tête à prix, s'était dit Somerset. Et abandonné, traqué, sans soldats, il viendra tomber, je le verrai choir, pantelant, comme la bête forcée par les chiens !

Aussi, dans son insistance auprès de la reine, de sa souveraine y avait-il plus encore de désir de vengeance que de politique, que d'ambition.

Elisabeth avait médité un instant.

Sa main semblait peser les événements.

— Marche, dit-elle enfin d'une voix basse et sourde. Agis, mais agis vite. Que Marie succombe et que le léopard anglais étende enfin sa griffe sur la faible colombe d'Écosse !

Somerset libella alors, en sa présence, l'ordre d'armement, le lui fit signer sur l'heure.

Le lendemain, quinze vaisseaux de guerre chargés de troupes mettaient à la voile, le cap sur l'Écosse.

C'était l'heure solennelle et grave entre toutes !

CXI. — DANS LES RUINES

Stewart Bolton errait maintenant sur le bord de la mer houleuse, l'interrogeant avec àpreté.

La barque qu'il avait chargé de sa lettre n'avait pas reparu.

Qu'avait décidé Somerset ?

Il ne pouvait le savoir, et déjà il le maudissait, l'accusait d'impéritie, de lâcheté.

— Quoi !... une occasion aussi favorable !... L'Écosse là, à portée

de la main, il n'y a qu'à étendre le bras. Et il hésiterait !... Ah ! l'incapable, le criminel, le maudit, s'il n'agissait pas !... s'il reculait !

Et rien, pas une voile à l'horizon, pour fixer ses incertitudes.

Depuis plusieurs jours, il menait une existence d'attente, de fièvre indicible.

N'y tenant plus, sentant son exaspération devenir insupportable à force de regarder cette mer d'où devait lui venir la vengeance, il gagna la pleine campagne, s'enfonçant dans les terres.

Inconsciemment ses pas le portaient du côté du manoir de Claymore.

Il revit, de loin, l'endroit, le chemin creux où les bandits à ses gages avaient attendu, attaqué Marie d'Avenel... qui leur avait échappé... qui lui avait échappé à lui aussi, malgré son acharnement.

Ces bandits...

— Les lâches ! sifflait-il.

Deux d'entre eux étaient allés le trouver, réclamant leur paie, pour eux et pour les autres qui gisaient dans un galetas, le ventre ouvert.

Il leur avait jeté une poignée d'or, avec sa malédiction, les chassant, ces professionnels du crime qui n'avaient pas été à la hauteur de ses abominables espérances.

Stewart Bolton inspecta, d'un œil ardent, la route sur laquelle il s'était lancé à la poursuite de Marie d'Avenel, les bois plus lointains dans le couvert desquels elle avait fini par lui échapper.

Mais il n'osa pas s'aventurer plus avant.

Il risquait de rencontrer quelqu'un qui le reconnût, qui lui ferait peut-être expier le mal qu'il avait essayé d'accomplir.

Compromettre sa revanche, alors qu'elle allait peut-être se présenter, éblouissante d'horreur ?...

Non !... Il aurait la patience, la prudence du félin... de même qu'il en avait la férocité.

Et il quitta ces parages, s'enfonça vers le sud, tenaillé par tous les sentiments qui se heurtaient en lui.

Il errait depuis longtemps, il avait perdu Edimbourg de vue, lorsqu'il s'arrêta subitement, mettant une main sur ses yeux, pour mieux voir.

Un nuage de poussière venait de s'élever à l'horizon, léger, cotonneux, presque insaisissable d'abord.

Il avait grossi ensuite, s'était étendu, et ses nuages épais s'élevaient dans l'air.

— Qu'est-ce donc ? fit-il surpris.

Et soudain anxieux :

— On dirait une troupe de cavalerie lancée au galop !

Le nuage grossissait rapidement. Il ne pouvait plus douter.

Sur sa gauche, la route qui conduisait vers les provinces du sud du royaume, vers les bords si lointains de la Tweed, — vers l'Angleterre, — tordait son ruban grisâtre.

Obliquant à travers champ, il se dirigea à grands pas de ce côté. Il entendait maintenant un roulement sourd.

C'était bien celui d'une troupe de cavaliers, nombreuse, pressée, haletante !

L'agent secret était atrocement pâle.

Une angoisse pressait ses tempes comme entre les mâchoires de fer d'un étan.

Que signifiait cette chevanchée ? Où allaient ces escadrons ? Et d'où venaient-ils ?

Des cuirassiers anglais ?... Il n'osait l'espérer.

Alors, qui, Mac Sweeny ? Walter d'Avenel ?

Et pourquoi cette hâte, ce galop incessant, sans repos ?...

L'ancien intendant chercha un fossé, un pli de terrain, une haie derrière laquelle il put se blottir.

Il aperçut à quelque distance, plus rapproché de ceux qu'il voulait voir de près, le mur en ruine d'une chaumière abandonnée.

Il y courut, se coula derrière, au milieu des décombres.

Il chercha, parmi les pierres éboulées, un jour à travers lequel il pût jeter un regard, tout en demeurant caché.

La nuée poussiéreuse couvrait maintenant une telle étendue qu'il restait écrasé d'étonnement.

Un coup de vent, venu du nord, balaya les lourdes volutes de poussière.

C'était ce maudit vent du nord qui, contrariant la marche des navires expédiés par Somerset, avait prolongé jusqu'à ce jour les transes et les incertitudes de Stewart Bolton.

Sous cette haletée de l'aquilon, sous les rayons du soleil, l'ancien intendant distingua des éclairs d'acier.

Des cuirasses, des fourreaux d'épée, des casques venaient de scintiller, innombrables.

— C'est bien ce que je présunais, pensa-t-il.

Étaient-ce des amis ou des ennemis ?

Immobile, le visage collé à la lézarde qu'il avait découverte, il ne quittait pas la troupe du regard.

Les cavaliers arrivaient maintenant vers lui, bride abattue, dans un galop soutenu.

Il distinguait les rangs, les crinières flottantes des chevaux.

Une bannière flottait au milieu d'une groupe brillant.

—Mort et damnation ! rugit tout à coup l'agent secret.

Il venait de reconnaître la bannière des Stuarts, la bannière d'Écosse !

Que s'était-il donc passé que ces cavaliers si nombreux semblaient avoir tant de hâte de rallier Édimbourg ?

Étaient-ils chassés, poursuivis par lord Rosberg, ou bien — ou plutôt, Marie Stuart, avisée, prévenue, ou subitement inquiète, sentant le danger de son abandon, les avait-elle rappelés ?

Oui, il ne reconnaissait que trop couleurs les écossaises, ces couleurs pour lui maudites.

Les muscles de son visage se tendirent comme des cordes : il lui semblait aussi reconnaître autre chose, reconnaître quelqu'un !

Les premiers cavaliers arrivaient à la hauteur de la chaumière ruinée derrière laquelle Stewart Bolton était blotti.

L'homme dont il avait cru distinguer les traits était derrière eux, au milieu de rudes chevaliers l'entourant, à distance, avec déférence, comme un chef.

Les cavaliers qui précédaient ce groupe éblouissant passèrent en faisant retentir le sol.

L'homme, sur lequel Stewart Bolton ne cessait d'avoir les yeux rivés, surgit soudain en pleine lumière, puis disparut dans un tourbillonnement d'acier.

Les doigts de l'agent secret s'étaient rageusement, fébrilement, cramponnés à la pierre.

—Walter d'Avenel ! fit-il avec une expression impossible à rendre.

Il avait à peine eu le temps de l'entrevoir.

Et cependant il en était certain, il ne se trompait pas.

C'était lui le revenant !

—Walter d'Avenel à la tête de ses escadrons et gagnant Édimbourg à cette allure !

" Le porteur de ma lettre aurait-il été jeté à la côte et ma dépêche serait-elle tombée entre ses mains ?

" Mais elle était en caractères chiffrés, et il n'aurait pu les lire. Aurait-il été avisé alors par quelqu'un de ses amis resté sur la terre anglaise ?

Et tendant le poing de son côté :

—Oh ! cet homme dont la vie domine toujours la mienne, ne l'écraserai-je donc pas ?

" J'ai ruiné sa demeure, je lui ai pris son trésor, et il est plus puissant que jamais !

Les derniers escadrons défilaient devant lui, sans le voir.

Le chevalier d'Avenel disparaissait déjà dans le tourbillon de sable soulevé par les pieds des chevaux.

—Cours, galope, chevalier d'Avenel, murmura encore entre ses dents l'infâme Bolton, vole où ton destin te conduit. Avant ce soir Marie Melrose t'aura appris que Stewart rôde autour de ta demeure, et qu'il te menace ! Cela va être un duel à mort, nous verrons celui qui succombera !

Les derniers rangs de cavaliers s'enfonçaient au loin.

Ne redoutant plus d'être aperçu, Stewart Bolton sortit des ruines et se dirigea à grands pas vers la ville.

La haine rendait brave jusqu'à la témérité l'abominable et lâche scélérat !

Malgré le péril ambiant, il méprisait la fuite.

Il avait été reconnu, démasqué !

Ses monstrueux projets avaient été mis à néant.

La tête du monstre qu'il était serait sans doute mise à prix dans une heure, quand le chevalier saurait.

N'importe, il resterait jusqu'à l'écrasement final !

Telle était, dans l'aveuglement de sa rage infernale, l'audace du traître :

Il resterait !

CXII. — DE L'AMOUR A LA MORT...

Une heure après, un flot de cavaliers s'engouffrait dans la capitale de l'Écosse !

Roulant comme un torrent à travers les rues, ils venaient de faire halte brusquement devant le palais de la reine.

Marie Stuart, retirée au fond de son oratoire, s'arracha à la méditation dans laquelle elle était plongée, et se dirigea rapidement vers une fenêtre, attirée par le fracas des chevaux se cabrant devant les murs de la vieille résidence de ses ancêtres.

Profondément émue à la vue des escadrons, des cavaliers couverts de hâte et de poussière, aux cheveux dont le poil était collé par la sueur, elle appuya sa blanche main sur son cœur.

—Voici mes fidèles ! dit-elle. Dieu soit loué !

L'œil rempli de joie, de reconnaissance pour ces vaillants défen-

seurs de son trône qui, vivant dans des régions éloignées de son royaume, avaient accompli le miracle de répondre si vite à son appel, elle se pencha au-dehors, extasiée.

Ils la reconurent et mille acclamations s'élevèrent.

La descendante des Stuarts les salua de la main.

—Braves des braves, salut ! leur lança-t-elle. Et merci !

Quand elle se retira de la croisée, elle était radieuse.

Tout à la joie qu'elle éprouvait, elle venait à peine d'aller rejoindre ses femmes, lorsqu'on lui amonça le chevalier d'Avenel.

—Qu'il entre, qu'il vienne vite ! s'écria Marie Stuart avec la spontanéité de sa nature ardente.

Walter d'Avenel parut. Ses principaux officiers, ses seconds, ses gardes l'entouraient.

Ils avaient été à la peine, au danger : il tenait à ce qu'ils fussent aussi à l'honneur : il voulait les présenter à la souveraine.

Il s'avança tête nue, son armure ternie par les intempéries du temps et l'épaisse couche de poussière qui la recouvrait, beau de l'énergique beauté des lutteurs, de l'enthousiasme fébrile dont il était encore imprégné et qui mettait son éclat, sa fièvre sur son habituelle mélancolie.

Le chevalier plia le genou, tandis que ses compagnons demeuraient la tête nue et inclinée sur la poitrine, dans l'attitude du recueillement et du féal du respect.

—Majesté, prononça le chevalier d'Avenel, vous nous avez appelés, nous voici, après avoir heureusement défait vos ennemis.

—Je connais votre victoire, chevalier. Et la reine vous félicite, ainsi que les glorieux guerriers qui vous ont aidé à triompher.

Son regard, à l'éclat incomparable en cet instant, fit le tour des officiers qui escortaient leur chef.

Sous les cheveux gris, sur les visages jeunes de ces soldats qui venaient de voir la mort de près, une lueur de fierté passa, rapide, en même temps qu'une flamme de sacrifice.

Pour un mot leur allant au cœur, ces hommes étaient prêts à affronter le trépas, et la reine d'Écosse venait de trouver ces accents.

Quant à son regard, lorsque l'enthousiasme l'illuminait, qui eût pu y résister ?

Pressé de rendre aux autres la justice qui leur était due, Walter d'Avenel déclara alors qu'il ne s'agissait point de de l'attaque de lord Rosberg qu'il avait eu le bonheur de repousser, mais du combat dans lequel Mac Sweeny avait infligé une seconde défaite aux seigneurs révoltés.

—Vous êtes donc un messenger de bonne nouvelle. Soyez félicité une seconde fois, sire chevalier, dit, irradiée, la fille des rois d'Écosse.

Walter d'Avenel pria la reine d'excuser l'état dans lequel ses officiers et lui se présentaient devant elle.

Ils n'avaient pas voulu attendre une heure de plus pour venir lui demander ses ordres.

—Mes ordres ? prononça Marie Stuart avec une intense et sou-

daine expression de mélancolie. Les voici : sauver l'Écosse !

Et, après une courte méditation :

—Allez, chevalier ; allez, messires ; allez caserner vos hommes qui ont droit à du repos, qui vont peut-être avoir besoin de toutes leurs forces. Puis, revenez nous trouver, chevalier.

Walter comprit que la reine désirait s'entretenir seule avec lui, après qu'il aurait assuré l'installation de ses troupes.

Il prit congé de la souveraine, mais non avant d'avoir posé ses lèvres sur la main qu'elle lui présentait.

Redescendu au milieu de ses troupes, il remonta à cheval, se mit à leur tête ; et ses escadrons défilèrent comme à la parade, ses hommes oubliant leur énorme fatigue, songeant que leur souveraine était peut-être derrière une vitre à les contempler.

Et les cavaliers s'enfoncèrent dans la cité, au milieu des bravos et des Noël des citadins accourus sur leur passage.

Ses devoirs de général accomplis, Walter d'Avenel se présenta de nouveau au palais des Stuarts ainsi que la reine l'y avait invité.

Sa cuirasse et son casque qu'il avait quittés un moment brillaient d'un éclat nouveau, débarrassés de la poussière qui les couvrait auparavant.

—Chevalier, dit la reine avec un sourire, c'est maintenant que Marie d'Avenel vous trouvera digne d'elle.

Elle ne lui parla pas de l'attentat dont la châtelaine de Claymore avait failli être victime ; les inquiétudes qui devaient découler pour lui de cette nouvelle lui viendraient assez tôt.

—Oui, reprit-elle, nos ennemis ont agi en sorte que vous ne restiez pas trop longtemps séparés.

Elle lui apprit alors l'attaque projetée par la flotte anglaise, le débarquement de troupes qu'elle devait effectuer, afin d'enlever Édimbourg par un coup de main audacieux.

—Grâce à votre hâte, chevalier, ces projets de ma chère cousine d'Angleterre n'ont plus chance d'aboutir. Chevalier, par votre présence ici, par votre victoire, comme notre chère Mac Sweeny par la sienne, vous venez, je l'espère, de sauver notre patrie.

Ensemble, seul à seuls, ils étudièrent la situation, décidèrent les mesures qu'il y avait à prendre pour décourager toute nouvelle ten-

tative de Somerset, pour annihiler celle dont la reine était avertie.

Marie Stuart se sentait défendue, elle voyait autour d'elle, à présent, des dévouements réels.

Son étendard venait de connaître de nouveau la victoire, ses anciennes et délabrantes appréhensions l'avaient abandonnée.

Elle oubliait son rêve terrible, ce rêve qui l'avait tant frappée : le bourreau debout à côté du billot sur lequel elle posait sa tête jeune et charmante.

Quand Walter d'Avenel la quitta, une énergie virile éclatait sur ses traits.

Le chevalier prit alors les dispositions que commandaient les divers avis que venait de lui communiquer Marie Stuart.

Puis, l'esprit en repos, ne sentant pas la lassitude qui brisait ses membres, il prit le chemin du manoir de Claymore.

Des estafettes étaient chargées de venir le prévenir au premier symptôme de danger.

L'époux, retournait auprès de celle qui l'attendait chaque jour, chaque nuit !

Mais le soldat subsistait en lui, le chef toujours prêt à passer de l'amour à la mort !

CXIII. — RETOUR AU FOYER

Certes, si distance fut vite franchie par le cavalier, ce fut celle qui conduisait d'Édimbourg à l'ancienne résidence des sires d'Avenel, au toit longtemps abandonné, oublié par eux et qui, aux jours d'épreuve, devait encore abriter leur descendant.

Marie d'Avenel était dans une salle basse avec Ellen Mercy, s'entretenant de l'absent, de celui qu'elles ne savaient pas aussi près.

Tout à coup les dogues, compagnons de veille et de nuit du fidèle highlander se secouèrent en ébranlant le silence d'abolements inaccoutumés et joyeux.

Le montagnard essaya de leur imposer silence, mais ce fut en vain, les deux énormes bêtes tiraient sur leur chaîne à en arracher les maillons.

Marie, surprise, involontairement inquiète depuis l'attentat de Stewart Bolton, s'avança sur le perron, accompagnée de la fille de lord Mercy, de la malheureuse lady Somerset...

Son regard plongea dans l'allée ombreuse qui conduisait du manoir à la route...

Soudain, un cri s'échappa de sa gorge.

Et descendant rapidement, spontanément les degrés, elle s'élança vers l'allée...

Au loin, à peine visible, elle venait d'apercevoir un cavalier armé de toutes pièces et se dirigeant de son côté.

Le cavalier l'aperçut sans doute aussi et éperonna sa monture afin de l'avoir plus tôt rejointe.

— Lui ! enfin ! exhalait la châtelaine. Mon noble Walter !

Ellen Mercy avait également cru reconnaître la silhouette du voyageur.

Et elle s'était arrêtée au bas du perron, ne voulant pas troubler, par sa présence, la réunion des deux époux... des deux éternels amants.

Le highlander était sorti plongeant son regard, avivé par ses factions nocturnes, sous les dessous ombreux des bois et appréhendant, malgré tout, quelque piège.

La reine avait bien octroyé à Marie d'Avenel quelques-uns de ses gardes, afin d'empêcher le retour d'attentats pareils à celui dans lequel elle avait failli succomber : le montagnard n'avait cependant pas diminué de vigilance.

Lui aussi croyait reconnaître son maître il attendait néanmoins.

Bientôt il ne put plus douter.

Marie et Walter s'étaient rejoints.

Le chevalier, sautant à terre, avait abandonné son cheval et serrait contre sa poitrine bardée de fer celle à laquelle il n'avait cessé de penser au plus fort des périls... celle dont le souvenir fidèle lui avait servi d'égide de talisman !

— Je te revois enfin, balbutiait Marie.

— Marie ! me revoici donc près de toi !

— Mon Walter...

Ils échangeaient ainsi des phrases entrecoupées.

— Tu ne me quitteras plus ? reprit Marie.

Un nuage passa sur les yeux du chevalier :

— La reine a comblé nos vœux, reprit Walter en évitant de répondre directement à sa question : elle m'a rappelé elle-même !

Le regard maintenant inquiet de son épouse, de son idole interrogeait son visage, en observant ses traits creusés, se demandant anxieuse s'il ne portait pas quelque blessure dont, avec son énergie, il voulait lui cacher le caractère et la gravité.

Il devina sa pensée :

— Rassure-toi, chère aimée : je me suis battu, il est vrai, et j'ai été vainqueur, tu dois le savoir. Mais je te l'ai dit, ton amour est une protection : à peine ai-je reçu une égratignure, de certains estafiers que lord Rosberg m'a tout l'air de m'avoir dépêchés, avec l'espérance peut-être de s'assurer la victoire, traîtreusement... ce qui ne lui a guère servi.

Appuyés l'un sur l'autre, éperdus de joie intime et profonde, les yeux dans les yeux, ils se rapprochèrent du manoir.

Ellen allait se retirer afin de n'être point indiscret.

Le chevalier l'aperçut.

— Restez, Ellen, dit-il en élevant la voix afin de la rappeler. Ne suis-je plus un frère pour vous ?

La fille de lord Mercy laissa errer sur ses traits son pâle sourire, et, revenant vers Walter lui tendit la main.

Le highlander, s'effaçant afin de ne pas importuner son maître par sa présence dans un pareil moment, alla prendre son cheval par la bride et l'emmena sans bruit à l'écurie.

Walter tira de sa poitrine la lettre que lui avait remise Mac Sweeny.

— Vois, Marie, dit-il, elle ne m'a pas quittée !

Son épouse eut une exclamation d'angoisse.

— Mais elle est couverte de sang ! Walter, tu m'a donc trompée en me disant que tu n'as pas été blessé !...

Ellen aussi le considérait, frémissante.

Le chevalier d'Avenel secoua tristement la tête.

— Ce sang n'est pas le mien. C'est celui de l'enfant à qui tu l'avais confié. Un véritable héros !...

L'exultation de Marie venait de tomber.

Cet enfant, le jeune messager auquel elle ne pouvait songer sans un tressaillement maternel inconscient, avait donc été frappé en accomplissant sa mission ?

— Pauvre cher petit ! murmura-t-elle.

— Oui, pauvre enfant ! ajouta le chevalier. J'espère le revoir plus tard et le remercier alors pour la joie immense qu'il m'a procurée dans mon éloignement.

Tibbie et Mysie venaient lui présenter leurs hommages.

La gravité triste de cette dernière le frappa. Il remarqua l'absence de Halbert.

Il fallut alors lui avouer la vérité.

Une expression effrayante de colère, de fureur tragique, tendit ses traits : une décoloration subite les avait marbrés, un flot de sang les empourpra et des éclairs passèrent dans ses prunelles.

— Bolton ! fit-il, les dents contractées. Le meurtrier de notre enfant. Il ose reparaitre, perpétrer de nouveaux attentats. Après l'enfant, la mère ! Ah ! malheur, malheur à lui, sangdieu !

Il étreignit de nouveau, avec une force plus grande, l'épouse qui avait couru de tels dangers, et qu'il avait été sur le point de perdre tandis qu'il était loin d'elle et ne pouvait la protéger.

— Ah ! gronda-t-il, la bête fauve sort de sa tanière. Nous ne savions où aller la chercher : elle revient se livrer à de nouveaux exploits afin de se montrer !

Et les poings serrés, sondant les bois sombres dans lesquels il s'était glissé :

— C'est Dieu qui me le livre. Ah ! le règlement de compte sera terrible !

Walter demeura ensuite un moment silencieux.

Il venait de se souvenir de l'homme qu'il avait surpris, épiant, la nuit où il avait quitté son manoir pour retourner dans ses domaines, armer ses vassaux.

Oui, il se le rappelait : dans le cri d'effroi échappé à cet individu, il avait cru reconnaître la voix de son ancien intendant, du meurtrier de son fils.

— Ce devait être lui, en effet, murmura-t-il, lui qui guettait dans l'ombre, attendant l'occasion de commettre de nouveaux forfaits.

Et ne pouvant deviner la vérité, la réserve de Marie s'étant opposée à des aveux plus explicites, il se demandait quels besoins de malfaisance, de crimes poussait le misérable.

Il secoua la tête.

Et ce nom tomba de ses lèvres :

— Somerset !...

(A suivre.)

LE FILS DE L'ASSASSIN

La vente du livre si émotionnant qui porte ce titre vu si rapidement, que nous conseillons à ceux de nos lecteurs qui ne l'ont pas déjà de se hâter. Comme on le voit, il ne coûte que 10 cts acheté à nos bureaux et 15 cts quand nous l'expédions par la poste.

LES NAIÄDES — (Suite)

First system of musical notation. It consists of a grand staff with a treble clef on the upper staff and a bass clef on the lower staff. The key signature has one sharp (F#). The music features a melodic line in the treble and a harmonic accompaniment in the bass. Dynamics include *cresc.*, *sfz*, *dim.*, and *p*.

Second system of musical notation. It continues the grand staff from the first system. Dynamics include *cresc.*, *dim. e rit.*, and *a tempo*.

Third system of musical notation. It continues the grand staff. Dynamics include *cresc.*, *ff*, and *p*.

Fourth system of musical notation. It continues the grand staff. Dynamics include *cresc.* and *p*.

Fifth system of musical notation. It continues the grand staff. Dynamics include *cresc.*, *mf*, and *f*.

Sixth system of musical notation. It continues the grand staff. Dynamics include *cresc.*, *f*, and *ff*.

RÊVERIE

pour
VIOLON avec accompagnement de PIANO

par
CHARLES DANCLA.

Op 66

à Mlle
HERMINIE MUTEL

*Amitié que ton nom couronne cet ouvrage,
Qu'il préside à mes vers comme il régit en mon cœur,
Tu m'appris à connaître à chanter le bonheur'*

MULTA TO
M. Lange de P.

Andantino cantabile e con moto

mf dolce e con espress

Sans changer de mouv'

3^e corde

PIANO

p

Sans changer de mouv'

cedez un peu

dimin

Sans changer de mouv'

a tempo

Suivez

molto espress

dolce.

2^e corde

mf

cédez un peu
a tempo.
à plein son.

suivez.
mf e dolce.
mf
p

1^{re} corde.
mf
p
mf
mf

rall.
a tempo
pp

dimin.
suivez.
a tempo.
p

3^e C.
mf
appass. rall.

dimin
dimin
p cres
p cres

Detailed description: This is a musical score for piano and violin. It consists of six systems of music. The first system shows the violin part with lyrics 'cédez un peu' and 'a tempo. à plein son.' The piano part has 'suivez.' and dynamic markings 'mf e dolce.', 'mf', and 'p'. The second system continues the piano part with '1^{re} corde.' and dynamics 'mf', 'p', 'mf', 'mf'. The third system has '2^e corde.' and dynamics 'pp', 'a tempo'. The fourth system has '3^e C.' and dynamics 'mf', 'appass. rall.'. The fifth system has 'dimin' and 'p cres'. The sixth system has 'dimin' and 'p cres'. The score includes various musical notations such as slurs, accents, and dynamic markings.

The musical score consists of five systems of staves. The first system includes a vocal line with lyrics "poco - a - poco" and piano accompaniment with markings "largement.", "vibrato.", and "rall.". The second system features a vocal line with "a tempo." and "risoluto e animato.", and piano accompaniment with "risoluto animato poco.", "f", and triplets. The third system shows piano accompaniment with a "sostenuto" marking. The fourth system includes a vocal line with "a tempo.", "poco ritenuto.", and "dolce agitato. a tempo.", and piano accompaniment with "suvvez.", "6", "p", and "cres.". The fifth system features a vocal line with "f e cantante" and piano accompaniment with "mf" and "p".